

9e Année-No 5

MAI 1916

NOTRE ROMAN COMPLET :

TROP D'OR

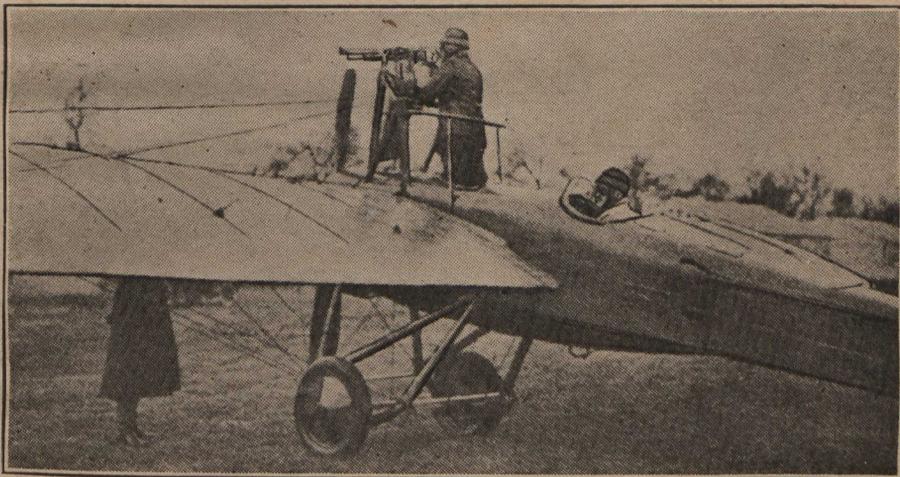
par Paul Bertnay.

La Revue Populaire

10¢

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.

X-78-4
c.2



LES VOLS ÉMOUVANTS DE LA GUERRE (Voir intérieur page 7)

Dans ce numéro: Un émouvant article sur les prouesses guerrières d'aviateurs. Le général Sarrail. Les mystérieux fakirs de l'Inde. Travaux d'amateurs et ouvrages féminins. Astrologie du mois de mai et cinquante autres articles variés.

Voir le sommaire complet à la page 3.

POIRIER, BESETTE & CIE
Edit.-Propriétaires
200, Boulevard St-Laurent
Montréal.

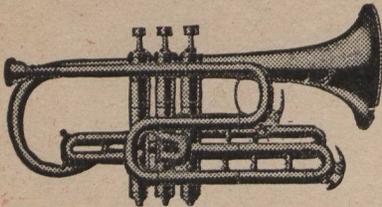
Maison Fondée en 1852.

Chs. Lavallée

Successeur de A. Lavallée.

IMPORTATEUR

D'INSTRUMENTS de MUSIQUE et
MUSIQUE en FEUILLE



REPARATIONS DE TOUTES SORTES

Agent pour: Besson & Cie, de Londres, Ang.,
Pellisson, Blanchet & Cie, de Lyon,
France, J. W. York & Sons, de
Grand Rapids, Mich.

35 Boulevard St-Laurent. - Montreal

TEL. BELL MAIN 554



N'oubliez pas Mesdames

QUE LA

Ganterie Royale

EST LE MAGASIN PAR EXCELLENCE
POUR VOS

Gants, Bas, Corsets, Etc.

483, Ste-Catherine Est

Tel: Est 3341

" ALLIGATOR "



est une marque de supériorité, et lorsqu'elle se trouve sur des

**VALISES, SACS DE VOYAGE, SACO-
CHES, HARNAIS, ETC.**

soyez certain qu'on vous offre ce qu'il y a de mieux sur le marché

Sa montagne Limitée.

BLOC BALMORAL

338 Rue Notre Dame Ouest, Montreal, Can.

(Près de la rue McGill)

SUCCURSALES:

L'ALLIGATOR

413 ouest, rue Ste-Catherine

BAZAR DU VOYAGE

452 est, Ste-Catherine

SOMMAIRE DU No DE MAI 1916

	Pages
Mois de mai	5
Fleurs de mai	6
Les vols émouvants de la Guerre. L'agonie dans le vide	7
Comment on voyage en Perse	10
Travaux d'amateurs. Bibliothèque style mission	11
Le Policeman danseur	12
Les clôtures de chemins de fer en Australie	12
Le Héros du fort Troyon. Le général Sarraïl	13
Un rare papillon	14
Une plante bien utile	14
Travaux féminins—Abat-jour nouveau modèle	15
Pour conserver la crème à la glace	16
Laveuse pour vêtements de bébé	16
Économie dans la couture	17
Pour faire sécher la plume	17
Les armées d'autrefois	17
Un animal petit mais dangereux	18
Quelques mots sur les coiffures	19
Les Zeppelins	20
A quel âge la femme est-elle plus belle?	21
Etrange coïncidence	22
Un sport difficile	23
Mai—poésie, par G. de la Noue	24
L'idéal de la beauté chez certains peuples	25
Un phare au milieu d'un désert	26
Un cadeau pour le voisin	26
Une loutre célèbre	27
Le souper du cardinal	28
Les caprices d'un lac	28
Les mystérieux fakirs de l'Inde	29
Le lézard à jet de sang	30
Les tapisseries et l'éclairage	31
Un bouffon du roi de Prusse	32
Le chœur de chant de St-Pierre de Rome	32
Les fougères gigantesques	33
Les grands chapeaux coréens	34
Locomotives monstres	34

ROMAN AVEC ILLUSTRATIONS

TROP D'OR

par Paul Bertnay

Vieille église	125
L'astrologie des personnes nées en Mai	126
Un arbuste extraordinaire	130
Confection des ailes d'aéroplane	130
La guerre dans les airs	130
Le soin des coupures	131
L'adresse des cosaques	131
Blanchisserie des billets de banque	132
Une flotte d'or royale	132
Le caractère d'une personne d'après ses yeux	134
Un autographe de prix	136
Le jus de citron comme remède et embellisseur	138
La plus petite république du monde	138
Une île dans le désert	140
Une religion étrange	142
Petits conseils ayant de se mettre à table	144
Un roi qui porte la malchance	144
La sentinelle	146
L'esprit de Winston Churchill	146



THOMAS DUSSAULT,

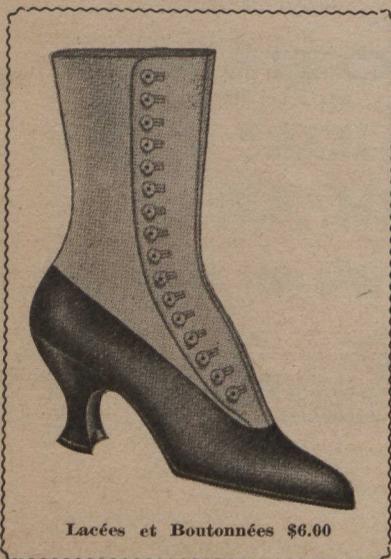
BOTTIER FASHIONABLE



281, STE-CATHERINE EST

Tel. Est 2434

Montreal



La Revue Populaire

Vol. 9, No 5

Montréal, Mai 1916

ABONNEMENT.

Canada et États-Unis:

Un An: \$1.00, — Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - - 75 cts

*Paraît tous
les mois*

POIRIER, BESSETTE & Cie,
Editeurs-Propriétaires,
200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

La REVUE POPULAIRE est expédiée
par la poste entre le 1er et le 5 de cha-
que mois.

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

MOIS DE MAI



Mois de mai, mois des fleurs, le voici revenu pour la deuxième fois depuis que la guerre désole les pays européens et détruit l'harmonie de la vie dans le reste du monde.

Depuis vingt-et-un mois la lutte se poursuit, acharnée et meurtrière, rasant les villes, sacrifiant les vies humaines, engloutissant des fortunes énormes et semant une ferraille de mort dans les champs où poussait autrefois le blé nourricier.

Et dans ces champs bouleversés par les explosions, ravagés par les obus, abreuvés par le sang des combattants, poussé néanmoins, de place en place, entre deux cailloux, brûlés par la poudre, des petites fleurettes, pâquerettes et coquelicots qui ajoutent encore à l'horreur environnante par le contraste saisissant de leur candide simplicité.

Combien cette terrible guerre a-t-elle déjà sacrifié d'êtres humains? Combien d'argent a-t-elle coûté? C'est ce qu'il est à peu près impossible d'évaluer et l'on ne peut s'en tenir qu'à des calculs approximatifs.

Une Revue Russe "Novi Ekonomiat" a

fait le compte aussi précis que possible pour les dix-huit premiers mois et les chiffres qu'elle donne sont effrayants.

La dépense, pour tous les pays belligérants atteint 35 milliards de dollars; chaque jour de guerre revient à cent millions.

En hommes, les pertes sont bien plus graves mais on ne peut guère les évaluer, chaque pays ne les communiquant pas entièrement, surtout l'Allemagne.

Il paraît néanmoins qu'elles ne sont pas inférieures à 15 millions d'hommes, dont 4 millions de prisonniers, 5 millions de tués ou mutilés et 6 millions de malades et blessés guérissables.

Ces chiffres datent de trois mois et depuis ce temps, les combats ont été terribles sur le front russe comme à Verdun ce qui doit les augmenter sensiblement.

Et dire que c'est la volonté d'un seul homme qui a déchaîné ces effroyables calamités!

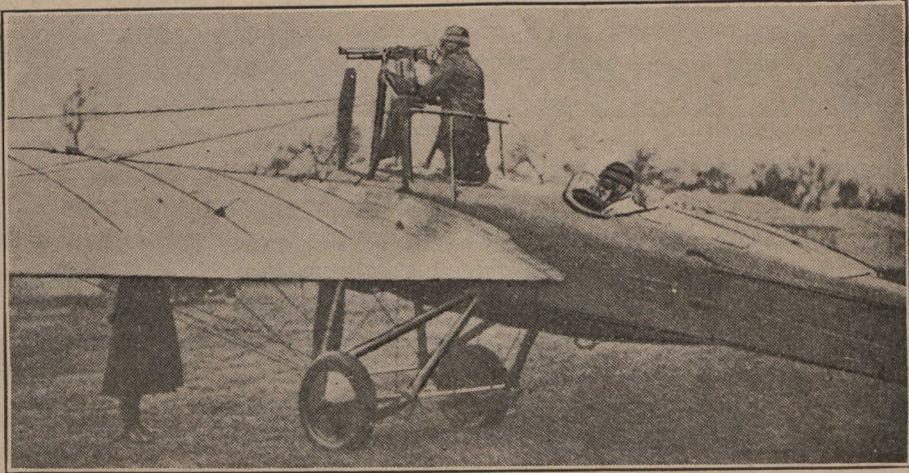
Bien des années s'écouleront avant que le mois de mai puisse reflleurir complètement les champs dévastés; bien plus nombreuses encore seront les années qui devront s'écouler avant que la haine créée entre certaines nations puisse s'atténuer.

Fleurs de mai, fleurs teintées de pourpre, couleur de sang et couleur de gloire...

Roger Francoeur.



Fleurs de Mai



LES VOLS EMOUVANTS DE LA GUERRE

L'AGONIE DANS LE VIDE

Ce n'est que vers la fin du mois de juin 1915 que G... prit place au front.

Il livra son premier combat le 19 juillet sur un biplace parasol, avec son mécanicien G... comme mitrailleur. Un avion allemand ayant été signalé, les deux camarades partaient à sa recherche. Ils l'apercevaient, prenaient de l'altitude, se lançaient à sa poursuite, mais ne pouvaient l'atteindre, étant trop éloignés de lui.

Les deux Français se préparaient à rentrer, navrés d'avoir manqué leur proie, lorsque, en scrutant l'horizon, le pilote apercevant un point noir caractéristique.

—Un autre Boche! cria-t-il à son passager.

L'Allemand se dirige vers la France.

Le parasol se précipite dans son sillage et le rejoint au-dessus de Soissons. Là, exactement au centre de la ville, un duel aérien fantastique se livre. Il dure dix minutes, G... a mis son avion à 50 pieds de celui de son rival. Le mitrailleur a toute facilité pour réussir un tir impeccable, malgré la déformation de son arme. Cent quinze balles sont tirées presque à bout portant, mais l'ennemi riposte. Un de ces projectiles traverse la main du mécanicien et un autre lui frôle les cheveux, coupant net son passe-montagne. G... ne s'écroule pas et continue. A sa cent quinzième cartouche, le pilote allemand est atteint, s'écroule dans le fond du fuselage. L'observateur ennemi lève les bras au ciel, se prend la tête avec les mains dans un

mouvement de désespoir, en constatant son impuissance contre la mort, et l'appareil prend feu, tombe à pic, va s'écraser dans ses lignes.

Un plongeon dans les nuages

Le 30 septembre, G..., devenu pilote de monoplace, ne devait qu'à son sang-froid et sa maestria de ne pas finir prématurément sa carrière. Alors qu'il se trouvait à 20 milles à l'intérieur des lignes allemandes, il apercevait un rapide Fokker qui, sans hésitation, cherchait à engager le combat. Hélas! au moment où le Français se préparait à l'accueillir comme il convenait, il constatait que sa mitrailleuse était enrayée et se refusait à rendre le moindre service. Que faire? La situation devenait intenable. A 150 pieds à peine, l'Allemand avait ouvert le feu et tirait plus de deux cent cinquante coups qui, par miracle, ne réussissaient qu'à crever un pneumatique du train d'atterrissage. Avec un rare sang-froid, G... cherchait sa dernière chance. Il se trouvait à 3,200 verges et, avisant au-dessous de lui, à 500 verges environ, une superbe mer de nuages, décidait d'aller s'y réfugier. Vite, le voilà piquant à plein moteur à une allure vertigineuse. Le pilote du Fokker se rend compte de la ruse, se lance à la poursuite, mais il n'a pas l'adresse de son adversaire et n'ose plonger avec autant de témérité. Lorsqu'il arrive devant l'étendue de coton, il ne voit plus G... qui s'y cache, dans une situation périlleuse, puisque, dans les nuages comme dans la brume, on ignore la position de son appareil.

L'Allemand monte la garde, épie le coin par lequel pourra sortir le Français. Celui-ci, reste caché durant dix minutes et, pour s'évader, prend de l'altitude. Lors-

qu'il revient à la lumière, il s'aperçoit que son appareil est engagé sur une aile, mais parvient à le rétablir. L'ennemi, las sans doute d'attendre, n'est plus là. G... peut rentrer sans incident.

Une autre fois, en novembre, la mitrailleuse cause de nouveaux troubles à G... Au dessus de Rozières-en-Santerre, notre héros aperçoit un L.V.G. 150 chevaux à tourelle, muni d'une redoutable mitrailleuse "Para Bellum". Il commence par se placer de face et essaie de tirer, mais son arme est gelée et la balle ne sort pas. Il faut donc encore éviter le combat. Cette fois, pas de mer de nuages. Aussi le Français s'élance-t-il délibérément vers l'Allemand, vire sur l'aile et se place à 7 pieds au-dessous du plancher de l'appareil ennemi. Les deux avions continuent leur vol dans cette situation périlleuse.

Tout en démontant son arme, G... ne s'aperçoit pas à un moment que son avion va entrer en collision avec l'autre. Il a juste le temps de donner un grand coup de palonnier à droite et, dans le virage qui suit, son aile gauche accroche l'aile droite de l'Allemand. Les deux appareils s'engagent chacun de leur côté. Une partie de l'aile de G... est arrachée. Les adversaires réussissent à se rétablir: tandis que l'ennemi fuit à toute vitesse, trop heureux de s'en tirer à si bon compte, le Français regagne péniblement ses lignes avec son appareil. La collision s'était produite à 9000 pieds.

Les 5, 8 et 14 décembre, trois avions allemands furent abattus par G... Deux tombèrent en territoire ennemi, le troisième dans nos lignes et c'est celui-ci qui fit décerner la Légion d'honneur au merveilleux pilote.

Celui-ci, le 5 décembre, montait la garde aérienne et guettait, depuis une heure

et demie, un aviatik qui cherchait à passer, mais s'enfuyait dès que le Français se présentait. Désirant en finir, G... allait à sa rencontre. L'ennemi tirait deux balles et recevait, en riposte, un rouleau de 47 cartouches. Aussitôt, l'appareil, atteint dans ses parties essentielles, tombait en vrille et donnait l'impression d'aller s'écraser sur la forêt d'Ourscamp. Pendant la chute, à 200 verges au-dessous de G... dans un rétablissement brusque de l'aviatik livré à lui-même, l'un des deux passagers était projeté en dehors et précipité à terre.

Trois jours après, le hardi pilote, rentrant de ronde, descendait à son port d'attache, lorsqu'il voyait un point noir dans le lointain se dirigeant vers nos lignes. Quoique transi de froid et malgré le peu d'essence qui restait dans son réservoir, G... repartait aussitôt.

La chute de l'ennemi

Trente minutes après, l'Allemand franchit les lignes en faisant des zigzags, afin d'observer s'il n'a rien à craindre. Il n'aperçoit pas le Français qui le laisse passer et s'approche par derrière. Quand il n'est plus qu'à 60 pieds, G... tire une salve de 47 coups : ceux-ci ont bien porté. L'ennemi se retourne d'un seul coup, si rapidement, que le vainqueur n'a pas même le temps de s'en apercevoir. Dans ce looping inopiné, l'observateur est lancé dans le vide de 10,000 pieds de hauteur. Il s'écrase dans le bois de Brus. L'appareil prend feu presque aussitôt et tombe comme une pierre, en faisant de sinistres cabrioles. A 5,000 pieds, le pilote est projeté à son tour hors de l'avion ; sa ceinture brûlée a libéré un cadavre en se rompant. Le biplan rejoint le sol et se brise

en territoire allemand, à 100 verges de nos lignes.

En voyant la chute, les soldats allemands sortent de leurs tranchées pour aller auprès de l'aéroplane qui a fait explosion avec ses bombes. Notre artillerie se met alors de la partie, et ouvre le tir. Les ennemis se réfugient dans une maison qui est démolie, et ils sont enfouis sous les décombres.

Le 14 décembre, au cours d'une mission de bombardement sur le terrain d'aviation d'Hervilly, G..., qui faisait partie, avec l'adjutant B..., de l'escorte de protection, donnait le coup de grâce à un Fokker. Celui-ci, cerné par les deux camarades et par un Voisin, donnait l'impression d'un rat cherchant une issue. Il semblait affolé, désespéré. Le Voisin qui, attaqué par lui, avait riposté, avait vu l'un des passagers s'écraser en arrière et tomber dans le fuselage. L'adjutant B... survenait alors et ouvrait le tir. Il ne voyait qu'une personne à bord. Enfin G... arrivait à son tour et lançait une bande de mitrailleuse à bout portant au moment où le Fokker passait au-dessus de lui, l'oiseau ennemi tombait en vrille, frappé à mort.

Le ballet de la mort

G... se retournait ensuite contre un second Fokker. Les deux avions tournaient l'un autour de l'autre en dépassant la verticale et séparés de 30 pieds à peine. C'était un véritable ballet aérien, mais quel ballet ! Les adversaires se mitraillaient sans relâche et un télescopage fatal se produisait presque. G... sautait littéralement par-dessus l'Allemand et ses roues ne passaient pas à plus de 2 pieds de la tête de l'ennemi, qui, épouvanté,

abandonnait aussitôt la lutte. Le Français rentrait avec un appareil quelque peu endommagé : un culbuteur de soupape enlevé, une pipe d'admission crevée, le capot traversé, l'hélice avec une balle et

des encoches énormes, un câble de profondeur à moitié coupé, le gouvernail, le fuselage transformés en écoumoires.

C'était le quatorzième combat de G...

— o —

COMMENT ON VOYAGE EN PERSE

La Perse n'a que quelques rares lignes de chemin de fer. En plein XXe siècle, on y voyage encore selon des procédés antiques et tout à fait pittoresques.

Des relais ou caravansérails se rencontrent, de distance en distance, dans la contrée sans routes. Les hommes vont à dos de cheval ou d'âne ou de chameau ; les dames ont leurs "kedjavés" et leurs "tackh-i-revans."



Le kedjavé est un appareil tout à fait digne des rois fainéants. C'est une sorte de boîte rectangulaire, dont le sommet ou toit est garni d'une toile cirée pour le rendre imperméable.

Deux de ces boîtes sont placées, à droite et à gauche, sur le dos du mulet, que mène par la bride un serviteur. Dans chacune de ces boîtes se trouvent des tapis et des coussins. Les dames s'asseyent, ou se

couchent ou regardent le paysage par l'ouverture qui sert de porte d'entrée.

Evidemment, c'est moins confortable qu'un sleeping-car, mais c'est tout à fait pratique dans un pays sans routes où les voitures ne pourraient circuler.

Le tackh-i-revan, que vous montre notre gravure, est plus extraordinaire encore. C'est véritablement une manière de petite maison installée sur une plate-forme. A chacune de ses extrémités se trouvent deux paires de brancards. Entre chaque paire de brancards, on place un mulet. Ces bêtes doivent être d'égale taille, pour que la maisonnette qu'ils portent soit bien horizontale.

Le tackh-i-revan va à travers les longues solitudes persanes, pendant des heures. On n'aperçoit rien à travers les rideaux des fenêtres à petits carreaux.

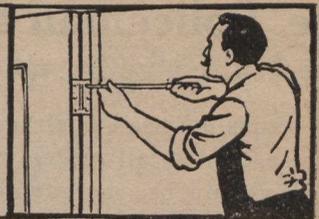
Si on pouvait les soulever, on verrait deux ou trois dames, la tête cachée sous des voiles épais, et qui jouent aux dés, assises à la turque, ou qui fument des cigarettes, pour se distraire de la monotonie du voyage.

— o —

En Amérique on compte 162 institutions dans lesquelles les noirs reçoivent l'enseignement secondaire et supérieur. Dans ce nombre sont compris 32 collèges.



Petits Travaux Faciles et Agréables



Petite Bibliothèque Style Mission

Pour faire soi-même une petite bibliothèque telle que celle que l'on voit ici, l'on emploie ordinairement du bois de chêne scié carré. C'est le bois qui est le plus employé dans les meubles style Mission.

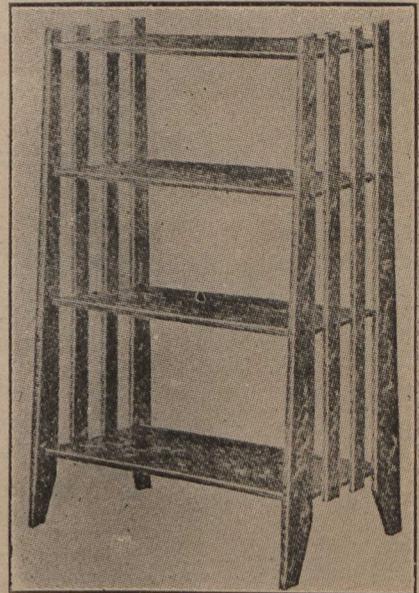
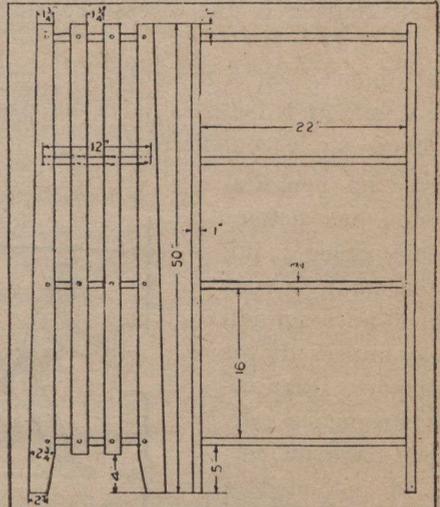
Ce petit meuble est très attrayant et facile à construire. L'étagère du haut peut être réservée aux vases à fleurs tandis que les autres étagères fournissent un espace assez grand pour livres et brochures.

Les planchettes de côté ainsi que les pieds du meuble sont fixées après les étagères au moyen de vis de 2 pouces. Il faut 1 vis à chaque joint, soit un total de 32 vis.

Il est indispensable de percer auparavant des trous pour les vis, sans cette précaution le bois pourrait fendre.

Les dimensions données dans le croquis peuvent être changées suivant les besoins du constructeur. Si l'on veut pouvoir le démonter facilement en cas de déménagement on le visse seulement sans y mettre de colle.

Nota.—Les chiffres portés sur le croquis indiquent les dimensions en pouces, ce qui donne au meuble 50 pouces de hauteur sur 22 de largeur intérieure.



Le Policeman Danseur

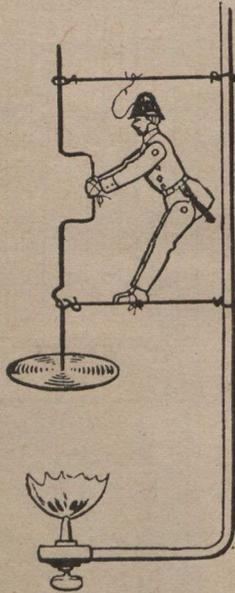
Si vous utilisez l'éclairage au gaz, vous avez peut-être fait placer, au-dessus de la cheminée du bec de gaz, une plaque de mica, montée sur un pivot, et que la flamme fait tourner à une vitesse considérable.

Cet appareil est si répandu, que même ceux d'entre nos lecteurs qui n'ont pas le gaz chez eux le connaissent.

Avec un peu d'adresse, vous pouvez obtenir, grâce à lui, un jouet qui, je vous le jure, aura un joli succès auprès de vos camarades. Pour cela, commençons à découper dans un carton la silhouette d'un agent de ville. Le casque, la tête et le corps sont faits d'une pièce. Les bras et les jambes exécutés séparément, sont fixés sur le bon agent à l'aide d'élastiques, absolument comme sur tous les pantins de carton que vous connaissez.

Il s'agit, maintenant, de faire danser notre bonhomme.

Notre dessin représente une des dispositions fréquentes d'appareils d'éclairage sans cheminée. Nous prenons deux morceaux de fil de fer assez résistants et nous les fixons séparément, comme l'indique notre gravure, sur le tube conducteur du gaz. Ils s'en écartent, comme vous le voyez, dans une position horizontale, pour



aller juste au-dessus de la flamme, l'un, à environ 2 pouces au-dessus du bec, l'autre, à 3 pouces du premier.

Vous avez retourné en crochet les deux extrémités de ces fils de fer, formant ainsi deux anneaux dans lesquels vous placez un troisième fil coudé (voyez gravure) et dont la partie inférieure soutient la plaque de mica. Ce troisième fil est donc vertical, lui, et parallèle au tuyau du gaz.

A l'aide de deux fils, vous attachez les mains de l'agent au coude du fil de fer qui soutient le mica. Un autre fil suspend l'agent par la tête (mais d'une façon très lâche) au fil de fer supérieur horizontal. Un troisième fil, enfin, retient l'agent par les pieds au fil horizontal inférieur. Allumez maintenant le gaz. La plaque de mica tourne, entraînant le fil de fer coudé dans sa course, et l'agent, tiré par les mains, se livre à une danse de plus en plus rapide et qui n'en finit plus.

LES CLOTURES LE LONG DES CHEMINS DE FER, EN AUSTRALIE

Les compagnies de chemins de fer, en Australie, après avoir essayé différents genres de clôtures le long des lignes de chemins de fer, principalement dans le but d'avoir des clôtures capables d'arrêter les neiges poussées par le vent, ont décidé il y a quelques années de planter tout le long des lignes, des haies de rosiers de provenance.

On dit que l'essai a parfaitement réussi et qu'une haie de 6½ pieds de hauteur et de 3¼ pieds de largeur protège complètement les lignes contre les poudreries de neige. Les fleurs se vendent pour la parfumerie et de cette façon les clôtures arrivent à être profitables.

Le HEROS DU FORT De TROYON

Le général Sarrail

M. T. P. O'Connor, dans son journal, raconte un fait d'armes remarquable du général Sarrail, commandant actuellement en chef, les armées alliées à Salonique. Il nous apprend comment le général a aidé grandement au succès de la bataille de la Marne.

Il avait reçu l'ordre d'évacuer Verdun et d'abandonner le fort Troyon, mais il n'obéit pas à cet ordre et résista aux hordes teutoniques.

En conservant Verdun, il donna une aide considérable au reste de l'armée française qui brisa, à la bataille de la Marne, la vague allemande, qui roulait victorieusement vers Paris. La victoire de l'armée française fut si importante qu'elle brisa d'une façon complète la formidable machine de guerre au point qu'elle n'a jamais pu se relever de ce désastre.

L'armée innombrable du prince héritier, donna inutilement des assauts furieux et répétés contre les troupes du général Sarrail, chaque fois les troupes d'élite qui donnaient ces assauts furieux furent repoussées avec des pertes énormes. Durant des mois, le général Sarrail continua à résister ainsi aux huns et il réussit à conserver Verdun qui actuellement encore, est l'objet des assauts les plus furieux et des combats les plus acharnés qui se soient livrés depuis le commencement de la guerre.

Cependant, le général avait désobéi, et malgré que sa désobéissance ait été heu-

reuse, il fut relevé de son commandement. Mais le talent de cet homme qui avait sauvé Verdun était si grand qu'on ne put le laisser de côté.

Après l'avoir puni pour son heureuse désobéissance on l'envoya prendre le commandement en chef des armées alliées à Salonique, où il fut accueilli avec enthousiasme par les troupes qu'il venait commander. Le général anglais sir Bryan Mahon, l'apprécie à sa juste valeur et il est fier de servir sous les ordres d'un soldat si énergique.



Le général Sarrail.

Le héros du fort de Troyon, comme on l'appelle maintenant, est né en 1857, il a fait toute sa carrière militaire en France. C'est au mois d'août dernier qu'il a été nommé commandant des armées françaises aux Dardanelles, en remplacement du général Gouraud grièvement blessé et ensuite commandant en chef des armées franco-anglaises envoyées en Macédoine.

Là-bas comme en France, il jouit d'une réputation méritée et d'une confiance sans bornes.

L'état-major allemand qui le redoute beaucoup depuis qu'il a si maltraité les armées du Kronprinz devant Verdun, a appris avec beaucoup de tristesse sa nomination de généralissime des armées d'occupation.

— o —

UN RARE PAPILLON

Nombreux sont les collectionneurs de papillons, mais il en est bien peu qui puissent exhiber une collection un peu complète. Ce sont, en général, des collections d'amateur enfermées dans des boîtes de 2 à 3 pieds carrés chacune, dont le dessus est en vitre. Ces boîtes sont alors fixées contre un mur de bibliothèque ou de tout autre appartement, en guise de tableaux, et le coup d'oeil est assurément fort agréable.

Tous ces papillons aux couleurs si bizarres et si disparates, ont été capturés par ces amateurs eux-mêmes ou par leurs enfants.

Mais à côté de ces collectionneurs modestes et amateurs il y a des collectionneurs passionnés qui ont des collections assez complètes et qui sont toujours prêts à offrir des prix assez élevés pour des espèces qui leur manquent.

Parmi ces collectionneurs, on cite un des Rothschild dont la collection est estimée à \$500,000. On lui présenta un jour une espèce très rare, et après s'être assuré que ce spécimen n'existait pas dans sa collection il se décida à l'acheter. Il lui fallut payer le prix fabuleux de \$1,000 pour ajouter ce papillon à sa collection.

UNE PLANTE BIEN UTILE

Le cactus est une plante très précieuse pour les pays chauds. Les arabes y trouvent à la fois une nourriture saine et un excellent breuvage en même temps qu'un fourrage très nourrissant pour leurs animaux.

Sur les côtés de ses grosses feuilles le cactus porte en effet de grosses figues qui sont excellentes. La peau de ces figues est recouverte d'une infinité de petites épines que l'on n'aperçoit souvent pas mais qui pénètrent profondément dans la peau dès qu'on touche un de ces fruits, sans savoir la manière de les ouvrir, ce que l'on arrive à faire sans danger de se piquer dès qu'on vous a montré la manière de s'y prendre.

Les arabes sucent le jus qui découle des parties charnues de ces feuilles une fois l'écorce enlevée. C'est un excellent breuvage. La partie charnue qui reste forme un aliment très sain pour leurs animaux; c'est un fourrage meilleur et plus riche que le foin ordinaire.

— o —

Un médecin russe prétend que la névralgie si elle est superficielle, peut être guérie en quelques minutes en concentrant sur la partie malade les rayons d'un arc voltaïque.



Les Travaux Féminins Utiles et Agréables

ABAT-JOUR NOUVEAU MODÈLE

Pour les femmes adroites, habituées à confectionner de ces menus bibelots qui ajoutent à un intérieur une note gaie et jolie, les abat-jour comptent parmi les travaux les plus amusants à établir.

Abandonnons un peu les sempiternels modèles en soie ou en dentelle froncée, tendus, enrubannés à plaisir, parmi lesquels, il faut l'avouer, il en est de fort jolis, mais qui présentent en général un aspect d'une banalité désespérante, et établissons un type d'abat-jour qui rompra cette série habituelle.

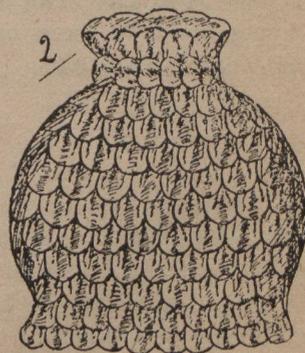
Celui dont il est question ici servira surtout à tamiser la lueur des lampes de piano, la douce flamme des veilleuses ou à adoucir l'éclairage d'une lampe de chambre.

S'il est bien confectionné, il devra bien plus ressembler à une énorme rose qu'à un vulgaire abat-jour. En effet, pour le faire on se servira des pétales de roses artificielles en mousseline point trop opaque ou, à défaut de ces dernières, d'une mousseline de soie apprêtée d'une rose très tendre ou rose thé.

Si l'on possède des pétales tout prêts, on n'aura qu'à les étager symétriquement et de manière que les uns cachent les extrémités intérieures des autres sur la car-

casse de l'abat-jour dûment tendue, au paravant d'une mousseline résistante bien qu'assez transparente.

Ainsi que l'on peut en juger par la gra-



vure, la forme de ladite carcasse est très différente de celles que l'on a coutume de voir, ce qui n'empêche pas que l'on pourra se la procurer dans quelque bazar bien

assorti ou chez un marchand d'abat-jour.

Lorsqu'on emploie de la mousseline, on prépare une circonférence en papier fort ou mieux en carton d'une dimension variable, selon qu'on désire obtenir des pétales plus ou moins grands (une circonférence de 5 pouces de diamètre donne au pétale une proportion parfaite) puis on coupe à l'aide de ce patron de multiples ronds de mousseline rigoureusement semblables.

Chaque rond doit être plié en deux, froncé sur toute la partie coupée, puis le fil de fronce tiré afin de former le pétale, il est arrêté très serré.

Il s'agit ensuite de disposer chaque pétale qui devra être seulement maintenu par un poids solide dans le bas, sur la carcasse tendue. On les posera de manière à en dissimuler les pieds et en les contraignant.

Ce travail n'est ni bien long (car on arrive rapidement à acquérir une réelle dextérité pour préparer ces petites feuilles) ni bien difficile, et cependant le résultat est, je vous l'affirme, absolument merveilleux. Ce n'est pas non plus un abat-jour qui revient bien cher, car dans une verge de mousseline à 40 cents, on trouve déjà un bon nombre de pétales.

— o —

Dans les temps de famine on fait du pain avec du bran de scie ne comprenant pas ou peu de résine. Le bois préféré pour cela est le hêtre; au bran de hêtre on ajoute un dixième de farine, du levain et de l'eau et on pétrit comme pour faire d'autre pain. Quand ce pain est cuit il a l'apparence du pain ordinaire et en le mangeant, l'on se figure manger du pain bis des boulangers.

POUR CONSERVER LA CREME A LA GLACE



La crème à la glace peut être conservée dure pendant vingt-quatre heures, si elle est mise dans un sac culinaire en papier; et, les bouts du sac étant repliés d'une manière serrée pour empêcher l'air de pénétrer, on la met ensuite dans une glacière directement sur la glace.

— o —

Le grand Carillon de la cathédrale St-Patrick, à New-York a été installé il y a bientôt vingt ans au moyen d'un moteur électro-pneumatique inventé par un Canadien.

— o —

LAVEUSE POUR VETEMENTS DE BEBE

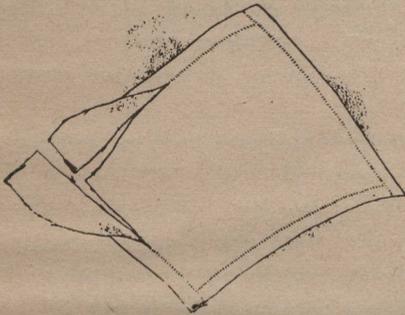


Dans toutes les maisons où il y a un jeune enfant, il faut nécessairement faire des petits lavages, tous les jours, et parmi ces lavages il y en a qui sont très désagréables à faire à la main. Une laveuse très commode pour les vêtements de bébé, est maintenant faite pour être mise sur le siège de toilette dans la chambre de bain, et de cette laveuse, l'eau sale s'égoutte d'elle-même. Le lavage est fait par une plaque de succion qui est opérée par une poignée avec une grande broche passant à travers le couvercle du réceptacle à laver.

ECONOMIE DANS LA COUTURE.

J'ai acheté de la toile de trente-six pouces de largeur avec laquelle je désirais faire des serviettes de table. En coupant des carrés de dix-huit pouces et en les bordant ensuite, j'aurais eu des serviettes beaucoup plus petites que je désirais, et en taillant des carrés d'une grandeur suffisante pour faire les bords à même, ç'aurait été une perte de matériel. Voici comment j'ai résolu cette question :

J'ai taillé des carrés de dix-huit pouces et j'ai ensuite taillé deux bandes de



dix-huit pouces de longueur et de trois pouces de largeur pour les bouts, et deux bandes de vingt-trois pouces et demi de longueur et trois pouces de largeur pour les côtés.

J'ai cousu les bandes du bout sur les carrés, en cousant à point-arrière environ un quart de pouce du bord, employant pour cela un point-arrière très fin, sur la machine à coudre. J'ai ensuite cousu les bandes du côté de la même manière et j'ai tiré des fils pour faire un ourlet à jour, de la manière habituelle, et j'ai faufilé les bords à leur place. Un double point-arrière et un dessin brodé dans le coin ont contribué à faire une très belle serviette.

Je me suis aperçue alors que ceci avait économisé beaucoup de matériel et que

personne ne pourrait découvrir ce procédé, excepté après une minutieuse observation. De cette manière vous pouvez donc faire six serviettes de vingt pouces dans deux verges et un sixième de toile de trente-six pouces de largeur, tandis qu'en procédant différemment, il vous faudrait au moins quatre verges de toile.

POUR FAIRE SECHER LA PLUME

Lorsque vous faites aérer des oreillers de plume, ne les suspendez pas au soleil, parce que la chaleur fait sortir l'huile des plumes, faisant de ces dernières ce qui est connu sous le nom de "plumes mortes." Une place ombragée et une brise légère conserveront vos plumes molles et duveteuses.



LES ARMEES D'AUTREFOIS



Avant Louis XIV, il n'y avait, dans l'armée française, ni intendance, ni service d'étapes régulier. Il n'y avait pas non plus de service de santé. Les blessés et les malades étaient abandonnés à la charité publique, à l'assistance des couvents, au zèle de quelque chirurgien-barbier. Il n'y avait pas, non plus, de retraite pour les soldats vieux et infirmes : on les licenciait sans se soucier de ce qu'ils devenaient.

UN ANIMAL PETIT MAIS DANGEREUX

C'est un tout petit animal, à peine de la taille du rat, mais à cause de ses surprenantes habitudes, son apparition a terrifié jadis l'humanité.

Disons tout de suite qu'elle est, aujourd'hui encore et à juste titre, considérée comme un désastre. Quand ils se présentent, c'est par centaines de mille que les lemmings (c'est le nom de ces animaux) envahissent une contrée. "Leur nombre est si prodigieux, a écrit Buffon, que



Le lemming.

quand ils meurent, l'air en est infecté et cela occasionne beaucoup de maladies."

A cause de leur incalculable nombre, à cause de leur course rapide, en rangs pressés, formés en plusieurs colonnes parallèles qui s'avancent en suivant une direction rectiligne et sans souci des obstacles, on a comparé les bandes de lemmings aux hordes dévastatrices des anciens barbares. Rien n'arrête les lemmings, ni les fleuves,

ni les bras de mer, ni les montagnes. Si une meule de blé, un village, un camp se trouvent sur leur route, ils passent au travers comme un obus.

Le jour, ils se reposent, la nuit, ils reprennent leur course fantastique vers les régions de la mer du Nord où, venus des fins fonds de la Sibérie et de l'Asie, ils émigrent à certaines époques indéterminées, une dizaine de fois au cours d'un siècle.

Sur leur passage, tout est nettoyé, sacagé, renversé.

Le lemming est un petit mammifère rongeur, à tête gracieuse, au ventre blanchâtre et dont la queue pointue n'est pas écaillée comme celle du rat.

On le rencontre dans les montagnes de la Norvège et en Laponie. Il est très courageux; lorsqu'on le frappe avec un bâton, il se jette dessus et le tient si fort avec les dents qu'il se laisse enlever et transporter à quelque distance sans vouloir le quitter.

— o —

Au Brésil, une femme de famille bourgeoise ne va jamais magasiner, ses domestiques vont chercher des échantillons. Si la dame désire un chapeau, le marchand envoie chez elle son représentant avec une grande boîte contenant une quantité de chapeaux des derniers modèles, elle les examine et choisit celui qui lui plaît. Il en est de même pour toutes sortes de marchandises qu'elle désire acheter.



QUELQUES MOTS SUR LES COIFFURES

A l'occasion des bals et des soirées, il arrive souvent que les jeunes filles se posent la question suivante : " Comment pourrais-je bien me coiffer ? "

Voici quelques indications précieuses, qui montrent quelques genres de coiffures de l'ancien temps, et qui, grâce aux caprices de la mode, reviendront peut-être un jour plus ou moins prochain.

Considérez, par exemple, le style de la fig. 1. Il faudrait qu'une jeune fille soit bien courageuse pour adopter ce genre de coiffure tel que; cependant il est très gracieux, très artistique et très convenable. Ce genre connu sous le nom de "coiffure grecque" ou à "bandeaux" était déjà à la mode il y a plus de 2000 ans, c'était la coiffure favorite des grandes dames grecques et l'on peut s'en rendre compte par les oeuvres des grands sculpteurs de l'époque. Avec quelques modifications, ce genre de coiffure est encore assez répandu de nos jours.

Mais l'âge ne respectant rien, et les besoins de la mode l'exigeant, les coiffures

ont continuellement varié. La fig. 2 montre un genre de coiffure, considéré comme très belle à l'époque de cette mode. Elle a fait fureur lors des premières années du règne de la reine Victoria. La mode a duré longtemps en Angleterre; de là elle a gagné l'Amérique et il n'y a pas plus de 20 ans que les dames de la haute société se coiffaient encore ainsi.

Il faut reconnaître que la mode indiquée par la fig. 3 appelée la "mode puritaine" ne conviendrait nullement aux jeunes filles de notre époque. Quoiqu'il en soit, cette mode a été celle des grandes dames de l'époque, elle a été l'apanage des beautés les plus célèbres de l'époque d'Olivier Cromwell. La plupart des peintures de l'époque témoignent de cette mode qui paraît à vrai dire très convenable.

Beaucoup de personnes, en lisant cette page, se rappelleront sans doute avoir vu leurs mères coiffées d'après la mode indiquée dans la fig. 4. Des différentes formes de coiffures d'il y a une cinquantaine d'années, c'est encore celle-ci qui est la

plus attrayante. Elle mettait en relief les belles chevelures mais, par contre, elle avait le défaut de gêner considérablement les personnes qui possédaient une chevelure peu abondante.

La fig. 5, représente la coiffure "Pompadour". Quoique cette coiffure date de plusieurs centaines d'années, elle n'a jamais disparu complètement. Mais les grandes dames l'ont portée principalement pour assister à des spectacles, des soirées ou des bals, il en est bien peu qui auraient le courage de porter cette coiffure complète chaque jour. C'est cependant la vraie coiffure Pompadour, et de nos jours encore, nombre de dames adoptent cette forme de coiffure gracieuse, en supprimant toutefois les plumes et le panache au sommet de la tête.

En résumé, de nos jours, la mode se rapproche le plus généralement des modes représentées dans les figures 1, 4 et 5.

— o —

LES ZEPPELINS

Le zeppelin n'est pas de forme ronde, il présente la forme d'un cigare dont le tour au lieu d'être rond a 16 faces. L'armature du zeppelin comporte 16 tiges rigides d'aluminium allant d'une extrémité à l'autre ; c'est sur ces tiges qu'est fixée l'enveloppe. Pour maintenir fixes ces tiges on les rive sur 18 cercles, également en aluminium placés de façon à diviser l'intérieur du ballon dirigeable en une suite de compartiments dans chacun desquels est placé un réservoir à gaz.

Le gaz qui est nécessaire au ballon étant ainsi divisé, s'il arrive un accident à l'un des réservoirs ou si un obus en brise un,

cela n'empêche pas le ballon de continuer sa route. Même avec trois et quatre réservoirs de gaz brisés le ballon peut se maintenir en l'air assez longtemps pour atterrir dans des conditions que choisit le capitaine.

L'enveloppe extérieure du zeppelin est enduite d'une sorte de vernis que ne peuvent détériorer ni l'eau, ni la chaleur, ni le pétrole ni le feu.

Chaque zeppelin comporte 4 hélices qui sont mises en mouvement chacune par un moteur spécial, de la sorte chaque hélice peut fonctionner seule ce qui est une sauvegarde contre les accidents toujours fréquents qui arrivent aux moteurs.

Le zeppelin le plus puissant que possédait l'Allemagne avant la guerre avait une longueur de 540 pieds. La vitesse maxima était de 50 milles à l'heure et sans arrêt pouvait couvrir une distance de 600 à 700 milles.

Son poids total atteignait 25 tonnes et sa force ascensionnelle était de 30 tonnes. C'était donc un poids formidable de 5 tonnes que pouvait emporter avec lui ce zeppelin, ces 5 tonnes comprenant tout le matériel, le gaz, les appareils de télégraphie sans fil, les vivres, les canons et leurs munitions, les bombes et l'équipage.

On dit que les nouveaux modèles sont bien plus parfaits et plus puissants. Leurs moteurs ont une force de 1000 chevaux-vapeurs et ces zeppelins peuvent aller à une vitesse qui dépasse 60 milles à l'heure.

Malgré cela, ces nouveaux appareils resteront toujours à la merci d'un obus bien placé ou d'une bombe savamment lancée par leur minuscule, mais dangereux ennemi : l'aéroplane.

— o —

A QUEL AGE LA FEMME EST-ELLE PLUS BELLE ?

Aux yeux des plus belles femmes, rien n'est plus important que leur propre beauté. Lorsqu'avec une émotion subite, la femme a, pour la première fois, connaissance de sa beauté, elle en surveille son développement avec une joie sans cesse croissante et en observe sa décadence avec des sentiments voisins de la terreur. A un certain point cependant, avant que la décadence fasse son apparition, la femme a son heure de plus grande beauté, mais à quel âge cette heure de suprême beauté sonne-t-elle ?

Les uns disent que vers trente ans, la femme atteint son plus haut degré de perfection; d'autres déclarent que même à quatre-vingt-dix ans la femme est encore belle; d'autres enfin estiment que la suprême beauté peut aussi bien se manifester à quatorze, seize, vingt, trente, quarante-cinq ou même à cinquante ans. Peut-être que si l'auteur de la "Comédie Humaine" eût vécu jusqu'à aujourd'hui, il eût fixé le plus bel âge entre dix et vingt ans... Disons donc comme l'adage: "la femme est belle à tout âge."

Une femme qui travaille et qui n'a jamais pris le temps de considérer si elle est belle ou non, s'imagine que toute femme, "si elle aime, si elle tient à ses rêves et si elle vit toujours dans l'espérance", peut rester belle jusqu'à cinquante-cinq ans.

Aucun homme encore jeune ne peut apprécier ce qui est admirable, inimitable et unique dans la jeunesse. Il se laisse conquérir par l'artificielle et douteuse

beauté des femmes qui cachent leurs défauts sous des dehors trompeurs, et par l'attraction de ce qui est appelé le charme acquis par expérience.

Plus tard il en apprend la différence et il voit le gouffre qui sépare le faux du vrai. La souveraineté de la beauté humaine repose dans sa simplicité, dans sa perfection limpide qui peut résister aux attaques, aux inquiétudes, aux déceptions ou à une mauvaise santé durant



Ninon de Lenclos à l'âge de 90 ans.

des années; et c'est ce qui arrive très rarement, pour ne pas dire jamais...

La seule beauté qui peut être accentuée par le temps, c'est la beauté des choses de la nature, comme par exemple le vieux chêne dont les parties protubérantes et les zigzags sont tout aussi beaux que les tendres pousses des jeunes arbres.

L'heure de la beauté est d'après la na-

ture l'heure de l'amour, parce que dans mon opinion, la beauté doit être ce qui a créé l'amour, quoique l'amour dans un heureux état ne provienne pas toujours de la beauté. Jadis on lui donnait une durée de quinze ans, et le proverbe suivant était alors en vogue: "La beauté d'une femme est comme un beau fruit, elle ne doit pas être cueillie trop tard."

Musset a écrit que la femme doit se faire aimer de dix-neuf ans à vingt-cinq ans, de vingt-cinq à trente ans, elle doit aimer pour elle-même, et le reste de sa vie doit être employé à aimer Dieu.

L'heure de la beauté a cependant été modifiée et prolongée depuis Musset, et grands remerciements sont dus à Mesdames les couturières et modistes et à la toujours croissante expérience de la femme. Je pense que je puis dire en toute vérité, que de nos jours, lorsque les femmes sont devenues maîtresses dans l'art de savoir se présenter elles-mêmes, leur heure de beauté se fait alors entendre et résonne très, très longtemps; période qui peut varier entre vingt-cinq et cinquante ans.

Dans l'amour et dans l'art, de la première jeunesse à l'extrême vieillesse, disait un sculpteur français, "la Femme est Adorable." Mais, s'il faut une limite, la beauté de la jeunesse surpasse toutes les autres.

D'après moi, aucun âge doit être considéré comme l'âge idéal de la beauté de la femme, parce que les femmes sont aussi changeantes que les fleurs d'un jardin. Cependant, je dirai en terminant que la plus grande beauté de la femme, c'est sa qualité d'âme qui peut être acquise à toute heure de la vie et conservée durant toute son existence.

— o —

ETRANGE COINCIDENCE

La chouette est considérée, dans presque tous les pays, comme un oiseau de mauvais augure qui présage la mort.

Madame Macdonell, dans ses mémoires, rapporte un incident curieux à ce sujet, et ce fait donnerait presque raison à cette croyance populaire. Il y avait environ 36 heures que le bateau, sur lequel elle se rendait à Lisbonne, avait quitté le port de Southampton, lorsqu'un gros oiseau vint se percher au sommet du grand mât. De suite un matelot grimpa jusqu'à lui et s'en empara.

Quand le matelot fut redescendu avec son prisonnier, madame Macdonnell qui était, nous dit-elle, fort superstitieuse, fut tellement étonnée d'apprendre que cet oiseau était une chouette, qu'elle s'opposa à ce que les matelots la tuent et elle la leur acheta moyennant un dollar.

Le capitaine eut beau raisonner madame Macdonnell, et lui assurer que très souvent des oiseaux se réfugiaient ainsi sur les bateaux qui passent près des côtes, cela, surtout quand le vent vient du côté de la terre, rien ne put la convaincre, et elle persista dans ses sombres pressentiments.

A l'arrivée du bateau à Lisbonne, dit-elle, elle reçut un télégramme par lequel on lui annonçait, en même temps, la mort de sa soeur et celle de madame Macdonnell épouse de son beau-frère le général sir A. Macdonnell. Ces deux morts étaient arrivées 36 heures après son départ de Southampton.

N'est-ce pas là, tout au moins, une coïncidence très curieuse, et qui semblerait donner raison à cette croyance populaire, que la vue d'une chouette sur sa maison annonce une mort!

UN SPORT DIFFICILE

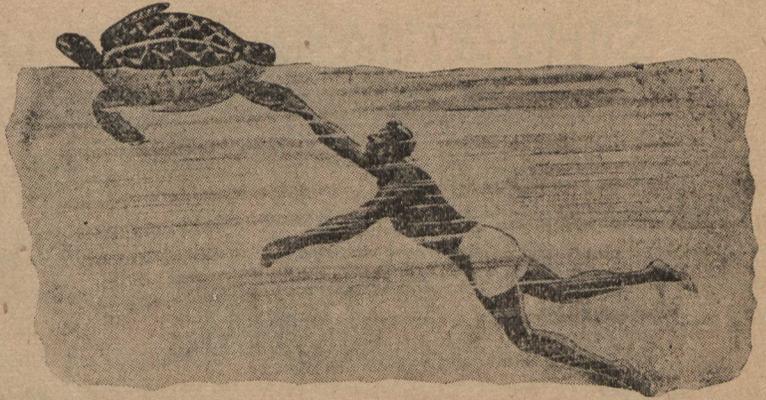
Il y a différentes espèces de tortues marines: les carets, les caouanes, d'autres encore. Et on les recherche soit à cause de leur écaille, soit à cause de leur chair qui est excellente. Vous avez tous entendu parler du potage à la tortue.

Les tortues se nourrissant de plantes marines, ne sortent guère de l'eau qu'à l'époque de la ponte, où elles vont déposer leurs oeufs dans les sables chauds des îles tropicales. On les prend alors sans difficulté. Mais, passé cette saison, c'est en mer qu'il faut les traquer.

Les Polynésiens, qui apprécient beaucoup la chair de tortue, sont parfois obligés d'aller la chercher très loin en mer. Des navigateurs ont souvent signalé des tortues à plusieurs centaines de milles des côtes, flottant à la surface, parfois même endormies, bercées par les vagues.

La pêche à la tortue, telle qu'elle est pratiquée par les indigènes, est un rude exercice.

Il s'agit d'abord de s'approcher le plus près possible des tortues, et sans faire de bruit. En effet, si elles prennent l'alarme, impossible de les atteindre, parce qu'elles nagent plus vite que l'homme. Et si l'idée les prend de plonger, elles peuvent aller jusqu'au fond, où l'on ne saurait les atteindre.



A la poursuite d'une tortue.

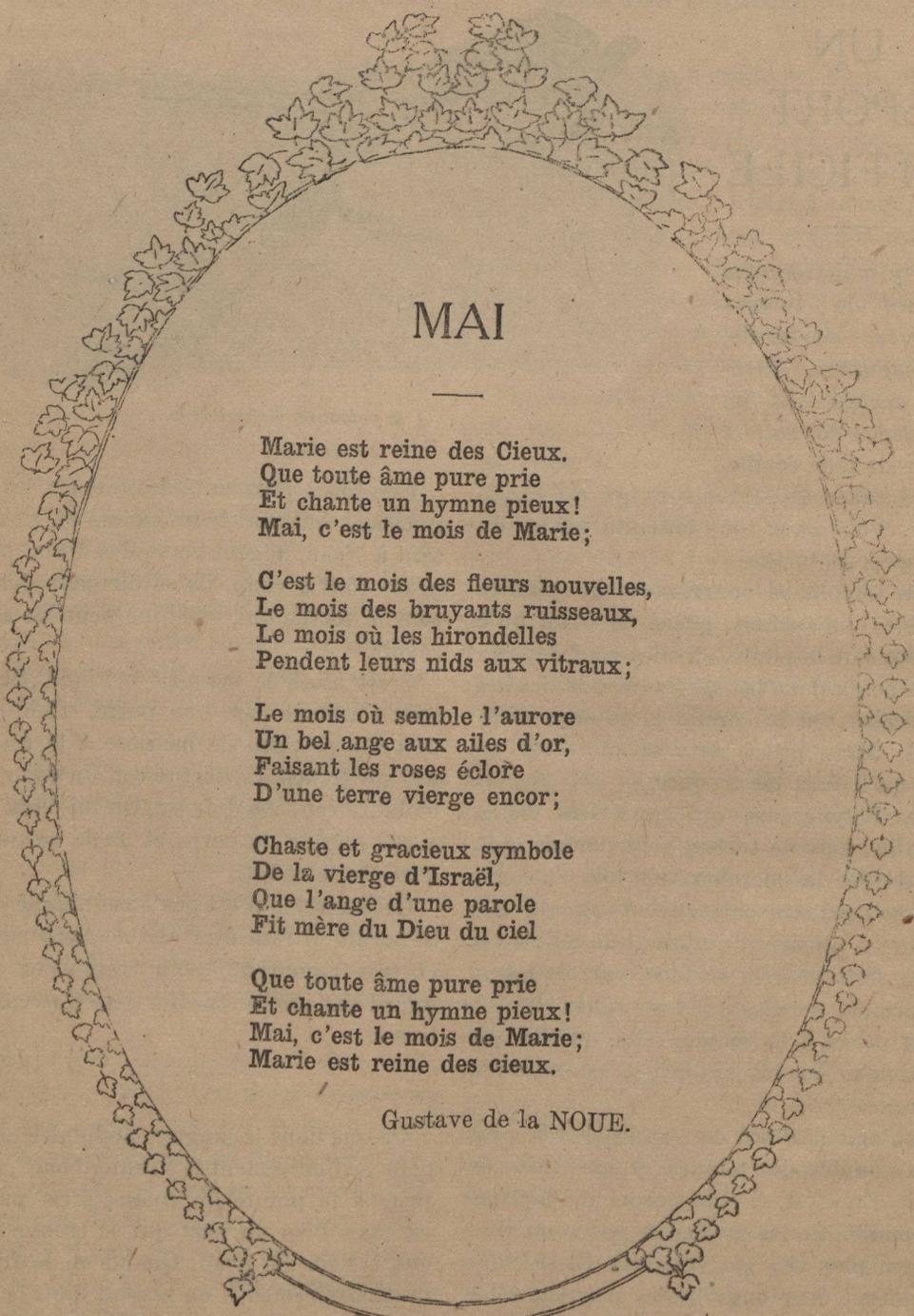
Une fois à proximité des tortues, les Polynésiens quittent leurs canots et, se mettant à l'eau, nagent vers elles. Puis, plongeant tout à coup, ils se dirigent jusque sous la tortue qui, ainsi, ne peut les apercevoir.

C'est alors le moment critique. Saisissant l'animal par une patte, l'indigène doit s'y prendre de manière à le retourner sur le dos. La tortue est, du coup, immobilisée et sans défense. On lui passe une corde autour du corps et on la remorque derrière le canot.

Cet exercice n'est pas aussi simple qu'il le paraît. Il faut être un excellent nageur et très vigoureux pour retourner ainsi dans l'eau une tortue qui pèse souvent 450 livres.

— o —

Ce que dans le langage populaire on appelle ordinairement le "funny bone", situé juste à la pointe du coude, n'est pas un os, mais bien un nerf qui se trouve presque à fleur de peau. Quand on le frappe involontairement l'on ressent dans le bras et dans les doigts une sensation pénible brusque et aiguë.



MAI

Marie est reine des Cieux.
Que toute âme pure prie
Et chante un hymne pieux!
Mai, c'est le mois de Marie;

C'est le mois des fleurs nouvelles,
Le mois des bruyants ruisseaux,
Le mois où les hirondelles
Pendent leurs nids aux vitraux;

Le mois où semble l'aurore
Un bel ange aux ailes d'or,
Faisant les roses éclore
D'une terre vierge encor;

Chaste et gracieux symbole
De la vierge d'Israël,
Que l'ange d'une parole
Fit mère du Dieu du ciel

Que toute âme pure prie
Et chante un hymne pieux!
Mai, c'est le mois de Marie;
Marie est reine des cieux.

Gustave de la NOUË.

L'IDEAL DE LA BEAUTE CHEZ CERTAINS PEUPLES

Le tatouage n'est pas une des seules formes d'ornementation dont aiment à se parer les sauvages, mais elle est une des plus répandues.

Le tatouage se pratique de diverses façons. Les Canaques et les Mahoris de la Nouvelle-Zélande se tatouent au moyen de brûlures qui forment sur la peau des cicatrices surélevées. A certains endroits de leur personne, sur le front, sur les joues, sur la poitrine et sur les épaules, leur peau est striée de sillons et de boursouffures.

Les nègres se tatouent surtout par incisions larges et brutales. Souvent, ils colorent leurs dessins primitifs en bleu ou en rouge. Les Polynésiens, les néo-Guinéens, et surtout les Japonais se tatouent au moyen de fines piqûres. Elles produisent des dessins de diverses couleurs et souvent fort beaux.

Une singulière conception de la beauté physique a provoqué d'autres usages non moins bizarres que le tatouage.

Dans certaines tribus du Langos, non loin des sources du Nil, les nègres entourent le bras de leurs fils d'une sorte de large bracelet de cuivre.

A mesure que l'enfant grandit, les muscles du bras et le biceps sont obligés de descendre jusqu'au coude pour se développer librement. Vous pouvez juger par notre gravure du singulier effet de ce genre de décoration.

Ailleurs, chez les Bayas d'Afrique, on se taille les dents en pointe. Cette coutume se retrouve en Annam, où de nom-

breux indigènes ont les incisives limées en triangle jusqu'aux gencives. Cette opération est très douloureuse et ne demande pas moins de quinze jours de limage, au moyen d'une pierre ponce.



Un nègre et son bracelet.

Il faut encore mentionner les nègres qui se percent le nez ou la lèvre inférieure, ou qui s'incrument, dans les joues, les objets les plus hétéroclites: coquillages, morceaux de verre, tuyaux de pipes, etc.

— 0 —

Dans certaines régions du centre et du sud de l'Afrique, il existe une espèce de mouche à feu qui donne assez de lumière pour éclairer une chambre.

UN PHARE AU MILIEU D'UN DESERT

La vieille route "Ehrenberg", qui traverse les vastes plaines arides de l'Arizona, était autrefois la principale route à travers ces déserts, où l'on parcourait près de 100 milles sans trouver une seule goutte d'eau pour se désaltérer et abreuver les chevaux.

A un certain endroit de cette route principale, une autre route assez importante conduisait à une région minière située plus à l'ouest.

Il est arrivé souvent que des voyageurs, traversant ces vastes plaines ou gagnant cette région minière, sont tombés sur la route où ils sont morts de fatigue et d'épuisement faute d'un peu d'eau pour se désaltérer.

Pendant, près du croisement de ces deux routes, il existait un puits, où se trouvait en abondance une eau claire et limpide qui aurait sauvé la vie à ces malheureux, s'ils avaient pu trouver cet emplacement.

A part cette source, véritable oasis dans ces déserts, il n'existe aucune trace d'eau à plus de 50 milles à la ronde, et le gouvernement avait établi là, un gardien pour surveiller et entretenir le puits.

Un soir, un jeune allemand, tombé d'épuisement sur le bord de la route, aperçut à peu de distance une faible lumière, c'était celle qui provenait de la maison du gardien de ce puits. A cette vue, l'espoir lui revint, et, quoique avec beaucoup de peine, il put arriver en se traînant jusqu'à la maison du gardien où il trouva le salut. C'est cet incident qui donna au gardien l'idée d'entretenir toutes les nuits une

lumière, et, sur ses instances le gouvernement décida de bâtir un phare à cette place.

Ce phare, au milieu du désert, est le seul phare de la sorte qui existe dans le monde, et, depuis cette époque, chaque nuit sa lumière brille. Comme une nouvelle étoile des Mages, elle guide les voyageurs vers l'unique puits où l'on puisse se procurer de l'eau dans ces vastes plaines de l'Arizona, et grâce à elle les voyageurs ne sont plus exposés à mourir de soif, comme cela arrivait si souvent autrefois.

— o —

UN CADEAU POUR LE VOISIN

A la fin du dix-huitième siècle, le duc Charles-Guillaume de Brunswick attachait un grand prix à la stricte observation des dimanches. Il savait que les paysans d'un village passaient au cabaret l'heure de l'office. Il s'y rendit et, sans être reconnu, s'assit à la table des mécréants.

Les paysans buvaient à même à une large cruche d'eau-de-vie. Le premier la prenait, avalait une ration et la passait au suivant en disant : "Passe cela à ton voisin !"

A la troisième tournée, le duc se leva, déboutonna sa redingote, montra ses insignes et donnant un soufflet au président de la table, lui cria : "Passe cela à ton voisin."

Et sous la menace du duc, les bons Allemands reçurent trois tournées de gifles. Naturellement le duc se tint hors de la distribution.

UNE LOUTRE CELEBRE

La loutre est un animal organisé pour la vie aquatique; il plonge et nage parfaitement, grâce à ses pieds palmés. Sa tête est courte, ses yeux petits; son pelage épais et court, est formé d'un duvet brun grisâtre et de poils soyeux, raides et brillants, d'un brun foncé.

C'est pour cette fourrure qu'on fait à la loutre une guerre très active. La loutre vit dans le voisinage des eaux et se nourrit de poissons, de canards, de bécassines, de souris. D'un terrier abandonné, elle fait son gîte. Certaines loutres s'apprivoisent fort bien.

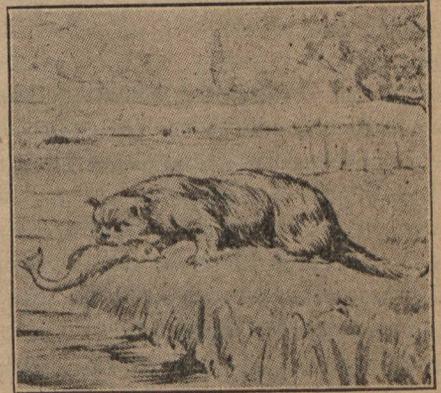
C'est grâce à cette particularité qu'une loutre doit d'être rentrée dans l'histoire anecdotique et devenue aussi célèbre que son maître, Jean Sobieski, le roi de Pologne.

Un des officiers de ce monarque, le maréchal Passek, avait la manie des animaux. Au nombre de ses favoris était une loutre dont il ne se séparait jamais. Le maréchal a parlé lui-même dans ses mémoires de l'adresse de cet animal à la pêche:

“Elle me fournissait autant de poissons qu'il en était besoin pour la consommation de ma maison. Dès que je lui disais: “Ma petite bête, j'ai du monde, il me faut du poisson pour dîner”, elle plongeait dans l'étang et en sortait pièce à pièce, une ample pêche.”

Il arriva que le roi de Pologne, émerveillé par tous les récits qu'il entendait faire sur cet animal extraordinaire, souhaita de le posséder. Ses désirs étaient des ordres. Passek lui donna sa loutre.

En très peu de temps, la mignonne bête fut très attachée au roi qui jouait sans cesse avec elle. Il lui faisait apporter de grands vases dans lesquels on avait mis des grenouilles et des poissons: la loutre sautait à l'eau et rapportait ces animaux à son nouveau maître. Bientôt, elle aimait tant le monarque qu'elle ne permettait plus à personne de l'approcher; elle le suivait comme un chien et, si on faisait mine de l'attaquer, elle se précipitait, prête à mordre.



Or, un jour que la loutre était sortie dans les bosquets qui avoisinaient la résidence de Villanova, un dragon, qui ne se doutait pas qu'elle était la favorite du roi, la tua d'un coup de bâton et vendit douze sous sa peau à un fripier. La disparition de la loutre provoqua presque une émeute au château. On fit des perquisitions de tous côtés et la vérité fut découverte. Le roi, dans une grande colère, ordonna que le soldat fût mis à mort et il aurait été exécuté sans l'intervention du confesseur de Jean Sobieski.

LE SOUPER DU CARDINAL

Le cardinal Dubois qui fut premier ministre sous le gouvernement du Regent et qui mourut en 1723, était d'une distraction telle qu'il oubliait la plupart des choses.

Il avait coutume de manger chaque soir avant de se coucher une aile de poulet, mais il advint qu'un soir un chien emporta la volaille mise en réserve pour le souper du cardinal.

Les domestiques, très ennuyés de ce contre-temps, s'empressèrent de mettre un nouveau poulet à la broche, mais il était à peine chaud que le cardinal fait demander son en-cas.

Que faire ?

Le maître d'hôtel qui craignait les reproches de son maître et qui connaissait sa distraction, usa d'une supercherie assez habile pour se disculper.

Il se rendit auprès du ministre.

— Monseigneur réclame son souper ? dit-il, mais monseigneur l'a déjà fait...

— Comment ? j'ai dîné ?

— Certes, monseigneur, il est vrai que Votre Eminence paraissait très préoccupée... Mais si monsieur le désire, on peut dans un instant servir un autre repas.

— Oh ! non, puisque vous m'affirmez que j'ai soupé, je ne puis avoir encore faim... cependant...

Sur ces entrefaites, Chirac, le médecin du cardinal, vient lui faire sa visite quotidienne. Heureusement que les valets l'avaient averti au passage, et qu'il leur avait promis de les aider à éviter une semonce.

— Chirac ! s'écria le ministre dès qu'il l'aperçut, on veut me persuader que je

viens de dîner.

— Bah !

— Et je n'en ai pas le moindre souvenir. Je meurs de faim.

— C'est bon signe. Si vous vous sentez en appétit, mangez encore.

— Vous croyez que je puis recommencer ?

— Certainement !

— Alors ! je veux bien !

Et sans hésiter davantage, le ministre se mit en devoir de dévorer un plantureux repas.

Et ce ne fut que plusieurs mois plus tard que le docteur et le maître d'hôtel osèrent confier à leur maître leur petite supercherie, et le gros mensonge qu'ils avaient commis.

Le cardinal les gronda pour la forme, mais il rit beaucoup lui-même de la distraction qui avait autorisé cette aventure.

LES CAPRICES D'UN LAC

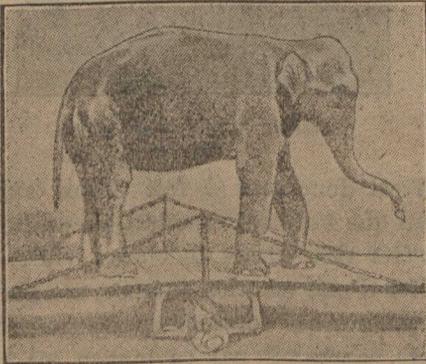
Près de Schopfeim, dans la partie méridionale de la Forêt Noire, existe un lac dit "Eichener See" qui présente une curieuse particularité. Ce lac est généralement à sec et son fond est cultivé par les gens du pays. Mais à des périodes souvent espacées de dix à douze ans, le bassin se remplit d'eau par afflux souterrain et les cultures sont détruites. L'eau met plusieurs mois à disparaître et elle fuit par les mêmes voies souterraines.

Ce phénomène vient de se manifester de nouveau, et l'Eichener See est redevenu un lac mesurant de trois à cinq verges de profondeur.

LES MYSTERIEUX FAKIRS DE L'INDE

Les "fakirs" sont des magiciens, ou, si vous aimez mieux, d'étonnants prestidigitateurs hindous. Leur habileté est extraordinaire et nous allons vous en donner quelques exemples. Mais nous ne tenterons aucune explication, pour la bonne raison que personne n'a jamais pu découvrir le secret de leurs procédés. Ils passent pour miraculeux, tout simplement.

Aux différents lieux d'escale des transatlantiques qui se rendent en Extrême-Orient, à Singapour, à Calcutta, à Bombay,



Sous les pieds d'un éléphant.

le voyageur peut applaudir les tours des fakirs.

Certains d'entre eux, dénommés "yoghis", montent à bord des bateaux et procèdent, pour quelques pièces de monnaie, à leurs curieuses expériences.

On les voit prendre en main une simple graine. Ils la déposent sur un tapis, et presque instantanément la graine s'ouvre sous vos yeux, des feuilles prennent naissance, une tige s'élève, des fleurs paraissent et s'épanouissent.

On les voit faire des exercices tout à fait bizarres, comme celui-ci : Ils vous prient d'examiner leurs yeux. Vous n'y voyez rien d'extraordinaire. "Regardez encore," disent-ils. Et vous vous apercevez avec stupeur que la prunelle de leurs yeux est devenue instantanément dorée.

A volonté, après avoir avalé des poudres, ils vomissent des torrents de fumée de diverses couleurs. D'autres passent des années de leur vie, étendus sur une planche toute hérissée de pointes de couteaux et ils n'en paraissent nullement incommodés. D'autres s'élèvent à dix ou douze pieds au-dessus de terre et restent ainsi suspendus en l'air, pendant dix heures.

Un fakir vint, il y a quelques années, en Europe. Et voici le tour effarant qu'il exécutait : Il s'étendait sur le sol et on déposait sur lui une planche. Un gros éléphant venait alors et montait sur la planche. On s'attendait à voir l'homme écrasé et réduit en bouillie sous l'énorme poids de la bête. Il n'en était rien. Le fakir soutenait la planche avec ses bras et ses genoux et semblait insensible à l'énorme pression qui s'exerçait sur lui.

— o —

L'isthme de Panama s'affaisse continuellement par suite des tremblements de terre nombreux dans ces régions. Il arrivera un temps où à la suite d'une catastrophe importante les deux Amériques seront séparées non plus par le canal mais par la mer elle-même. N'a-t-on pas vu encore dernièrement une côte de montagne glisser et obstruer totalement la partie ouest du canal.

LE LEZARD A JET DE SANG

On dit communément d'un soldat "qu'il a versé son sang" pour la patrie, lorsqu'il est mort sur le champ de bataille.

Nous allons vous présenter aujourd'hui un animal qui, lui non plus, n'hésite pas à verser son sang pour sa propre défense ou la défense des siens; seulement, il n'en meurt pas.

C'est du "phrynosome" que nous voulons parler. Assez répandu au Mexique, au Colorado et dans le basse Californie, ce reptile, qui ressemble un peu au caméléon, est bien fait pour intimider ses adversaires. Sur son dos et sur ses flancs, il porte des rangées d'épines qui font ressembler son armure d'écailles à la cuirasse de certains guerriers d'autrefois.

Or, sa plus curieuse particularité nous est fidèlement décrite par le célèbre naturaliste Wallace qui fut le premier à la signaler, en ces termes que nous traduisons de l'anglais :

"En certains cas, et pour se défendre contre un assaillant quelconque, le phrynosome fait jaillir d'un de ses yeux un jet de liquide assez analogue à du sang. J'ai constaté trois fois ce phénomène sur trois animaux différents.

"L'un d'eux me choisit moi-même comme cible. Un autre fit sourdre du sang lorsque je brandis devant lui un couteau brillant dont la lame fut aussitôt teintée en rouge. Ce liquide semble provenir des yeux parce que je ne saurais imaginer aucun autre endroit dont il puisse sortir."

Sir J. Wallace ne s'est point trompé. M. Hay, professeur d'histoire naturelle au muséum de Washington, ayant recueilli

des phrynosomes en Californie, les étudia longuement. Il observa souvent lorsque ces reptiles étaient attaqués ou irrités, un jet de sang sortait de leur oeil droit. Ce jet, de la valeur de plus d'une cuillerée à café, était légèrement corrosif.



Comment le lézard se défend.

Il est donc tout à fait établi aujourd'hui que l'animal en question, au lieu de sécréter des larmes incolores, vide, sous l'effet d'une émotion intense, ses glandes lacrymales qui contiennent du sang. Sans doute, écarte-t-il par ce moyen les ennemis qui le menacent.

— o —

A Nice, en France, tout d'abord puis ensuite dans beaucoup de départements français, pour lutter contre le déboisement des forêts, il s'est fondé des sociétés dénommées "Les amis des arbres." Ces sociétés donnent des primes chaque année aux propriétaires qui veulent planter des arbres sur leurs propriétés et chaque année, lors d'une grande fête du pays, la société décerne un prix de \$100. à celui qui a planté le plus grand nombre d'arbres.

LES TAPISSERIES SOMBRES AUGMENTENT LE COUT DE L'ECLAIRAGE

Tout le monde sait que les étoffes blanches absorbent bien moins la chaleur que les étoffes foncées. C'est pour cette raison que l'hiver on porte des vêtements aux couleurs foncées, et l'été des couleurs claires, principalement des vêtements blancs.

Mais ce que l'on sait moins, et qu'il est bon de connaître, c'est que la lumière agit comme la chaleur quand elle rencontre un obstacle quelconque.

L'obstacle, qu'il soit mur, écran, ou tout autre objet, absorbe une partie des rayons lumineux, tandis que la partie non absorbée de ces rayons est réfléctée et conserve son pouvoir éclairant.

Tout le monde peut se rendre compte de ces phénomènes d'absorption et de réflexion de la lumière de la façon suivante.

Dans la plupart des maisons, les chambres sont à peu près de la même grandeur, mais les murs sont, les uns recouverts de tapisseries plus ou moins claires ou sombres, les autres complètement blancs et sans tapisseries. Presque toutes ces chambres sont éclairées de la même manière au moyen d'une lampe électrique ayant la même intensité de lumière.

Sans vous rendre compte du motif, vous avez remarqué que certaines chambres étaient mieux éclairées que d'autres, et vous avez mis cela tout naturellement sur le compte de la lampe. Or rien n'est plus faux, puisque les deux lampes sont pareilles, leur intensité de lumière égale et les deux chambres de mêmes dimensions.

Cela tient aux tapisseries.

Rendez-vous donc compte, et faites une comparaison entre la façon dont on y voit dans ces appartements tous éclairés par une lumière égale. Vous remarquerez tout de suite que c'est dans les chambres à murs blanchis, ou couverts de tapisseries blanches ou jaunes, que l'on y voit le mieux, tandis que dans celles où les tapisseries sont vertes et rouges on y voit bien moins.

Cela tient à ce que les couleurs foncées absorbent une proportion de lumière plus grande que les couleurs claires, comme nous savons qu'elles absorbent aussi plus de chaleur.

Voici du reste, sous forme de tableau quel est le pouvoir d'absorption de la lumière pour plusieurs couleurs. Le pouvoir d'absorption y est compté en centièmes.

	centièmes
Le blanc absorbe	30
Le jaune absorbe	38
L'orange absorbe	50
Le vert sombre absorbe	82
Le rouge foncé absorbe	96

Toute la différence entre ces chiffres et 100 représente le nombre de centièmes de la lumière qui ne sont pas absorbés. Ces centièmes sont reflétés dans la chambre par les murs et augmentent d'autant la clarté de l'appartement.

D'après ce tableau, l'on peut voir que les murs blancs renvoient dans la cham-

bre presque les trois quarts de la lumière qui frappe les murs, tandis que l'orange n'en renvoie que la moitié et le rouge foncé que quatre pour cent, autant dire rien du tout.

En conséquence, pour qu'une chambre aux tapisseries vertes ou rouges paraisse aussi bien éclairée qu'une autre de même grandeur aux tapisseries claires ou aux murs blanchis, il faut y mettre une lumière deux et trois fois plus forte, ce qui représente au bout de l'année une dépense assez considérable.

Si l'on se rend bien compte de cette vérité, on proscrira impitoyablement toutes les tapisseries aux couleurs sombres dans les appartements, et l'on réalisera de la sorte une économie notable dans les frais d'éclairage tout en ayant une maison plus gaie et mieux éclairée.

— o —

UN BOUFFON DU ROI DE PRUSSE

Il y a toujours eu des bouffons à la cour des anciens rois de Prusse ; ils faisaient rire le souverain et plus souvent encore l'amusaient de leurs souffrances.

Frédéric-Guillaume 1er, le père de Frédéric II, avait pris comme lecteur-amuseur un savant professeur nommé Jacob-Paul de Gundling, fils d'un pasteur de Nuremberg. On affubla cet homme distingué d'un habit rouge, d'une perruque en poils de chèvre avec de longues boucles pendantes.

Pour lui montrer leur supériorité, les officiers obligeaient Gundling à se griser pendaient à ses vêtements des images grotesques et lui donnaient un singe comme assesseur.

Un jour, le roi le fit coucher avec un ours apprivoisé qui lui laboura les flancs ;

un autre jour, on le fit saisir par quatre grenadiers qui lui passèrent une corde sous les aisselles et le firent remonter et descendre au-dessus du fossé gelé du château, jusqu'à ce que le poids du corps eut brisé la glace. Le roi faisait murer la porte de Gundling qui, dans les fumées de l'ivresse, passait la nuit à la chercher. Quand il montait dans une chaise à porteurs, on en détachait le fond pendant que les valets continuaient leur route en traînant le pauvre homme dans la cage défoncée.

Gundling s'enfuit plusieurs fois, mais le roi qui ne pouvait se passer d'un tel souffre-douleurs le fit ramener et menaça de le faire fusiller comme déserteur. En 1731, Gundling succomba à un ulcère dans les intestins, produit par les excès de boissons auxquels on avait obligé le malheureux. Alors le roi de Prusse le fit enterrer dans un tonneau.

Ces plaisanteries grossières et cruelles amusaient fort la cour d'alors. Qui s'étonnera de la férocité de la cour d'aujourd'hui ?

— o —

LE CHOEUR DE CHANT DE ST-PIERRE DE ROME

Cette chorale ne comprend aucune voix de femme, mais les oratorios les plus difficiles et toute la musique sacrée sont exécutés avec des voix qui feraient croire que ce sont des voix de femmes.

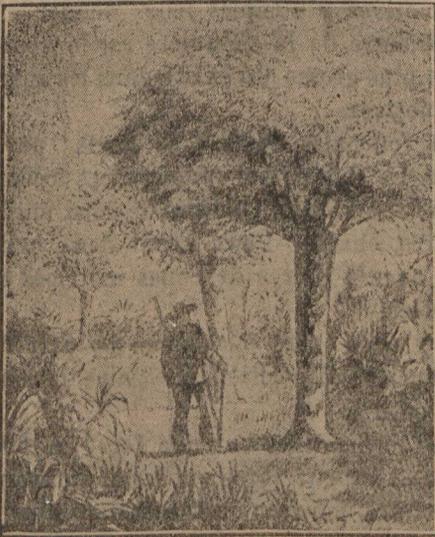
Le chœur se compose de 60 garçons qui sont exercés dès que leurs voix sont formées, et quelques uns de ces chanteurs n'ont pas plus de 9 ans. On ne garde dans le chœur aucun enfant passé l'âge de 17 ans.

— o —

LES FOUGERES GIGANTESQUES

Vous pouvez lire, dans n'importe quelle géologie que la houille résulte de la décomposition partielle de végétaux, enfouis dans l'eau ou la vase, à des époques excessivement reculées.

Il n'est pas possible de savoir quels étaient ces végétaux. On peut voir, en effet, des morceaux de charbon qui portent des empreintes si nettes que l'on a pu reconstituer, grâce à elles, la flore de ces temps anciens.



Les fougères du Brésil.

On s'est quelquefois demandé si quelques-unes de ces plantes spéciales à la composition du charbon, vivaient encore sur la surface de la terre. On en connaît une, tout au moins, et vous l'avez tous rencontrée dans les bois, nous voulons dire la fougère.

Mais, entendons-nous bien. Les fougères qui furent transformées en charbon étaient des fougères géantes qui atteignaient souvent plus de 60 pieds de hauteur.

Notre petite fougère forestière, quoique appartenant à la même famille, ne constitue donc qu'un très modeste descendant des fougères de la préhistoire.

Il n'est pourtant pas impossible de découvrir quelque part, dans le vaste monde, des fougères "arborescentes" ou en forme d'arbres, analogues à celles qui ont formé le charbon.

Il faut pour cela aller dans les forêts vierges du Brésil. Rien de plus étrange que ces fougères énormes, formées d'un gros tronc cylindrique surmonté d'un panache de feuilles. Elles ont pu prendre ces proportions considérables grâce à la température constamment humide et chaude des régions tropicales, température à peu près pareille à celle qui régnait sur notre planète, à l'époque dite "carbonifère".

Il est bien évident que c'est une curiosité que de rencontrer une fougère dont le tronc dépasse la grosseur d'un homme. Il ne faut pourtant pas trop s'étonner. Le monde végétal abonde en surprises: comparez seulement le chou de Bruxelles, cet excellent petit nabot, au chou de Jersey, qui atteint jusqu'à 20 pieds de haut!

Dès l'année 47 avant J. C., il existait à Alexandrie, en Egypte, une bibliothèque célèbre qui renfermait plus de 40,000 volumes de prix.

LES GRANDS CHAPEAUX COREENS

Nos lecteurs ont sans doute vu des photographies de mandarins, de hauts fonctionnaires coréens : ce qu'il y a de plus caractéristique dans leur personne, ce sont les énormes chapeaux, au diamètre invraisemblable, qu'ils portent en équilibre assez peu stable sur la tête.

Voici l'origine curieuse de ces chapeaux. Il y a des siècles et des siècles, un souverain de Corée avait remarqué que ses sujets avaient une habitude déplorable, la tendance la plus regrettable à se quereller à tout propos.

Pour les corriger de ces habitudes, il imagina un procédé curieux ; il décréta que dorénavant tous ses sujets porteraient, au moins dans la rue, des chapeaux en porcelaine d'un très grand diamètre, et celui dont le chapeau se briserait serait frappé d'une peine très sévère.

Immédiatement, les porteurs de chapeaux en porcelaine firent tous leurs efforts pour conserver leur couvre-chef en bon état, et par suite, non pas précisément les disputes, mais les coups, les violences disparurent comme par enchantement.

Il paraîtrait que c'est ce décret fameux qui donna aux Coréens les manières graves et polies qu'ils gardent toujours.

Toutefois, depuis lors, étant donné que les mœurs étaient changées, on a pu remplacer les chapeaux de porcelaine par des chapeaux de crin, mais qui ont gardé la même apparence et les mêmes dimensions invraisemblables.

Aux Indes, le peuple est persuadé qu'un lion ne s'attaque jamais aux princes ou aux membres de la famille royale.

LOCOMOTIVES MONSTRES

La Compagnie de chemins de fer de "La Virginie" vient de mettre en service de nouvelles locomotives d'une grandeur et d'une force extraordinaires, et il est impossible à quelqu'un de se faire une idée de ces locomotives sans en avoir vu une. Chacune de ces machines, seule, sans son "tender", pèse autant que deux des nôtres avec leurs "tenders."

Le "tender" de ces locomotives pèse à lui seul environ cent tonnes ; il peut contenir au moins deux fois autant de charbon et trois fois autant d'eau que n'en peut contenir le plus gros "tender" des autres locomotives. La longueur de la machine seule dépasse celle des plus grandes locomotives y compris leur "tender", et le diamètre de la chaudière est le double de la plus grosse qui existe dans les autres locomotives.

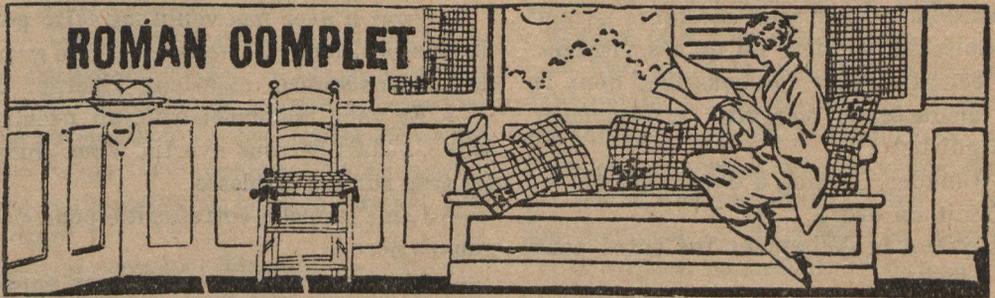
La fournaise mesure 12 pieds par 8 pieds. Le châssis qui supporte ces locomotives ressemble aux châssis de deux engins séparés, chacun d'eux ayant deux cylindres avec 4 paires de roues motrices accouplées.

Il y a en outre, à chacune des extrémités de cette disposition, une paire de roues plus petites.

Ces locomotives ont une force de 5000 chevaux-vapeur, force qui serait suffisante pour faire marcher un transatlantique.

Le foyer consume 4 tonnes de charbon par heure quand la locomotive développe toute sa force.

A Moscou, il y a un orphelinat immense qui a été fondé par Catherine II ; il est entretenu exclusivement par la taxe sur les cartes à jouer.



TROP D'OR!

PAR PAUL BERTNAY

L'HOMME AU
MONOCLE

Félicien Claudel de-
manda l'heure au gar-
çon qui lui rendait sa

monnaie.

Déjà le quart !

Cette journée de mai lui sembla enco-
re plus belle et plus ensoleillée, mainte-
nant qu'il n'avait plus le droit de s'y
épanouir — pauvre diable en retard à son
bureau.

Il jeta, autour de lui, un regard de fé-
roce envie.

C'était plein, à cette terrasse, de types
qui savouraient l'air, la lumière, en s'of-
frant des boissons fraîches, pendant qu'il
allait s'enfermer dans la boîte où, jus-
qu'au soir, il alignerait des comptes de
répartition.

Il se leva en allongeant son bras jus-
qu'à la patère où il avait, tout à l'heure,
accroché son chapeau.

— Tu pars ? demanda une jeune fem-
me, — bien faite, assez jolie, un peu fri-
pée qui buvait un bock, toute seule, à la
table voisine.

— Ça m'en a tout l'air.

— Tu m'attends pas Bidor ?

— Pourquoi faire ?

— Il veut te voir... Une idée qu'on
lui a donnée pour le Cabaret artistique.

— Une de plus, alors. Savoir si cette
fois, ce sera la bonne.

— Il dit qu'elle est épatante.

— Dans ce cas... il ne pouvait donc
pas se presser ?

— Il va venir, je te dis... Reste enco-
re un moment. Tu n'est pas en retard ?

— Déjà de quinze minutes.

Il tendit la main à la jeune femme.

— Tu diras à Bidor qu'on se retrouve-
ra à l'apéritif... Adieu, ma petite Jo...
Je m'évapore...

Il tourna l'angle de la rue Pigalle, des-
cendit en courant jusqu'à la rue de Douai.

Là, il calma son allure et, le plus sour-
noisement possible, il entra dans les bu-
reaux de l'Association syndicale des au-
teurs et compositeurs lyriques.

Personne dans le grand hall qu'entou-
rent des vitrages dépolis percés d'une di-
zaine de portes et de guichets correspon-
dant à autant d'invisibles bureaux...

Enfin... par bonheur... on ne l'avait
pas vu rentrer ; — et le retardataire es-

pérait déjà gagner sans encombre sa place habituelle derrière un de ces vitrages.

Il comptait sans son sous-chef dont la tête méduséenne émergea brusquement d'un guichet :

— Claudel, un mot, s'il vous plaît.

C'était un ordre.

Et quand le délinquant fut entré dans le bureau.

— Fermez la porte.

Félicien obéit, — assez piteusement d'ailleurs...

Il y eut le moment de silence précurseur des orages.

Et le sous-chef, faisant pivoter son fauteuil pour regarder bien en face son incorrigible subordonné :

— Alors... ce sera donc toujours la même plaisanterie?... Vous attendez peut-être le retour de la monarchie pour arriver à l'heure...

— Oh ! monsieur Tiberge... pouvez-vous penser ?

— Je pense que ma montre marque trois heures vingt... et je la retarde de cinq minutes, ma montre... pour vous donner ces cinq minutes de grâce.. Qu'avez-vous à répondre ?

Félicien essaya, pour le principe, une molle excuse.

— Je suis parti à moins dix, monsieur Tiberge... Je ne sais pas comment j'ai fait mon compte...

— Méfiez-vous, mon petit, on finira par vous le donner, votre compte. Voilà trois fois depuis le mois de mai... et nous ne sommes qu'au quinze !

Il haussa les épaules.

— Si j'avais fait mon devoir... si je vous avais signalé... mal coté comme vous êtes dans la maison...

— J'aurais été fauché, c'est bien possible.

— C'est même à peu près sûr.

— Vous n'avez pas voulu me faire perdre ma position.. Je vous en ai une grande reconnaissance, monsieur Tiberge....

— Et vous recommencerez au premier jour... Mais je vous avertis. Vous comptez trop sur ma faiblesse.

— Je me rappelle votre amitié pour mon pauvre père...

— Et vous en abusez... Prenez garde, ça finira mal..

Il devint plus paternel pour ajouter :

— C'est donc bien malin de faire comme les autres et d'arriver à l'heure ?

— Ah ! soupira le coupable, c'est ce beau temps... ce soleil... Quand il pleut on arrive toujours à l'heure.

Le vieux rond-de-cuir grogna péremptoirement :

— Ça enrume, le soleil.

...Et puis conclut-il avec une logique indiscutable, et puis, mon garçon, quand on ne peut pas avoir ce qu'on aime. Vous savez la suite...

— C'est ce sacré printemps, monsieur Tiberge..

— Eh ! parbleu, moi aussi, j'ai été jeune et j'ai apprécié, comme vous, tout ce qui vous fait oublier le bureau. Mais je songeais d'abord à déjeuner et à dîner.. tous les jours...

...Que ferez-vous, si le patron vous envoie vous y chauffer, à votre soleil ? Pas de famille... pas le sou...

Et, sur un geste de timide protestation de Félicien :

— Vous voulez parler des trois ou quatre chansonnettes que vous fabriquez subrepticement...

— Moi...

— Et que vous portez au compte de votre ami Biscarret, dit Bidor, parce que, employé de la maison, vous n'avez pas le droit de vous faire établir un compte à vous-même.

— Mais comment savez-vous ?

— Tout se sait, mon garçon. Eh bien, ces petites bêtisettes, — et je leur fais bien de l'honneur de ne pas les qualifier plus sévèrement, — ces petites bêtisettes vous rapportent quelque chose comme trois cents francs au bout de l'année. Est-ce exact ?

— Oui, monsieur Tiberge.

— Ce n'est pas là-dessus que vous comptez pour faire la belle jambe... Alors ?

— Je sais bien... Quand on y réfléchit et qu'on se dit tout ça...

— C'est quand on voit s'approcher l'heure du bureau qu'il faut se le dire...

Le vieux bonhomme devint paternel, tout à fait :

— Allons, Félicien, mettez-vous-y donc plus sérieusement. Intelligent comme vous l'êtes, vous réussirez... très bien...

...Regardez-moi : j'ai commencé encore plus modestement que vous... et je suis arrivé à décrocher mes quatre cents francs par mois... C'est l'indépendance.

M. Tiberge se douta peut-être que cette dernière affirmation était un tant soit peu hasardée.

Aussi, passant bien vite à un autre ordre d'idées :

— Il me faut, pour ce soir, les répartitions de janvier à l'Alcazar de Saint-Malo. J'ai reçu une plainte. Cocardier touche des droits qui devraient revenir à Flou-rac. Il y a là tout une gabegie...

— Je vais y regarder de près.

— Tirez ça au clair et, dès que vous aurez fini, envoyez-moi votre travail par le garçon.

— Je ne vous le ferai pas attendre, monsieur Tiberge...

Et tout joyeux, tout reconnaissant d'en être quitte à si bon compte, il ajouta en un sincère élan :

— Et puis, vous êtes un brave homme...

Ça, je ne vous l'enverrai pas dire...

Il filait déjà dans son bureau.

— Oui, pensa le sous-chef en le regardant partir. C'est vrai qu'il a vingt-cinq ans et qu'aujourd'hui le soleil est radieux. Mais ça ne nourrit pas, le grand air... pas mieux que les petites poésies... Et il faut boulotter... deux fois par jour !...

Au surplus, comme M. Tiberge n'avait qu'une assez mince confiance dans les bonnes résolutions de son subordonné, il sortait à pas de loup de son bureau pour s'assurer que Félicien s'était mis à la besogne...

Lorsqu'il vit entrer dans le hall un personnage qu'il prit d'abord pour un client de la maison.

Un petit homme maigre et sec, du mauvais côté de la cinquantaine, mais qui portait beau — avec un monocle retenu par un large ruban de soie noire... et une moustache roulée au fer — plus noire encore que le ruban.

Il était pourtant assez râpé, dans des vêtements dont la coupe démodée paraissait plus bizarre, pour avoir été, il y a quelques années, trop à la mode.

Mais rasé, bichonné, ganté, — avec un chapeau qui venait de recevoir un coup de fer — et des chaussures à forte semelle supérieurement luisantes.

Et ce bonhomme, plutôt falot, bombait le torse en s'avancant, une vieille serviette de maroquin sous le bras, — avec ce restant de chic et d'allure des canassons de fiacre qui se rappellent avoir autrefois piaffé.

— C'est quelque chef d'orchestre de beuglant ou de trou-pas-cher, pensa M. Tiberge en cotant, d'un coup d'oeil, l'homme et le costume.

Et il allait s'esquiver, lorsque l'autre, laissant choir son monocle d'un clignement coutumier :

— Mille pardons, monsieur, je me doute que j'ai l'honneur de m'adresser à un des chefs du personnel.

— En effet, monsieur...

— Je suis confus de vous déranger pour une chose si peu importante... un simple renseignement... Mais comme je ne vois aucun garçon auquel je puisse m'adresser...

— Vous demandez, monsieur ?

— Je voudrais dire deux mots... pas un de plus... à un de vos employés.

— Pour un règlement de comptes ?... Pour une réclamation ?...

— Rien de tout cela, monsieur. Je ne suis pas artiste... Je l'ai d'ailleurs toujours regretté... mais on ne fait pas sa vie... on la subit...

— Il s'agit donc...

— Je désirerais parler, pour une affaire privée... strictement privée... à M. Jules-Félicien Claudel. C'est bien un de vos employés ?

— Claudel, oui. Mais, il est très occupé, je vous préviens.

— Soyez certain, monsieur, que je n'abusserai pas. Deux mots... rien que deux mots...

— Voyez à ce guichet.

Et pendant que l'homme au monocle se confondait en remerciements et en salutations, le sous-chef réintégra son bureau.

L'autre toquait aussitôt au vitrage qu'on lui avait indiqué.

Le petit portillon s'ouvrit...

Une figure jeune, — plutôt maussade — la figure d'un employé qu'on déränge, apparut au guichet.

— Vous demandez ?

— Monsieur Claudel.

— Oui, c'est moi.

Et cotant le bonhomme, comme venait de le faire son chef hiérarchique :

— Pour un concert de province... ou

de ville d'eaux, n'est-ce pas ?

Mais le petit vieux au monocle, élargissant son sourire :

— Tout simplement pour vous prier de m'accorder quelques minutes d'entretien, monsieur Claudel..

— C'est que...

— Oui, je sais. Vous êtes très occupé, un de vos patrons m'en a prévenu en m'indiquant votre bureau.

— Alors, me voilà en surveillance ! Eh bien, vrai, une fichue idée que vous avez eue de vous adresser à la direction.. Moi, qu'on tient déjà à l'oeil...

— Mais vous alléz voir que je ne vous déränge pas pour des pommes.

Il baissa la voix.

— Monsieur, vous bénirez le ciel.

— A propos de quoi ?...

— Vous le bénirez... je vous le dis... et ça ne va pas même tarder...

...Seulement, impossible de causer ici. Allons... vous pouvez bien sortir un moment... puisque je vous répète que vous le bénirez...

— Et ce que je me ferais enlever, par la même occasion !...

— Il faut cependant que je vous informe... que je vous mette au courant.

— Enfin, de quoi ?... Je devine bien. On vous a adressé à moi parce qu'on sait que je suis complaisant... Vous voulez me raconter votre petite affaire... confidentiellement. Allez-y. Vous voyez que personne ne nous écoute. De quoi vous plaignez-vous ? On vous a filouté des parts ?... tripatouillé des programmes ?

— Mais non, monsieur, s'écria l'homme au monocle, parvenant enfin à interrompre ce flot de paroles. — Ma communication est personnelle.. J'ignore l'employé, je m'adresse à l'homme.

— Ce n'est toujours pas pour me demander de l'argent, hein ?... Parce que

je vous assure qu'en ce moment...

— Au contraire,, monsieur. Je vous cherche pour vous en donner...

— De l'argent !... à moi !... De la part de qui ? On ne me doit rien... Vous devez certainement faire erreur.

Le petit homme posa sa serviette sur l'appui du guichet... Il l'ouvrit... Il en tira une espèce de fiche, — et réintégrant son monocle dans son arcade sourcilière, il lut :

— Monsieur Jules-Félicien Claudel, n'est-ce pas ?

— Jules-Félicien, oui.

— Fils de feu Pierre et de son épouse Angèle...

— Domicilié rue Fontaine.

— J'allais le dire.

— Et vous m'apportez de l'argent ?

— Mon Dieu, oui.

— De l'argent que vous allez m'aligner là, ric rac ?

— Pas tout à fait ric, rac. Mais de l'argent que je vous remettrai après une petite explication et une très simple et très courte formalité.

— Dites donc... vous ne vous payez pas ma tête ?

— Et je vous répète encore une fois que vous bénirez le ciel.

Félicien, par le guichet, crut voir s'ouvrir la porte de son sous-chef...

— Alors, je suis bien désolé, mais je ne pourrai pas le bénir avant la sortie du bureau... à cinq heures.

— A cinq heures, soit, monsieur. Je croiserai dans la rue de Douai à hauteur de cet immeuble.

Il sourit agréablement.

— J'ose espérer que vous me reconnaîtrez parmi les passants ?

— Un type qui apporte des fonds ?... N'ayez pas peur !

Rajustant son monocle qui avait, faut-il

croire, des vellétés de fuir, le petit homme aux moustaches noires salua avec une désinvolte courtoisie.

— Je serai sur le trottoir... tout près de la porte de l'agence...

Il se pencha vers celui qu'il était, tout de même, en train d'épater rudement... on peut le dire.

— Vous le bénirez, monsieur, vous le bénirez... C'est moi qui vous en donne mon billet.

Sur quoi il salua galamment...

Et il s'en allait déjà, faisant sonner le parquet sous ses fortes bottines.

— Je suis bête de ne pas lui avoir demandé son nom, pensa Félicien qui, tout ahuri, le regardait s'éloigner.

Mais voyant alors s'ouvrir réellement la porte du sous-chef et apparaître les lunettes du père Tiberge :

— Je me replonge dans l'Alcazar de Saint-Malo, lui cria-t-il par son guichet. L'individu vient de partir. C'est un bon homme qui m'apportait de l'argent, croyez-vous ! Et moi, je l'ai renvoyé à cinq heures... Dites si j'en ai, de la vertu !

Le temps passa cependant. Cinq heures sonnèrent.

Il y eut le brouhaha du départ de tous ces jeunes, de tous ces vieux qui, la corvée quotidienne accomplie, couraient à leurs habitudes, à leurs plaisirs, à leurs manies.

Félicien, lui, courait, comme avait dit l'homme au monocle, "bénir le ciel."

Pourtant, un peu sceptique quand même, il se demandait, moitié inquiet, moitié rigolant :

— Est-ce que je vais seulement le retrouver mon type ?

Mais oui.

Le type était là, sur le trottoir, son carreau dans l'oeil.

Il cherchait, indécis, dans ce flot qui

débordait de l'agence.

Mais lui aussi, il venait d'apercevoir, et de reconnaître Félicien.

— Ah ! s'écria-t-il en le voyant s'avancer vers lui, ah ! cher monsieur, nous voilà donc libres de nos mouvements et de nos discours !

— Alors, monsieur, je vous serai obligé de me dire rapidement...

— Rapidement ! comme vous y allez, jeune homme !

Et, brandissant sa serviette :

— Vous ne doutez pas... vous ne pouvez pas vous douter de ce qu'il y a là-dedans et de l'importance de la proposition que je vais vous faire.

— Une proposition... Ce n'est donc pas une rentrée... **inattendue, ?**

— Mais oui, vous pouvez l'appeler une rentrée... et des plus inattendues qui soient... des plus merveilleuses...

— Voyons la merveille, fit le jeune Claudel.

— Seulement — objectait l'homme au monocle, — à toute cérémonie, il y a un protocole. Avant de pénétrer au ciel, il y a une porte à franchir...

— Eh bien, franchissons...

— Et à toutes les portes il y a un concierge qui ne tire le cordon qu'aux ayant-droit.

Sans laisser à Félicien le temps de lui répondre, il ajoutait d'un ton plein de confidentielle solennité :

— Que direz-vous, jeune homme, si je vous fais gagner beaucoup d'argent ?

— Ça tombe à pic, voilà ce que je dirai...

Mais, le regardant de cet oeil qui sonde la plénitude possible ou la vacuité plus probable d'une poche fortement usagée :

— Ensuite, je vous demanderai comment, il vous est possible... à vous-même...

— Compris. Vous me voyez fichu comme quatre sous...

— Je n'ai pas dit...

— Votre regard a eu l'éloquence. Et vous vous expliquez difficilement... Je vais vous répondre en entrant aussitôt dans le vif de la question. Un mot d'abord :

Et jouant négligemment avec son monocle qui venait de choir :

— Vous n'êtes pas de ces fils à papa qui savent tout juste boulotter les cailles tombées dans leur assiette...

— J'avoue qu'elles n'y tombent guère.

— Et je le regrette pour vous. Il en résulte que vous vous débrouillez comme vous pouvez.

— Hélas !...

— Ayant appris expérimentalement que cinq francs qui valent cent sous sont plus durs à gagner qu'à jeter par la fenêtre...

— A qui le dites-vous !...

— Eh bien ! moi aussi, je me débrouille. Quand les affaires bouillent, je suis en froid avec mon tailleur. Quand elles reprennent je lui rends ma confiance.

— C'est peut-être plutôt lui qui vous rend la sienné.

— Possible. Disons que c'est réciproque. Je me figure d'ailleurs, qu'il va me la rendre aussitôt qu'il connaîtra le résultat de cet entretien.

— Ah ! l'affaire n'est donc pas mauvaise non plus pour vous ?...

— Allons... vous auriez le droit de me traiter de fumiste si je vous affirmais que c'est uniquement pour votre bonheur que je monte la garde, depuis une demi-heure, à la porte de cette agence.

— Et tout ça veut dire ?...

— Que si je vous cherche pour vous couvrir d'or, c'est à la condition qu'il m'en reviendra ma petite part.

— Mais de quoi s'agit-il, encore une

fois ?

— N'oubliez donc pas que nous causons sérieusement.

— Je suis très sérieux.

— Mais vous me demandez la seule chose que je me garderai bien de vous apprendre.

— Cependant...

— Attendu que vous vous empresseriez d'aller faire la rentrée sans moi... Après quoi vous m'offririez gentiment un bock.

...Non, jeune homme, ce n'est pas du liquide que je veux. C'est du solide... et donnant, donnant. Ecoutez bien.

...Il existe quelque part une somme d'argent qui n'attend plus que d'être cueilli par vous.

...Moi, je sais où elle se tapit. Vous, vous pouvez vous taper. Jamais vous n'arriverez jusqu'à ce sac, si je ne vous fais pas la courte échelle.

— Seulement, je vous préviens : pauvre mais honnête.

— Et c'est un sentiment qui vous honore jeune homme. Rassurez-vous. Je vous propose une affaire ou non seulement il n'y a qu'à tendre la main pour prendre... mais où il n'y a qu'à faire ce geste très légalement et très honorablement. La pluie d'or, quoi. Le galion qui revient des Indes. Vous voyez qu'avec mon vingt pour cent je ne vous étrangle pas.

— Combien donc qu'il y a ?

L'homme au monocle eut un sourire agréablement narquois.

— Ça aussi, on vous le dira, le moment venu, petit curieux.

Et, avec une volubilité qui se haussait maintenant à l'éloquence :

— Voyons... Que risquez-vous ? Au lieu de cent francs que vous ne toucheriez jamais, vous allez en palper quatre-vingts, — opération (je veux bien vous le confier) qui se répètera un nombre assez res-

pectable de fois — Condition : Signez-moi un petit papier.

— Ah ! il faudra signer...

— Remarquez que je ne vous demande rien d'avance. Ce ne sera payable qu'après le succès. Pas de faux frais, pas de notes de déboursés. Rien que mon vingt pour cent d'honoraires.

Il lui montra d'un geste discret sa serviette de maroquin.

— J'ai là du papier timbré. Je vais libeller sous vos yeux la petite convention. Vous la relisez pour bien en prendre connaissance... nous signons les deux exemplaires.

...Chacun de nous met le sien dans sa poche... et la porte du ciel s'ouvre instantanément.

... C'est dit ? — où allons-nous rédiger la chose, jeune capitaliste ?

Félicien commençait à éprouver le vertige de ce boniment... de ce monocle... de ce vingt pour cent... de ce mystère...

Et comme, en causant, ils avaient remonté la rue jusqu'à la place Pigalle.

— Eh bien... là, fit-il, en montrant le café où son ami Bidor devait le retrouver à l'apéritif.

— C'est même moi qui vais payer la tournée, fit galamment l'homme aux moustaches noires, — et ce seul détail vous montre que l'affaire est excessivement sérieuse.

— Après tout, pensait Félicien, il a raison ce type. Je ne signerai qu'après avoir lu... Qu'est-ce que je risque ?

Et voyant Bidor déjà installé au coin de la terrasse, avec la blonde qui, tout à l'heure avait répondu au nom de Jo :

— Je vais être à vous, fit-il en passant.

Il ajouta, tout bas, en désignant d'un clin d'oeil son mystérieux compagnon :

— Ce n'est pas ordinaire, allez, la tuile qui me tombe...

L'homme au monocle s'installait, pendant ce temps, à une table voisine. Et appelant le garçon :

— Je la prends gommée. Et vous, monsieur Claudel, au sucre... nature ?...

— Non, pas d'absinthe, un mousseux.

— Liberté, libertas. Moi je suis pour cette tradition comme pour toutes les autres. Vous ajouterez garçon, ce qu'il faut pour écrire.

— Ça vous convient ainsi ? demandait-il au bout d'un moment, en passant le compromis à Félicien.

— Voyons ça.

Et Félicien se mit à lire attentivement la chose — pendant que Bidor, artiste peintre, qui croyait devoir arborer un veston boutonné jusqu'au col droit — et Mme Jo, son épouse légitime — mais, oui, parfaitement, — après avoir été son modèle tendrement aimé, s'étonnaient tous les deux — oh ! combien ! — de cet inconnu, de ce papier timbré et de ce conciliabule.

Félicien eut pitié de leur ardente curiosité.

— Je peux bien leur montrer, fit-il à l'homme au monocle.

Et il donna comme raison :

— Ce sont des amis... Et puis, Bidor est de bon conseil.

— Dans ce cas, montrez... montrez, mon cher monsieur, c'est moi qui vous en prie.

Comme par enchantement, les deux groupes avaient aussitôt fusionné.

Au salut régence de l'homme au monocle, Mme Jo répondait par un petit plongeon d'un modernisme tout à fait gracieux

Et Félicien :

— Avant de lire ce papier, ne pensez-vous pas, mon cher monsieur, que ce serait une excellente occasion de me dire

votre nom, pour que je vous présente Mme Josette Biscarrat, Jo, dans l'intimité, qui embellit l'existence de mon ami Bidor.

— Je m'apprêtais, répondit aimablement le petit homme, à prendre moi-même l'initiative de ma présentation.

...Nestor de Saint-Gall, archiviste héraldique et paléographe, un nom assez connu, j'ose le dire, dans le monde savant.

— Jo, ça t'en bouche un coin, fit le peintre.

M. de Saint-Gall continuait avec bonhomie :

— Je dois ajouter que lorsque cela se passe, comme aujourd'hui, sur du papier timbré, je signe, sans faire tant d'embaras, Narcisse Gallois.

— Ah ! ça me rassure, s'écria en riant la jolie blonde.

Et avec un nouveau plongeon d'un modernisme déjà plus familier :

— Ça ne vous empêche pas d'avoir de la branche, mon vieux Saint-Gall. Alors, qu'est-ce que vous vendez ?

— Il vend ça. Ecoute.

“Je soussigné, Jules-Félicien Claudel, fils majeur et légitime de feu Léon et de défunte Angèle Rodier...”

Il se tourna vers Bidor et sa compagne,

— Croyez-vous ?... Il savait tout ça... sans que je le lui aie dit...

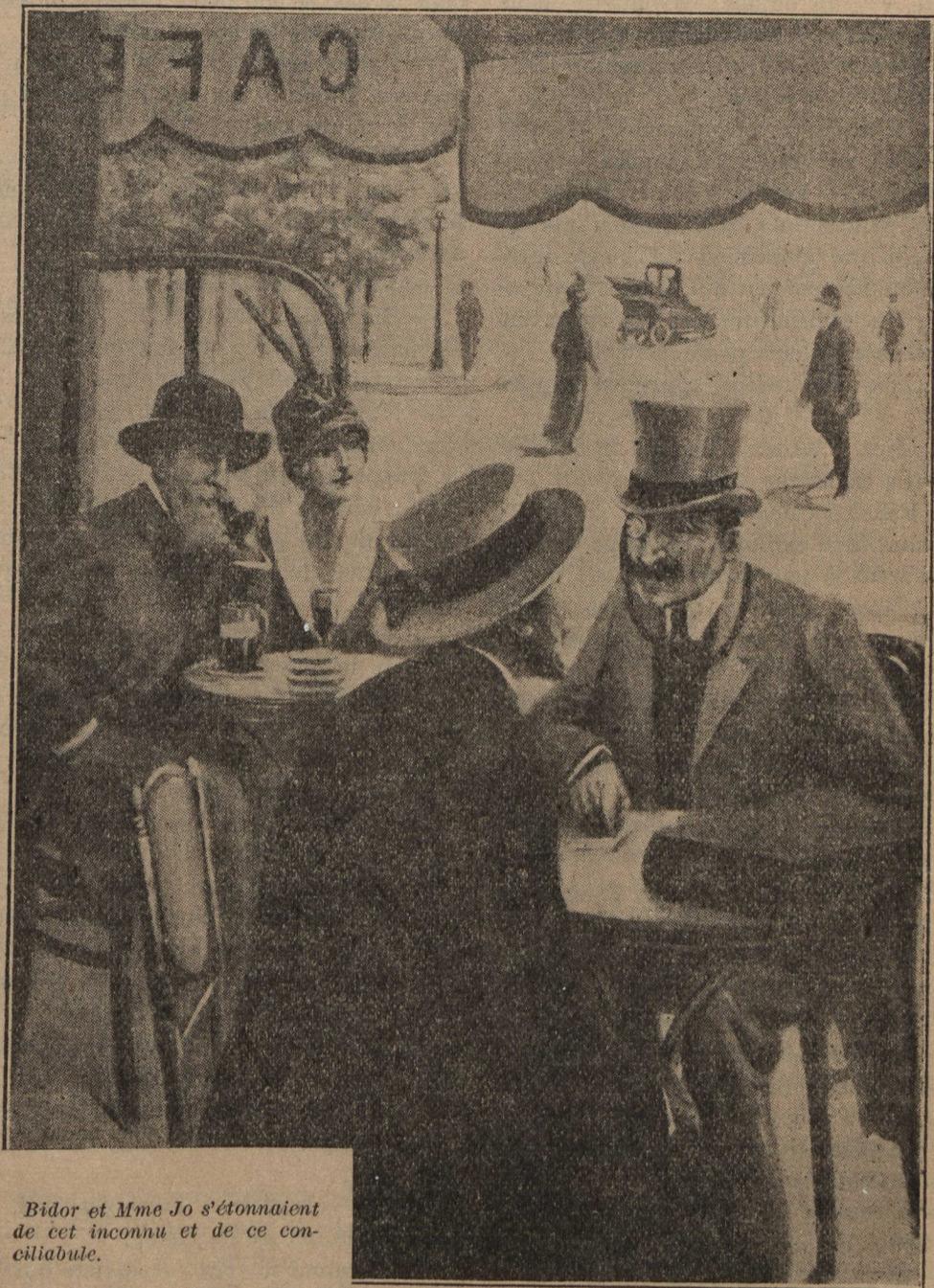
— C'est mon métier. Archiviste. Continuez, je vous en prie, monsieur Claudel.

Félicien continua donc :

“...M'engage à abandonner en payement de ses recherches, débours et honoraires, à M. Narcisse Gallois, plus connu sous le nom de Nestor de Saint-Gall, archiviste héraldique et paléographe, domicilié à Paris, rue du Bac...”

— Ah ! interrompit Jo, c'est donc pour ça qu'on n'a jamais vu ici votre bobine...

— En effet, madame, j'y viens rare-



Bidor et Mme Jo s'étonnaient de cet inconnu et de ce conciliabule.

ment. J'habite sur l'autre rive... Montmartre est un séjour enchanteur, mais c'est un peu loin... Continuez donc, monsieur Claudel... Et n'interrompez plus... Nous n'en finirons pas.

— ...M'engage à abandonner... le vingt pour cent sur toutes les sommes — écoute bien ça, — ainsi que sur toutes les valeurs quelconques, droits mobiliers ou immobiliers, autrement dit biens, meubles ou immeubles, qui, à partir de ce jour, me reviendront par ses soins, en tremises et talents professionnels...

— C'est bien rédigé, approuva le peintre.

— Chut ! laissez achever la lecture. Achevez, monsieur Claudel.

Et Félicien continua :

— Etant bien expliqué que je ne me connais actuellement aucune créance, aucun droit successoral ou quelconque, à me faire rembourser ou délivrer aucune somme d'argent...

...Ah ! ajoutez, insista Félicien, "sans que cela puisse jamais m'obliger à aucun déboursé, aucuns frais supplémentaires et surtout, aucune avance."

— J'ajoute, fit l'archiviste en reprenant le papier timbré.

Et pendant qu'il écrivait, Félicien interrogeant Bidor :

— Qu'en dis-tu ? Que ferais-tu à ma place ?... faut-il signer ?

— Mon vieux, du moment que c'est pour toucher sans risque d'être tapé toi-même... signe des deux mains.

— Mais s'il y a un gros sac ? objectait Jo, qui émettait volontiers la prétention de s'entendre aux affaires.

— Il sera le bienvenu, ce sac, ô ma blonde !...

— Mais ça va alors lui allonger une de ces commissions, au petit père...

— Souhaitons donc, s'écria Bidor, que

la commission soit énorme... parce que, dans ce cas, le bon poète Claudel dansera sur un tapis de billets de mille.

— Danser sur les fafiots ?... Tu n'es pas fou, Bidor ? Les mettre dans sa poche, je ne dis pas...

— De l'égoïsme alors. Non. Je connais son cœur. Il en est incapable. C'est pour le coup que nous le lancerons, le Cabaret artistique !

— Je n'y pensais plus, au Cabaret.

— Mais moi, toujours... sans cesse. Ce sera la gloire... la fortune... Ah ! mes enfants, j'ai justement une idée.

— Ne t'emballe donc pas, mon vieux Bidor, conclut sceptiquement Félicien... ne te frappe pas non plus, ma petite Jo. Vous allez voir qu'il s'agit de quelque vieille faillite où mon père a été pincé — il en a tant connu de ces bénéfices-là, le pauvre homme !

— Alors tu supposes...

— Je le parierais. On croit qu'il ne restera pas un radis, et puis, au bout de dix ou quinze ans, quand les gens d'affaires en ont barboté les trois quarts, ça finit par donner un et demi pour cent.

— Oh ! toi, tu vois toujours le mauvais côté des choses.

— Mais rappelle-toi donc, Bidor : j'ai déjà fait un chopin dans ce goût-là. Trois cent vingt-sept francs cinquante... J'ai commencé par payer trois mois d'avance à ma propriétaire.

— Et puis on a bouloté le reste à Chatou, c'est vrai... Jo en était.

— On est même revenus un peu beaucoup pompettes... Pour sûr, que je m'en souviens...

— Tu vois bien... Je te dis, moi, que ça va être encore de même.

Il se retourna vers l'archiviste qui écrivait, le nez dans ses papiers timbrés.

— Avez-vous ajouté le becquet, mon-

sieur de Saint-Gall ?

— Parfaitement. J'achève de copier le second exemplaire. Le voilà. Collationnons. Ça y est.

Il lui tendit la plume.

— Veuillez signer. Là. Et puis ici, pour approuver le renvoi.

Il regarda l'heure au cartel dont s'ornait pratiquement le comptoir du café.

— Je ne peux plus, ce soir, porter la pièce à l'enregistrement. C'est fermé. Mais demain, à l'ouverture des bureaux, elle aura sa date certaine.

— Alors, dit Félicien, vous allez nous dire aussi, maintenant, combien il y a... puisque c'est signé.

...Voyons : Trois cents ?... Cinq cents ?... Oh ! mille ?... Oh ! oh ! Davantage ?...

M. de Saint-Gall rajusta son monocle. Et, mesurant son effet, il articula avec une habile lenteur :

— Mon petit ami... permettez cette appellation familière à mon âge et à notre indissoluble association...

— Je permets... Allez donc !

— Eh bien, mon petit ami, je viens de gagner quelque chose comme cent mille balles.

— Vous dites ? s'écrièrent-ils tous les trois, les yeux écarquillés.

— Cent mille balles, répéta-t-il complaisamment. Ce qui veut dire que vous venez de gagner, vous, le demi-million... Eh ! ne vous trouvez pas mal !

— Ce ne serait pas le moment, nom d'un chien, protestait fiévreusement Bidor.

Félicien avait cependant résisté au coup, au trop énorme coup de chance.

Et, tout pâle, il balbutiait :

— Cinq cents... cinq cent mille... un demi-million !...

— Ah ! mon jeune ami, comme vous

comptez bien !

— Non... mais vous ne seriez pas un peu louf, monsieur l'archiviste !

— Pour sûr, affirmait Jo toute frémissante, pour sûr, monsieur a de la branche. Mais j'en ai connu, moi, des types qui trimballaient des millions dans leur poche... Je n'en ai pas connu des tas... mais quelques-uns cependant.

— Eh bien ? demandait Bidor qui ne voyait pas où elle voulait en venir.

— Eh bien... ils s'habillaient tout de même un peu mieux que lui.

L'archiviste paléographe eut un sourire affectueux.

— Jeune enfant !... qui s'imagine que l'habit fait le moine !...

Et, s'installant commodément — presque voluptueusement — à la table où ils l'entouraient tous les trois, fascinés... stupéfaits...

— Je suppose pourtant, folle jeunesse, que vous allez maintenant écouter ma petite narration.

— Nous vous buvons, puits d'or.

— Dans ce cas, garçon, une seconde gommée. Quant à vous, madame, et vous, messieurs, demandez, faites-vous servir.. Tout ce que vous voudrez... tout ce qu'il y a de plus babylonien.. C'est à la "disposition de usted," comme on dit au pays des Espagnes... Et nous mettons ça au chapitre des frais et débours... Ollé ! ollé ! C'est la princesse qui paye.

Ils commandèrent des choses somptueuses. Jo y alla d'un sherry-gobbler...

Et M. de Saint-Gall, après avoir sagement battu sa seconde absinthe et bu une forte gorgée de purée verte :

— Je commence — fit-il en s'essuyant les lèvres avec grâce.

L'archiviste paléographe avait cherché dans sa vieille serviette.

Il y prit un dossier — ô combien feuil-

leté, comme limé... et dont les pièces étaient précautionneusement réunies par une ficelle rouge qui les transperçait en les liant.

Il l'étala devant lui, sans doute pour venir en aide aux défaillances possibles de sa mémoire.

— Voilà.

Et souriant à Félicien :

— Votre arrière-grand-père maternel, jeune homme, se nommait Rouvière...

— Jules Rouvière, parfaitement.

— Et il avait un frère.

— Ah ! ça, c'est si vieux... je crois bien me rappeler qu'en effet...

— Je vous l'affirme. Ce frère s'appelait Jean. Jean Rouvière.

— C'est bien possible.

— C'est la vérité absolue. Jules et Jean Rouvière sont deux frères. Jules est votre arrière-grand-père...

...Parlons d'abord de lui, pour arriver jusqu'à vous. C'est une généalogie limpide, comme l'onde pure d'un clair ruisseau.

...Jules Rouvière a une fille, Henriette.

— Ma grand'maman.

— Vous l'avez dit, qui épouse votre grand-père Léon Claudel, là-bas, dans le Jura.

— Parfaitement, dans un petit patelin près de Dôle... et que l'on appelle... attendez donc...

— Ne cherchez pas. C'est un agréable village qui se nomme la Malnoue...

— Cet homme est prodigieux... il sait tout !

— Ça ne fait que commencer, jeune homme. Je poursuis.

...Léon Claudel, votre grand-père, s'ennuie à la Malnoue ; il vient à Paris.. il s'y ruine... d'où il résulte...

— Que mon père, qui n'avait pas le sou en commençant, ne m'en a pas laissé

d'avantage en s'en allant. Bah ! on se tire d'affaire tout de même, monsieur de Saint-Gall...

— Mais on a le tort, quand on quitte la maison où demeurait son père, de ne pas laisser sa nouvelle adresse au concierge..

— En avais-je seulement, une nouvelle adresse ?

— Et puis la Commune arrive qui brûle les registres de l'état civil, monsieur Félicien Claudel...

...Enfin, c'est mon métier de retrouver les gens perdus. Vous voilà retrouvé, je vous tiens... je tiens l'unique descendant de Jules Rouvière.

— Et le galion, mon cher associé, on n'en parle pas encore ?

— Il va apparaître. Jules avait donc un frère, Jean Rouvière. Ce Jean s'est marié et il a eu deux fils.

— Ah ! ceux-là, je vous assure, je les ignore absolument.

— Vos cousins au sixième degré, cependant, mon jeune ami.

Et il soupira :

— Non ! ces déracinés, ce qu'ils perdent le sentiment de la famille !... Mais ne nous égarons pas...

Et continuant sa généalogie :

— Deux fils, François et Laurent. Parlons d'abord de Laurent...

— Je veux bien, moi... ça m'instruit.

— Ah ! Laurent ! un sujet pas très brillant. Il était allé, lui, à Marseille... Et ce que j'ai eu du mal à retrouver sa piste !

Saint-Gall cligna de l'oeil derrière son monocle.

— Je l'ai trouvé tout de même.

— Et qu'est-ce qu'il fait à Marseille ?

— Plus rien, attendu qu'il est mort... Mais il n'y faisait pas grand'chose de bon.

— Enfin... son métier ?

— Il en avait essayé pas mal.. Il avait dû manger beaucoup de vache enragée.. lorsque, cependant, il a fini par trouver la becquée dans les bureaux de la Compagnie Fraissinet... Alors, il s'est empressé de se marier. Ça n'a pas duré longtemps parce que sa femme est morte en mettant au jour un petit garçon, Martial.

— Beau nom.

— Mais quel triste sire, celui-là ! Vous vous doutez comment il avait dû être élevé... et surveillé... par monsieur son père...

...Finalement, batailleur, noceur, forte tête, il s'était fait marin.

— A Marseille, c'est tout indiqué.

— Mais ce qui est moins habituel, c'est la façon dont s'est terminée son aventure et son existence.

— Il est donc mort lui aussi ?

— Hélas ! oui, mon jeune ami. Sur la côte de Catalogne, dans la baie de Rosas, il s'est fait administrer un coup de couteau qui l'a envoyé "ad patres"... Après quoi, comme cela se pratique généralement en pareille circonstance, on a jeté son corps à la mer... plock !

— Ah ! le pauvre cousin...

— Votre cousin, en effet, au septième degré.

— Et ça s'est passé ?

— Il y a près de quatorze ans...

Il montra son dossier :

— Au surplus, vous vous doutez bien que j'ai, là-dedans, toutes les pièces officielles qui établissent le fait de la plus authentique façon.

...Voilà donc éteinte la branche de ce Laurent Rouvière...

— Et... il y a longtemps que vous potassez ça, monsieur de Saint-Gall ?

— Cinq mois, jeune homme... Et ce que je m'y suis fait des cheveux blancs..

— Il n'y paraît pas, attesta aimable-

ment Mme Jo...

— Mais je vous donne mon billet que ça vaut quand même du vingt pour cent, ma belle enfant...

— Le gallion approche donc ?

— Il est en vue, heureux capitaliste. Seulement pour l'apercevoir, il faut revenir au père de ce Martial si déplorablement mangé par les poissons de la baie de Rosas. Il faut revenir à Laurent Rouvière... échoué, à Marseille, et qui, à l'époque de son décès, était employé à la Compagnie Fraissinet...

— Eh bien... puisqu'il est mort comme son fils Martial...

— Mais je vous ai dit qu'il avait un frère ce Laurent Rouvière.

— Vous m'avez même appris que ce frère s'appelait François.

— Oui, jeune homme. François Rouvière. Ah ! c'est le plus intéressant, celui-là.

— Qu'a-t-il donc fait ?

— Il est allé... je ne sais pas où... mais la chose n'a aucune importance. Ce qui importe, c'est qu'il est revenu, voilà une vingtaine d'années.

— Avec combien d'enfants ?

— Célibataire... je crois... C'est le moment d'ouvrir l'oeil.

— Je l'ouvre... levez les voiles...

— Il est allé s'installer dans le Jura, celui-là... Il faut croire que la petite patrie lui tenait toujours au coeur...

...Il a acheté le château de la Malnoue, ce François Rouvière...

— Le château du pays.

— Ne vous emballez pas encore ; c'est une bicoque... mais il y a un beau domaine autour... Et dans la bicoque il a laissé un porte-feuille... mais un de ces portefeuilles, en mourant...

— Alors...

— Alors, comme du côté de sa mère il n'a plus aucune parenté...

— Vous en êtes sûr ?

— Sûr et certain — quand je constitue un dossier je vous prie de croire que rien n'y manque, — comme du côté paternel, vous êtes son cousin au sixième degré... comme vous représentez, à vous tout seul, tous ceux qui ont droit à palper cette fortune que j'ose qualifier de rondelette...

— Non... vrai... c'est moi... vous ne vous montez pas le coup ?...

— ...Comme votre situation, — la mienne aussi, — sont maintenant plus claires que de l'eau de roche...

Il brandit triomphalement son dossier :

— Comme j'ai tous les papiers, là-dedans, — il ne nous reste qu'à filer pour nous faire mettre en possession de l'héritage...

— Qui est de....

— Six cent mille balles ou quelque chose d'approchant.

Il se pencha galamment vers Jo, qui écoutait, estomaquée.

— Encore un petit sherry-gobbler, chère madame ?...

Et rajustant son monocle qui avait une tendance à s'émanciper :

— Cette fastuosité m'est permise par mon vingt pour cent... Vous aussi mes jeunes amis, renouvelez... renouvelez... C'est la princesse qui paye !

Félicien, qui avait passé par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, eut alors un beau geste.

— Ah ! mon vieux Saint-Gall, vous pouvez croire que je ne le regrette pas, votre vingt pour cent ! Vous l'avez rudement gagné !

— Je m'en flatte.

— Et toi, Bidor, qu'est-ce que tu dis de cette tuile ?...

— Je dis qu'il faut partir dare-dare pour la Malnoue.

Et Jo :

— Ça tombe sous le sens... Quand pars-tu, Félicien ?

— Est-ce que je sais ?... Cet archiviste m'abrutit... Six cent mille... Alors me voilà millionnaire... Et on touchera... on touchera tout de suite ?...

— Voulez-vous une avance ? fit noblement M. de Saint-Gall...

— Bidor !... il fait des avances !... Vous êtes donc en fonds ?...

— Pas encore, non. Et j'aurais tort de le laisser supposer. Mais avec votre papier, je sais où trouver...

...Voyons... voulez-vous vingt-cinq louis... cinquante ?...

— Il allonge de la monnaie ! s'écriait Bidor. Dans ce cas, c'est comme si tu tenais la succession ! Pars demain... et surtout, reviens-nous vite. Je compte sur toi, hein ?

— Est-ce que c'est un joli patelin, cette Malnoue ? demanda langoureusement Mme Biscarrat.

— Je ne sais pas, répondit Félicien. Je n'y suis jamais allé.

— Admirable, madame, affirmait le vieux Saint-Gall. J'en reviens... Dans de grands bois...

— Tu devrais nous y emmener, dis ? Tu tirerais des plans avec Bidor pour le Cabaret artistique... moi, je veillerais pour que les gens du pays ne t'estampent pas trop...

— Toi, c'est vrai, tu es à l'oeil.

— Et ce qu'ils vont monter à l'assaut de ta galette !

— Oui.. j'en ai plutôt peur.

— Je me figure aussi qu'à nous trois — à nous quatre, reprit-elle poliment avec un sourire à l'archiviste — on ne s'embêterait pas trop dans le château de tes pères...

— Ça colle, s'écria Félicien. On part en bombe !

— Et ton bureau ?

— Oh ! là là ! mon bureau ! Penses-tu si je vais envoyer demain matin ma propriétaire porter ma démission au père Tiberge ?... A quelle heure le train, monsieur de Saint-Gall ?

— Le meilleur est à deux heures. On arrive à Dôle sur les dix heures. On y couche. Et on est tout frais le lendemain pour commencer les opérations.

— Alors, rendez-vous à deux heures, gare de Lyon ?...

— Bien entendu, tu auras la pécune indispensable ? demanda prudemment le peintre.

— Bien entendu, puisque notre respectable ami va gonfler mes poches d'or. Vous avez dit mille francs, monsieur de Saint-Gall ?

— Cinquante louis, vous les aurez tout à l'heure...

— Alors, je ne vous quitte plus... Non, ce qu'il va être baba, mon sous-chef ?... A deux heures, Bidor... Talonne-le, Jo, pour qu'il n'arrive pas en retard...

— Compte sur moi...

Et Félicien avec le sourire attendri de l'heureux héritier :

— Ça devait être un brave homme, ce pauvre cousin François...

A LA MALNOUE Sur la lisière de la forêt, c'était une vieille maison forte, flanquée de deux pigeonniers qu'on pouvait, à la grande rigueur, appeler des pavillons.

Cela ressemblait, de loin, à un petit château.

De près, cela prenait plutôt l'aspect d'une grosse ferme...

Et, au milieu d'un clos figurant à peu près un parc, c'était, sinon imposant, du moins d'assez bonne mine.

Voilà cinq mois que les deux domestiques constituant, à eux seuls, tout le personnel du château de la Malnoue — le père et la mère Godard, — avaient été établis, par monsieur le juge de paix, gardiens de la maison et du mobilier...

Quant aux valeurs inventoriées lors du décès de M. Rouvière, elles avaient été mises en dépôt chez le notaire.

Le père et la mère Godard n'étaient donc responsables que de vieux meubles sans grande valeur... et surtout, sans grand attrait, pour des cambrioleurs égarés par hasard dans ce pays perdu au fond des bois.

Rien à faire, vivre là comme des bourgeois, c'était un rêve.

Malheureusement, le rêve aurait une fin prochaine, quand, après l'expiration des délais légaux, l'administration des Domaines prendrait possession de ces biens tombés en déshérence.

— Patience... Alors comme alors... faisait philosophiquement le père Godard.

Et en attendant, la mère Godard préparait tranquillement, ce matin-là, le déjeuner de son homme, lorsqu'il entra en coup de vent dans la cuisine :

— Clémence, il y a du nouveau !... et du grand nouveau !

— Quoi donc !... Tu es tout en nage, Justin... D'où viens-tu ?

— J'étais allé acheter le journal. C'est le petit clerc du notaire qui est venu me souffler un mot de ce qui arrivait..

— Où ?

— Chez son patron. Alors tu penses si j'ai couru là-bas.

— Qu'arrive-t-il donc ?

— Eh bien, ma vieille, cette fois, ça y est pour tout de bon.

— Quoi ?

— Le château...

— On le vend ?... Tu savais bien que

ça ne pourrait pas toujours durer, mon pauvre homme...

... Alors... c'est les gens du gouvernement.

— Le gouvernement ? il ne s'agit pas de lui... Il perd six cent mille francs, le gouvernement. Mais nous, tâchons de ne pas perdre notre place...

— Oh !... Est-ce que par hasard ?...

— Oui. Ils ont trouvé un héritier.

— Le Marseillais !... J'avais toujours eu mon idée là-dessus... Il n'était donc pas mort ?

— Le neveu ?... Jamais de la vie. Il dort toujours bien tranquille au fond de l'eau, le Marseillais... Non, ce n'est pas celui-là.

— Qui donc ?

— Un cousin. Oh ! ça vient de loin... par le grand-père...

— Ils ont retrouvé un Rouvière ?

— Non... pas même un Rouvière... un nommé Claudel... Jamais on n'en avait entendu parler.

— Où l'ont-ils donc déniché, cet oiseau-là ?...

— A Paris...

— Ah ! c'est là-bas qu'il est ?

— Il est ici... chez le notaire... avec le juge de paix.

— Tu l'as vu ?

— Comme je te vois... Ils remplissent toute l'étude...

— Il a donc du monde avec lui ?

— Il a amené des individus... un jeune... un vieux... toute une bande... Et ils ont des tournures... la femme sur-tout.

— Il y a donc une femme ?

— Bien sûr... et même jolie... mais habillée... faut voir ça...

— Eh bien... on va en dire des paroles à la Malnoue...

— Et ils sont là-bas, chez le notaire,

qui rient, qui se frottent les mains... une comédie, quoi !

— Et le clerc t'a raconté...

— Il m'a tout expliqué. Ils sont arrivés avec les papiers, les mortuaires... tout. C'est bien ce Claudel qui est l'héritier... Et nous, ma vieille, nous n'avons plus qu'à leur faire bonne grâce.

— Est-ce des gens à s'établir ici ?

— Des Parisiens ? Avant huit jours ils en auront assez. Ils mettront tout en dérouté dans la maison... et puis ils fileront avec l'argent.

— Ils vont alors vendre le bien.

— Non. La propriété est de bon rapport. Je pense qu'ils la garderont. Alors... des fois... ils reviendront à l'époque de la chasse.

— De sorte que, pour garder, pour tenir en état la maison et le clos...

— Eh ! oui, nous serions là tout trouvés. Tu vois, il faut leur faire bonne grâce.

— A la dame surtout.

— Je crois bien ! Si elle vient, c'est qu'elle est quelque chose comme la patronne du patron.

— Alors, aide-moi vite à nettoyer un peu... Et soyons accueillants, Justin.

—+—

Le père et la mère Godard frottaient bientôt depuis une heure, lorsque le chien, dans la cour, fit entendre un aboi.

Des voix bruyantes répondirent — et ce fut, aux yeux effarés des deux gardiens, l'invasion des Barbares.

Monsieur le notaire, — ah ! c'est lui qui était accueillant ! — ouvrait la marche.

Il s'effaça pour faire entrer le jeune homme... quasiment un gamin... que suivait cette blonde à l'air effronté...

Et puis venaient ce petit vieux qui se dressait comme un coq... et ce grand barbu si drôlement habillé, qui portait sur le dos un sac de soldat, avec un parapluie blanc couché en travers...

Monsieur le notaire était tout miel et tout empressément.

— Je ne vous montre plus le chemin, mon cher client...

...Prenez garde, madame, il y a une dalle légèrement disjointe...

Et comme s'excusant lui-même de cette petite défectuosité :

— Ah ! le pauvre cousin négligeait un peu sa maison... Il avait tort... Et depuis six mois, si j'avais su... Mais rassurez-vous. Quoique vieille, elle est solide.. Et avec quelques menues réparations...

...Débarrassez-vous donc de cet attirail qui vous encombre, mon cher artiste.

Et passant de Bidor aux deux Godard qui se confondaient en révérences :

— Bonjour, Justin... bonjour, Clémence... Ah ! vous allez être heureux. Plus d'irruption du receveur des Domaines à redouter. Saluez votre jeune maître. Servez-le bien, comme vous serviez le pauvre défunt.

...Ce sont vos domestiques, mon cher monsieur Claudel... des serviteurs de la vieille race... de la bonne...

La mère Godard joignit les mains en un attendrissement qui lui mettait des larmes aux yeux, positivement.

— Ce n'est pas possible !... Voilà notre nouveau monsieur !

Et passant de l'attendrissement à l'allégresse :

— Le domaine ne sera donc pas mangé par le gouvernement !... C'est ce chagrin-là qui nous minait... Justin ! tu ne te feras plus de mauvais sang !

Le père Godard sentit le moment venu de mettre un mot :

— Ah ! bien sûr, notre monsieur, de voir saccager le bien qu'on a travaillé toute sa vie...

Il montra le balai que Clémence avait à la main :

— Nous vous faisons nos excuses... C'est tout en l'air, ici... On nettoyait, comme tous les matins... On a la garde, il ne faut rien laisser dépérir...

— Oui, répondit paternellement le petit vieux, dont le monocle explorait déjà tous les coins de la cuisine, oui, nous savons que vous êtes de bons serviteurs. M. Claudel ne l'oubliera pas, maintenant qu'il est revenu à la Malnoue... dans son pays d'origine...

— ...Dans son château historique, insista flatteusement Bidor.

Et le peintre ajouta avec conviction :

— Il y fait même rudement soif, dans ce manoir.

— Tu parles ! s'écria Mme Jo... Quand je pense que depuis l'aurore on remue des papiers et on fait des conférences !

Elle se retourna vers M. de Saint-Gall.

— Ce que vous devez avoir de gosier sec, petit père !... C'est vous qui avez palabré tout le temps.

— Le gosier sec et les dents longues aussi, chère madame. Mais je suppose que ces loyaux serviteurs ont des oeufs... du laitage... des fruits de la saison.

— Justin ! interrompit fiévreusement la mère Godard, va tordre le cou à une poule... une grasse... à un lapin aussi, ...et rapporte en revenant du vin du caveau... celui du pauvre monsieur... J'espère que ces messieurs et dames voudront bien goûter à ma gibelotte.

— Et à la poule aussi, ma bonne... C'est bien Clémence que vous vous appelez ?

— Oui, madame... Clémence Godard... tout à votre service.

— Et votre mari c'est Justin ?

— Justin Godard, un bourreau pour le travail.

Il était déjà sur le pas de la porte. Elle le rappela :

— Tu iras aussi couper des épinards. Il y en a de tout jeunes... tendres comme de la rosée... Et puis j'aurai lestement fricassé tout ça...

— ...Ah ! Justin, il faudra peut-être que tu coures aussi chez le boulanger... parce que ces messieurs et dames ne voudraient pas manger notre pain de ménage.

— Mais si... pain bis... pain complet, très chic au contraire. Et il est bon, le vin du caveau ?

— Nos vins du Jura sont légers... mais quand on les fait vieillir... et il est vieux celui-là... notre pauvre monsieur l'aimait beaucoup...

...Dépêche-toi, Justin, pendant que je vais ouvrir les appartements...

La mère Godard courait déjà chercher son trousseau de clefs.

— C'est épatant, s'écria Bidor, ce qu'ils sont contents de nous voir, ces deux modèles de serviteurs.

— Tu es bon, répondit plus sceptiquement Félicien. Ils s'attendaient à être fourrés dehors. Nous représentons l'ordre qui s'établit de la sécurité qui renaît...

Clémence reparaisait, ses clefs à la main.

— C'est par là, fit-elle en ouvrant une porte.

—+—

Décidément, le cousin Rouvière n'était pas un sybarite.

Tout, dans cette vieille maison, apparaissait maussade, froid, — et plutôt délabré.

Le défunt avait dû acheter, en même

temps que l'immeuble, le mobilier qui le garnissait.

Ces papiers à ramages, ces rideaux de coton imprimé, ces armoires rébarbatives, ces meubles en noyer verni — alignés contre la paroi de la salle à manger, — tout cela datait d'une époque assez reculée pour en faire de moroses vieilleries...

Le salon avait ensuite apparu — aussi nu et revêché que la salle à manger.

— Eh bien, faisait Jo — en vérifiant le fait, — voilà des fauteuils de crin noir où ton pauvre cousin pouvait se vanter de s'asseoir sur la dure.

Et s'adressant à la mère Godard :

— Racontez-nous donc comment il était, votre patron...

...Parce que, vous savez, nous ne le connaissions pas plus que ça...

— Ah ! madame... notre pauvre monsieur... un si bon maître...

— Pas ça que je vous demande : sa manière de vivre... son caractère...

— Le caractère ?.. Mon Dieu, un homme un peu cachottier... qui ne disait pas ses affaires à tout le monde...

— Et à vous ?

— Pas guère non plus. Après ça, il en avait bien le droit... et qui aimait mieux s'enfermer, tout seul, dans son cabinet de travail.

— Ah !... il y a un cabinet ?

— Oui, monsieur. Nous allons y arriver. C'est là que notre pauvre bon maître se tenait tout le temps.

— A quoi travaillait-il donc, le cousin Rouvière ?

— Je ne saurais pas vous dire... Mais c'était un homme grandement instruit... qui avait voyagé partout... C'est en voyageant qu'il avait gagné cette grosse fortune... au Brésil... vous devez savoir.

— Faites comme si nous ne savions pas. Et allez-y, Clémence.



*Après quoi on a jeté son corps à la mer...
ploch!*

— Eh bien ! oui, monsieur. C'est au Brésil qu'il avait ramassé toute cette monnaie.

— En quoi faisant ?

— Du commerce, bien sûr. Seulement je ne vous dirai pas au juste ce qu'il achetait ou vendait, attendu qu'il ne nous en a jamais soufflé mot. Et puis, il était revenu ici, voilà vingt ans... Il avait acheté le château... Nous y étions déjà...

— Comme les chats. Vous restez dans l'immeuble.

— Et j'espère bien que le bon Dieu... vous aussi, notre monsieur... vous nous ferez la grâce de nous y laisser mourir.

— Le plus tard possible, pas vrai ? Entendu, vous faites partie de l'héritage.

... A quoi ressemblait-il, le cousin ? Un bel homme... Et il est resté bel homme jusqu'à la fin.

... Seulement, fit-elle en clignant un oeil bridé, le pauvre cher homme avait ses habitudes.

— Lesquelles donc ?

— Trois ou quatre fois par an, il faisait descendre une malle du grenier... Il la bourrait à sa fantaisie... Justin la portait à la gare. Et voilà monsieur en route pour un mois ou six semaines.

— Où allait-il ?

— Ça non plus il ne le racontait pas. Mais, quand il revenait, on voyait bien qu'il n'avait pas passé son temps dans un pays sauvage... Habillé à la mode, la barbe soignée... enfin, pour dire le mot, des airs de mirliflor...

— Le Brésilien qui reparaisait...

— Oh ! dès qu'il était de retour, ça lui passait vite... Et il en avait pour deux ou trois mois à faire l'ours dans son cabinet... jusqu'à ce qu'il dise à Justin de descendre la malle...

— ... Pour filer à l'anglaise...

— Pauvre monsieur, il avait bien rai-

son de prendre du plaisir... Et les endroits où il allait, ça ne regardait personne, pas vrai ?

Tout en bavardant, la mère Godard venait d'ouvrir la porte du cabinet... du mystérieux cabinet de travail.

— Voilà, madame et la compagnie. Toutes les clefs sont aux meubles... et je vous laisse. J'entends Justin qui est revenu... je vais à ma cuisine...

... Si ces messieurs ont besoin de moi, il n'y a qu'à m'appeler. La maison a de l'écho.

— Et ce fameux vin du caveau X... demanda Bidor.

— Je vais préparer le plateau... Justin le portera au salon.

— Dans combien de temps nous ferez-vous déjeuner ?

— Oh ! j'espère bien que dans une petite heure...

— Ce qui signifie, conclut le notaire, que nous avons une bonne heure et demie, sinon deux, avant de nous mettre à table : je connais leur façon d'allonger les minutes.

— Dans ce cas, fit M. de Saint-Gall, nous aurions le temps de prendre connaissance de l'inventaire...

— Je l'ai laissé dans l'étude.

— Eh bien, allons-y tous les deux, monsieur le notaire, pendant que ces jeunes gens feront ici le tour du propriétaire.

— Oh ! moi, déclarait Bidor qui s'ennuyait déjà dans cette maison rébarbative, — quand vous reviendrez, j'aurai déjà bâclé une étude. La vue d'ensemble du manoir de tes aïeux, Félicien.

— A ton aise. Toi, Jo, tu me tiendras compagnie...

— Pour fouiner ensemble dans les petits coins... J'adore ça...

Félicien et Mme Jo restaient seuls,

maintenant, dans ce cabinet, — morose comme le reste de la maison, — où semblait présider ce portrait accroché au-dessus d'un grand bureau à cylindre...

Le portrait d'un homme dans la trentaine, très brun, au visage énergique, aux yeux aigus et durs.

— Un assez chic type, en effet, concluait Jo.

— Et qui ne devait pas être commode tous les jours, hein ?

— Non, pour sûr. Mais quel métier pouvait-il bien faire avec cette bobine et ces épaules carrées ?

— Au Brésil, tu sais, café, bétail... bois d'ébène, peut-être...

— De la chair humaine ?... On n'en vend plus de la noire, maintenant.

— Eh ! il n'y a pas encore longtemps qu'on en vendait. Rappelle-toi donc que voilà plus de vingt ans qu'il en était revenu...

— C'est vrai, pourtant, qu'il avait une vraie boule de négrier...

— Alors... ça ne t'étonnerait pas...

— Après ça, il pouvait aussi bien acheter des cannes à sucre.

— Ou bazarder des articles de Paris...

En parlant, ils avaient ouvert le bureau à cylindre.

Ces tiroirs que Jo entre-bâillait étaient remplis de paperasses... La plupart rassemblées en paquets ficelés.

Félicien en prit un.

— Des comptes... des factures... des notes acquittées.

— Là, fit-elle en ouvrant un autre tiroir, ce sont des paquets de lettres...

... Tu liras tout ça, un jour de pluie, une manière comme une autre de passer le temps.

Félicien fit la grimace :

— Pas même bien réjouissante. Regarde les entête. Il n'y a là que des lettres

d'affaires.

Il entr'ouvrit un paquet.

— Tiens, je le calomniais. "Sao Paulo correcteur de café".—Tu vois bien qu'il ne s'agit pas de bois d'ébène.

— C'est tout écrit en charabia.

— En Portugais, Jo, la langue qu'on parle au Brésil. Je n'en comprends d'ailleurs pas un traître mot.

— Alors, il n'y aura qu'à en faire un feu de joie...

Elle furetait toujours.

— Et dans cet autre tiroir, là... Surtout, qu'il est raide à ouvrir !

Elle fit un brusque effort qui projeta sur la tablette du bureau le tiroir tout gonflé d'humidité.

Il ne contenait, — comme les autres — que des papiers d'affaires.

Mais, dans le compartiment resté vide, on pouvait voir maintenant, que la planchette du fond s'était légèrement déplacée.

— Oh ! s'écria-t-elle, il y a un trou là-dessous ! Vois donc, ça peut aussi s'ouvrir... c'est plein de paperasses.

Elle y jeta à peine les yeux :

— Tais-toi, Félicien, nous avons, du premier coup, trouvé le truc... Des enveloppes bleues, roses, des photos... C'est le tombeau de l'amour !...

Et toute rayonnante :

— Au moins, ça va devenir intéressant !

Elle y plongeait à présent ses deux mains qui se promenaient dans des trouvaillles.

— Tiens... En voilà des portraits... Elle est même rudement gentille, cette petite bonne-femme-là...

... Et tous ces paquets de billets doux. Crois-tu qu'ils sont bien ficelés...

Elle avait couru chercher une chaise.

Maintenant, ils étaient assis, côte à côte, devant le bureau.

— Tiens... il y a un nom au crayon sur les paquets.

— C'était un homme d'ordre, vois-tu.

Elle ouvrit une des lettres.

— Ah ! la jeune personne s'appelle Angèle...

Elle parcourut quelques lignes...

— Félicien... Oh ! écoute ça...

Jo lisait maintenant à haute voix :

“Je t'annonce une nouvelle. Sera-ce une joie pour toi comme pour moi...”

...Félicien, un bébé... Elle lui annonce un bébé qui va venir...

— Quelle date ?... Est-ce qu'elle est datée, cette lettre ?

— Il y a sur l'enveloppe, le timbre de la poste... 1887... Et même bien net et bien visible... C'est un bébé qui irait aujourd'hui sur ses vingt ans...

— Si on ne l'a pas bouloté en route ? Vingt ans... Il en passe des bébés, sous le pont... Alors... Dis donc, Jo, c'est pendant que le cousin était déjà ici.

— Bien sûr : voici l'adresse : M. François Rouvière, au château de la Malnove. Il était ici.

— Et les autres... les autres lettres ? fit-il un peu nerveux.

— Voilà, toutes rangées par ordre de date. Oh ! il était soigneux...

Jo se mit à parcourir rapidement cette correspondance.

— Tiens... Ça y est... une petite fille... une Françoise, naturellement...

— Alors... puisqu'on n'en a plus parlé... une enfant qui serait morte...

Nous allons bien voir.

Ils lisaient tous les deux maintenant.

— Mais non, fit Jo. Il n'est pas question de mort, la petite se porte très bien.

...Oh ! voilà que ça devient dramatique. Elle lui jure, elle lui rappelle.

Jo lut silencieusement un long passage.

— Oh !... Félicien... c'est à faire pleurer... Pauvre créature...

— Et puis, demanda Félicien, la suivante ?

— Ah ! le ton a changé... Vois-tu, elle était lasse de supplier. “Ta dureté ne te portera pas bonheur... C'est inutile de me menacer, je n'irai pas, comme tu dis, faire du scandale à ta porte... J'aurai autant de fierté qu'il y a d'égoïsme dans ton lâche cœur... Je t'écris pour la dernière fois...”

— Il y a encore une lettre, cependant.

— Celle-là, oui... Mais regarde : moins vieille, moins jaune que les autres...

— Quelle est la date du timbre ?

— 1897... Elle l'a écrite dix ans plus tard...

Et, très intéressée, Jo lisait :

“Tu ne réponds pas à ma lettre de samedi, je ne te demande pourtant que l'aumône d'une visite.”

— Elle n'y est pas, dans le paquet, cette lettre dont elle parle...

— Non, Il l'avait peut-être déchirée... un mouvement de colère en la recevant... ou bien il n'a pas voulu la joindre...

Et, lisant rapidement :

— Oh ! s'écria-t-elle, indignée... Oh ! ce que les hommes sont mufles !

...Elle est malade... à l'hôpital... Et c'est de sa petite qu'elle voulait lui parler... qu'elle lui parle encore “si jolie, si gentille, qui va rester toute seule, abandonnée à la charité publique, à dix ans !”

— Quel hôpital ?

— Elle ne dit pas. Ça devrait être dans la lettre que nous ne retrouvons plus... Oh ! oui, ils sont mufles, les hommes !

— Tu ne sais pas les raisons qu'il avait.

— Un mufle, je te dis, s'écria-t-elle toute frémissante.

...Relis donc ces lettres... Tiens, celle-là, relis-la toute entière.

Et pendant que Félicien lisait :

— Eh bien, mon petit, cette femme que je ne connais pas, cette femme ne mentait pas en écrivant. Ils ne sortent pas comme ça de l'encrier, les mots qui ne sont pas aussi vrais que la vérité...

— Et lui, alors...

— Lui, c'est un fibustier, un négrier, un pirate, qui a abandonné sa femme et renié son enfant !

...Mais il n'y a pas d'erreur, mon petit Félicien, tu as, dans quelque coin, une cousine qui s'appelle Françoise et qui serait bien étonnée d'apprendre ce qui se passe en ce moment, devant ce portrait.

— Dis donc, Jo, on a beau avoir pour soi le Code et les juges, on ferait une tête si on la voyait paraître, tout à coup, là, à la porte...

— Non, ne te frappe pas. Ce n'est pas elle qui risque d'arriver ici... pauvre enfant !

— Et puis... elle viendrait... on n'est pas des Arabes... Quand il y a pour un...

— C'est que nous sommes déjà trois... pour le Cabaret artistique... sans compter le père Monocle et son vingt pour cent. Non, mon petit Félicien, mieux vaut qu'on ne sache pas où la prendre, cette cousine.

On entendait au dehors un bruit de voix.

— Les voilà...

— Pas besoin, tu sais, de raconter l'affaire devant l'archiviste et surtout devant le notaire.

— Tu as raison, Jo, fermons ça.

...Il trouverait le moyen de faire des paperasses pour grossir sa note... et ça retarderait d'autant l'heure de la sainte touche...

— Tais-toi, répondit Jo... Ils rentrent.

De sorte que, pendant le déjeuner, Félicien et Jo se gardèrent bien de dire le

moindre mot de la lamentable histoire qu'ils étaient seuls à connaître.

Et puis, au bout d'un moment, ne finissaient-ils pas, eux-mêmes, par l'oublier presque, dans la griserie de cette folle aventure qui se réalisait, pour eux, en un miracle authentique ?

Autour de cette table, s'éveillaient tant de convoitises qui se dissimulaient — s'étaient — derrière tant de projets !

Ni l'archiviste paléographe, chasseur de patrimoines égarés, qui voyait, à chaque nouvel article de l'inventaire, s'enfler le gain de sa formidable journée...

...Ni le notaire qui additionnait le total de tous les règlements, comptes, baux et rentes qu'il faudrait nécessairement passer en son étude...

...Ni Bidor hypnotisé sur le Cabaret artistique — le cabaret grandiose — que Félicien allait commanditer et qui, en même temps qu'une nouvelle mine d'or pour tous, serait son aubaine, à lui...

...Aucun des convives de ce déjeuner si joyeusement funèbre ne se douta de ce que signifiait ce regard furtif... bizarre... que l'héritier de François Rouvière lançait parfois à la légitime et fantaisiste épouse du peintre Biscarrat... à Jo, oubliuse déjà de celle qui n'était pas là et qui n'y serait jamais... parce que son négrier de père l'avait repoussée, — sans pitié.

Le soir, cependant, après le départ du notaire et du vieux Saint-Gall qui avaient affaire à Dôle, au greffe du tribunal, les trois échappés de Montmartre se retrouvèrent seuls, dans le cabinet où le portrait du cousin semblait prendre, à la clarté de la lampe, un air plus pirate encore.

Alors, Félicien n'y tint plus.

Hanté à nouveau par ce souvenir agaçant comme une piqûre, — il raconta tout

à son ami Bidor.

Mais le peintre qui écoutait cela en fumant voluptueusement sa pipe, avait mangé, dans sa vie, trop de vache enragée pour s'émouvoir outre mesure de la mauvaise chance d'autrui.

— Eh bien, fit-il en envoyant une bouffée dans la direction du portrait, sais-tu où la prendre, cette petite ?

— Où diable est-ce que je pourrais m'adresser pour le moindre renseignement... Je défie bien le plus malin.

— Pas conséquent, fusses-tu assez poire pour vouloir faire de l'héroïsme à tes dépens, c'est un luxe que tu ne peux pas te payer, mon vieux.

— Ça tombe sous le sens, appuyait la blonde.

— Autant de chercher une épingle dans une meule de foin qu'une gosseline dont la mère, il y a dix ans, a été malade dans un hôpital que tu ignores...

...Or, comme tu ne possèdes pas d'autre tuyau que celui-là... comme tu ne peux pas aller relever dans les douze ou quinze hôpitaux de Paris les noms des cent mille malades qui s'y sont succédé depuis dix ans, occupons-nous, je te prie, de choses moins chimériques.

Il lança une triomphale bouffée :

— D'autant, mes petits amis, que je viens de trouver une enseigne... "Le Merle blanc !" Que dis-tu de ça, Jo ?... Quel avant-goût de trilles inédits, inattendus, incomparables, cela ne donne-t-il pas ? "Le Merle blanc !" Quel est le jeune capitaliste qui en a un coin de bouché, Félicien ?

Et de sa plus belle voix : — Clémence, cria-t-il, montez-nous une bouteille du caveau ! — Il ajouta béatement :

— Ce petit vin du Jura est léger... C'est même pour ça qu'il se laisse si bien boire.

AVENUE DES TERNES

Au surplus, la prédiction du père Godard ne devait pas tarder à s'accomplir.

Quelque ardeur qu'y mit M. de Saint-Gall, les formalités, les délais légaux, — toute cette paperasserie qu'il fallait subir avant d'entrer en possession de l'héritage — et du vingt pour cent, — se traînaient en une lenteur désespérante.

Le notaire faisait bien des avances, — mais le règlement définitif n'aurait lieu qu'après un dernier jugement du tribunal, — le jugement d'homologation, — sans compter le délai d'appel.

Pendant ce temps, les montmartrois perdaient patience.

Jo déclarait que, décidément, la vie à la campagne, ce n'est pas le rêve.

— Surtout dans une mesure à hiboux comme celle-là, concédait Félicien qui ajoutait cependant :

— Ah ! quand je pourrai retaper la bi-coque et capitonner le mobilier où on aura, pour s'asseoir, autre chose que les garnitures en noyaux de pêche...

— Entendu, faisait Bidor... Je te vois d'ailleurs venir... et je te prédis que tu mourras, toi, dans la peau d'un rural.

— Eh ! mon vieux, la confortable province !... attends que je t'aie montré comment je la comprends.

— Mais, en attendant, je n'ai plus de toiles ni de couleurs.

Et ce qu'il n'ajoutait pas, c'est qu'il songeait à tout autre chose qu'à peindre.

Il était bien question de barbouiller des études, quand on aurait pu — déjà — chercher, trouver l'emplacement du cabaret du "Merle blanc."

...Quand on aurait dû, oui, c'était le bon moment — recruter la fine fleur des bons poètes et des chansonniers de la butte, pour une audition sensationnelle.

Aussi, la pluie se mettant de la partie, déclarèrent-ils au vieux Saint-Gall qu'ils n'y tenaient plus et qu'ils allaient filer par le premier train.

— Je n'y vois aucun inconvénient, répondit l'archiviste. Il suffit que je reste. Parce que vous n'ignorez pas, jeunes gens : — Les hommes d'affaires ne marchent que lorsqu'on les talonne.. du matin au soir.

— Alors, ça vous regarde... Faites-les marcher, père Monocle.

— Soyez même sans inquiétude, mes petits enfants... Je ferai ça... comme pour moi.

Félicien avait les poches bien garnies. Ce fut un retour triomphal.

On ne ramenait pas le galion, mais on le précédait de quelques jours.. tout au plus de quelques semaines.

Au café de la place Pigalle, il y eut "terrasse ouverte."

Pendant que les soucoupes s'amoncelaient en colonnes vertigineuses, Bidor discutait les plans et devis du futur Cabaret — Jo émettait ses idées sur la partie "limonade" dont elle prendrait la direction.

...Et Félicien, capitaliste, s'étonnait de retrouver chaque jour, empressés à le féliciter, tant d'amis et tant d'amies qui le tapaient, c'est vrai, mais qui lui prédisaient un si retentissant succès, aussitôt que ses poésies seraient au répertoire du "Merle blanc."

Ce qui ne l'empêcha pas de se réveiller, un matin, avec la bouche pâteuse — et, au coeur, un souvenir qui le taquinait à la façon d'un remords.

— Pendant que je fais la noce comme un idiot, où crève-t-elle de faim, cette petite qui s'appelle Françoise ?

Il se hâta de songer à autre chose... Au "Merle blanc" qui avait déjà trouvé un architecte et qui était en pourparler

avec une pléiade sensationnelle de poètes et de chansonniers triés sur le volet.

Il s'efforça de penser au pigeonnier de la Malnoue dont on ferait — pour pas bien cher — un si joli château historique... à la Malnoue, où l'air, quoi qu'en dise Jo, est rudement plus pur que sur la Butte...

Mais toujours taquiné par son obsession qui prenait les allures d'une hantise :

— C'est même heureux que je ne sache pas ce qu'elle est devenue... et que je ne puisse pas le savoir.. Sans ça, c'est moi, maintenant, qui serais un joli mufle.

Il médita quelques instants sur cette pensée...

Et puis, tout à coup :

— Nom d'un chien ! s'écria-t-il en sautant à bas du lit.

Il avait couru à un petit meuble fermé à clef.

Il l'ouvrit, y prit le paquet de lettres que, sans même le dire à Jo, il avait apportées à Paris.

Et cherchant nerveusement l'enveloppe la plus récente :

— Parbleu ! Il fallait songer à ça... comme pour l'oeuf de Christophe Colomb.

Il l'avait trouvée... Il y jeta un simple coup d'oeil... poussa un soupir de satisfaction :

— Maintenant ça devient enfantin. La lettre a été mise à la poste de l'avenue Friedland... C'est en face de l'hôpital Beaujon... Angèle Rouvière était donc à Beaujon en 1897.

Il haussa victorieusement les épaules.

— Mais oui, ça devient enfantin.. suis-je bête de ne pas y avoir pensé plus tôt.

Il s'habilla dare dare.. Et sortit en coup de vent.

Cela devenait, en effet, d'une simplicité élémentaire.

A l'économat de l'hôpital où il se pré-

sentait, non plus avec la gêne instinctive du pauvre diable d'hier, mais avec l'aplomb du capitaliste de demain, on fut d'une parfaite complaisance pour ce grand garçon bien vêtu, qui était, en même temps, un assez joli garçon, avec sa barbe taillée en pointe et ses fines moustaches qui se doraiant de quelques fils d'un ton plus ardent.

L'employé eut bientôt trouvé dans un de ses registres :

— Voilà votre affaire, monsieur.

— J'étais bien sûr...

— Angèle Rouvière, 29 ans, employée de commerce, domiciliée avenue des Ternes, entrée le 25 octobre 1897.

...C'est bien cette personne à laquelle vous vous intéressez ?

— Oui, monsieur... elle est restée longtemps ici ?

— Jusqu'au moment de la mort.

— Ah ! elle est...

— ...décédée le 15 novembre de la même année. Phtisie pulmonaire. Vous ignoriez ?...

— Complètement.

— Elle devait même être dans un bien triste état... au dernier degré de la consommation quand elle est entrée.

— J'ignore tout. Je sais seulement que la pauvre femme avait un enfant... une fille, qui s'appelait Françoise...

— Là-dessus, je ne puis vous donner aucun renseignement...

...Peut-être qu'à son adresse...

— Eh ! oui... Vous venez de me dire qu'elle était domiciliée ?...

— Madame Rouvière demeurait avenue des Ternes. Là, vous pourriez vous informer... je sais bien que ce n'est pas d'hier. Mais enfin, à tout hasard...

— Et il n'y a pas d'autre endroit en effet... Avenue des Ternes. Merci, monsieur. Je vous suis infiniment obligé.

Et Félicien partit, — comme un chasseur sur la trace.

Il n'avait pas gardé son taxi.

Il fit signe à un cocher qui passait à vide.

D'abord, ce n'était pas tout près, ce numéro, au bout de l'avenue.

Et puis, le nouveau seigneur de la Malnoue trouvait si amusant de prendre, maintenant une voiture au moindre prétexte... pour aller à deux pas.

C'était si agréable de se rattraper ainsi de tant d'années de courses, par tous les temps, — dans toutes les boues, sous toutes les pluies, quelle que fût la distance, — toujours en trottant comme un chat maigre.

Et pendant qu'il roulait :

— Morte en 1897. L'autre a raison. Ça devient problématique.

...Où se sera-t-elle échouée, cette petite qui n'avait que dix ans ?

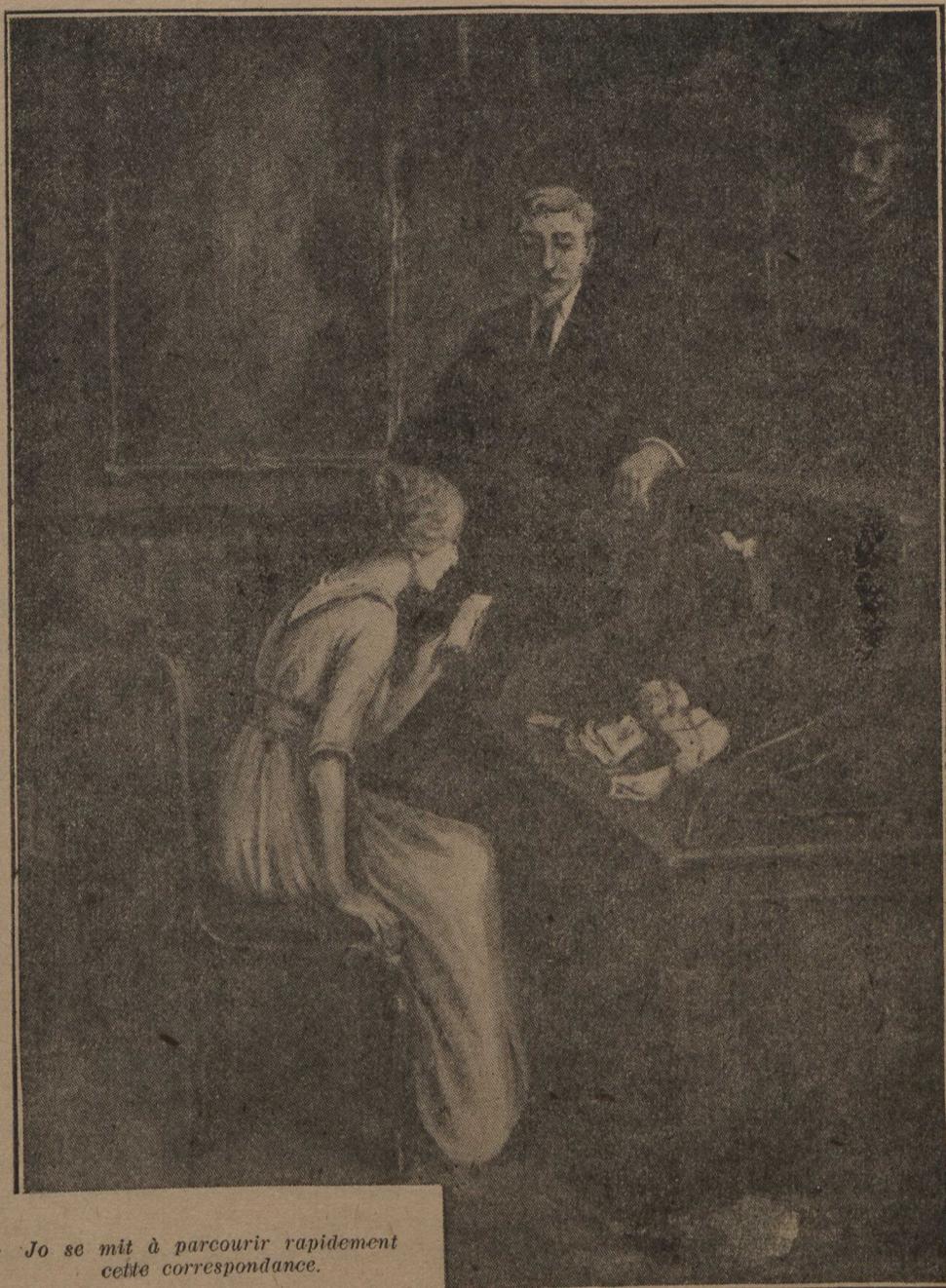
...Est-elle seulement toujours de ce monde ?... Dix ans, une gosseline qui a eu le temps de devenir une fillette... puis une jeune fille... et qui est maintenant une femme... Evidemment ce n'est pas à cette adresse que je la dénicherai... Ce qu'elle a dû filer dans d'autres parages !

...Enfin, avenue des Ternes je trouverai un concierge... une concierge ça vaudrait encore mieux... une vieille concierge, ce serait le rêve.

...Et Dieu veuille qu'elle ait le verbe intempérant, cette femme qui devient mon unique espoir !

Il entra dans l'allée de la maison — où il constata aussitôt, — et non sans plaisir — que la loge du concierge était habitée par une femme, et que cette femme avait certainement dépassé le cap de la cinquantaine.

Il en conclut que cette respectable per-



*Jo se mit à parcourir rapidement
cette correspondance.*

sonne devait, selon toute probabilité, tirer depuis longtemps le cordon aux locataires de l'immeuble.

D'ailleurs, milliardaire de demain, — ou presque — il prenait déjà les façons de sa future opulence.

Il fit miroiter cent sous... les glissa entre les doigts étonnés de la grosse femme qui s'était avancée jusqu'à la porte de sa loge.

— Voici pour le dérangement, madame, parce que je voudrais vous demander quelques renseignements.

...Etes-vous depuis longtemps dans cette maison ?

— Oh ! monsieur, fit-elle en empochant les cent sous aussi discrètement qu'ils lui avaient été offerts, autant dire que j'y ai toujours été...

Et avec une volubilité aussi souriante qu'empressee :

— Je m'y suis mariée... mon pauvre mari y est mort... depuis douze ans, nous avons la confiance du propriétaire. Le digne monsieur me l'a conservée... Vous me direz que c'était le plus avantageux.

Dans une maison de petits locataires comme celle-ci, il faut surtout connaître le personnel... savoir avec qui on peut être accommodant... avec qui il faut se tenir sur ses gardes... Ah ! c'est là qu'une bonne concierge doit être à l'oeil...

— Oui, pensa Félicien, elle aura le verbe intempérant.

Et allant droit au fait :

— Dans ce cas, vous avez dû connaître dans la maison une Mme Rouvière qui est allée, il y a dix ans, — je précise : en octobre 1897, — mourir à l'hôpital Beaujon.

La concierge eut une exclamation.

— Si je l'ai connue ! Angèle... une brune... qui était poitrinaire, la pauvre créature... qui avait peut-être rapporté

le germe de ça de l'Amérique d'où elle venait.

— Oui, celle-là. Ah ! elle venait...

— Du Brésil... parfaitement. Je vous crois, monsieur, que je l'ai connue... et sa petite Française aussi.

— Vous savez peut-être ce qu'est devenue cette enfant...

— Française ! Eh bien, vrai, si ce n'est que ce renseignement-là que vous voulez avoir... je vous ai volé votre argent monsieur...

— Ça veut dire...

— ...Qu'elle est ici, Française... ou, plutôt à côté, à l'imprimerie...

...Et c'est gentil, monsieur... Ça gagne de belles journées... Ça tapote, sans arrêter, sur la machine à écrire.

— Comment !... C'est elle qui est là-bas, derrière la devanture !

— Avec deux autres, oui, monsieur. Elle, c'est la brunette... Oh ! tout le portrait de sa mère... avec cette différence qu'elle a les yeux noirs. Ceux d'Angèle étaient bleus.

— Mais ceux du portrait sont comme du charbon, pensa Félicien.

Et poursuivant son enquête :

— Il y a longtemps qu'elle est employée dans cette imprimerie ?

— Attendez donc... Ça fait six ans. Sa pauvre maman était morte depuis quatre ans... Ah ! elle n'avait pas eu les sept joies, celle-là...

— Comment vivait-elle donc, sa mère ? demanda-t-il avec un peu d'hésitation.

La concierge eut un geste de compassion.

— Quand elle était venue ici, il devait lui rester un peu d'argent. Je vous ai dit qu'elle débarquait d'Amérique. Mais la monnaie a vite filé...

— Alors ?

— Il a bien fallu se débrouiller. Le pe-

tit appartement au second n'a plus été qu'une chambre au sixième...

— Et Françoise ?

— Sa mère l'a mise en nourrice. Comment aurait-elle pu se tirer d'affaire avec ce bébé sur les bras !...

Elle baissa confidentiellement la voix.

— Parce que, le père, on ne l'a pas revu dès qu'Angèle a été dans l'embarras... toujours la même chanson...

...Finalement, elle a pu entrer dans un bazar où elle faisait la vente... dehors, monsieur... à tous les froids et à tous les vents... rien qu'une marquise vitrée pour se garantir à peu près de la pluie...

— C'est peut-être là que son mal s'est aggravé...

— C'est sûrement là. Pensez voir : une fille bien élevée, qui écrivait comme un professeur... qui arrivait des pays chauds... et qui avait la poitrine délicate...

— Mais... quand son enfant n'a plus été en nourrice ?

— Il a bien fallu s'arranger. Angèle partait le matin, revenait un moment à midi, repartait à la course et ne rentrait plus que le soir...

— La petite... alors ?

— Nous la gardions. Des fois, c'était moi... Le plus souvent, c'était une voisine, mam'selle Simon... qui ne sortait jamais de chez elle...

— Eh bien, vous avez été de braves femmes... je ne vous l'envoie pas dire...

— Que voulez-vous ?... on avait pitié. Et puis elle était gentille, cette gamine...

— Et ça a duré ?

— Jusqu'au moment où on a pu l'envoyer à l'école enfantine... ensuite à la laïque... De sorte que les choses s'arrangeaient à peu près, lorsque la mère qui dépérissait, qui devenait à rien, a fini par tomber comme une pauvre bête qui n'en

peut plus...

— Le médecin l'a envoyée à l'hôpital.

— Non. C'est mam'selle Simon et moi qui lui avons dit : — Allez vite vous faire guérir à Beaujon ; nous nous chargeons de Françoise pendant ce temps-là.

Elle haussa les épaules.

— Pauvre femme... guérir. Elle en a eu pour trois semaines à agoniser.

— Et cette petite Françoise ?

— On n'allait pas la jeter à la rue, vous supposez bien. Mam'selle Simon qui était vieille et qui avait une petite rente — oh ! pas lourde, — s'était attachée à cette enfant... moi aussi... je vous dis qu'il n'y avait pas plus gentille...

— Comment avez-vous continué votre bonne action ?

— Françoise est allée à l'école jusqu'à quatorze ans. Oh ! nous pouvons nous vanter que, pour l'instruction, elle est d'attaque... Mam'selle Simon voulait lui faire prendre des brevets.

— Excellente idée.

— Seulement, la pauvre, elle est morte à son tour... et si elle a été pleurée par quelqu'un, vous pouvez dire que c'est par Françoise.

— Et les brevets...

— Moi, je n'avais pas les moyens de continuer toute seule... le principal me manquait... Alors, je suis allée trouver M. Nicoleau...

... C'est le patron de la papeterie. Il a pris la fillette...

— Alors elle demeure...

— Dans la maison... au cinquième... Elle a ses deux pièces, avec un bout de cuisine. Il faut voir comme elle tient ça !

— Oui, pensa Félicien, elle a de l'ordre, elle aussi... c'est dans le sang...

Mais la concierge continuait, tout heureuse :

— Et c'est sage... sérieux. Et jolie,

comme elle l'est !

— Oh !... il y a bien un petit ami... pour le bon motif, s'entend.

— Elle a trop à faire. Figurez-vous, elle a acheté un mobilier. Il s'agit de le payer, maintenant ; et pour ça il faut remuer les doigts et ne pas penser à autre chose.

— Bon pour les heures de travail... mais il y a bien des moments de repos.

— Pas tant que ça. C'est une petite orgueilleuse. Elle s'est mise dans le luxe : une belle chambre, une jolie salle à manger... Elle frotte ça dès qu'elle a un moment. Je lui dis quelquefois que l'ambition la perdra... Ça la fait rire.

— Ça prouve, conclut-il en riant aussi, qu'elle a bon caractère.

— Pas tous les jours. Elle a aussi sa tête... Et quand il y a une idée dedans...

... Alors, monsieur, interrompit-elle brusquement, sans vous commander, c'est pour quelque chose qui vous auriez à lui dire ?

Félicien resta un peu embarrassé.

Il était venu là, à l'aventure, sans se douter qu'il trouverait, tout de suite, dans cette maison, celle qu'il supposait si loin.

La grosse femme le regardait déjà d'un oeil interrogateur — et beaucoup moins bienveillant.

— Parce que, vous savez, monsieur, si, — des fois, — vous venez pour lui raconter des bêtises, je vous préviens que vous perdez votre temps et votre jeunesse.

— Certainement non, s'écria-t-il en une impulsion de sincérité. Ce serait pour lui parler de ce monsieur... de celui qui n'a plus reparu, quand Angèle a été dans l'embarras...

— Vous venez de sa part ! Oh ! ça change de note. Je ne peux pas aller la chercher au magasin... il faudrait don-

ner des explications... on ferait un tas d'histoires... Ecoutez donc...

Elle leva les yeux vers la petite pendule qui ornait la cheminée de la loge...

— Onze heures trois quarts... A midi tapant, elles sortent. Françoise sera libre jusqu'à une heure et demie... Voulez-vous l'attendre ?

— J'aime autant faire quelques pas dehors. Je reviendrai.

— Alors, je lui annonce votre visite...

— C'est cela.

— La visite de monsieur...

— Félicien Claudel. Elle ne me connaît pas... mais enfin... Félicien Claudel... homme de lettres...

Et après s'être décerné ce titre que le cabaret du "Merle blanc" allait bientôt justifier, il sortit de la loge, — tout de suite attiré par cette devanture où des jeunes filles pianotaient sur leurs machines à écrire.

Il avait aussitôt reconnu Françoise.

Oui, il retrouvait en elle quelque chose du portrait... surtout quand elle relevait la tête et qu'il rencontrait le regard de ces yeux noirs qui se baissaient bien vite sur leur besogne.

Mais ce qu'elle avait aussi, cette petite Françoise, c'est une souplesse, une jeune beauté, qu'elle devait tenir de sa mère.

La concierge avait dit "une Brésilienne"; et c'était cela, l'explication de cette peau blanche, de ces lèvres rouges, de ces cheveux d'un noir bleuâtre... de ces longs cils recourbés...

— Elle est rudement jolie... Qu'est-ce que je vais lui raconter ?

Et tout perplexe :

— Je ne m'imaginai pas que je la trouverais comme ça... tout de suite... Et puis, celle-là, je ne peux pourtant pas lui offrir l'aumône... Alors... Quoi ?...

L'envie le prenait maintenant de se dé-

filer... sans donner suite à ce vague projet que le hasard avait rendu si aisé, si simple à exécuter.

Après tout, il n'avait plus à s'apitoyer sur le sort de cette jolie fille.

Elle se tirait d'affaire... elle était dans ses meubles !... elle ne ressemblait en rien à la pauvre que'il avait supposée..

Il fallait se décider et cette grosse concierge en serait quitte pour traiter de fumiste le dénommé Claudel, homme de lettres...

Mais — juste à ce moment, — le regard de la petite Françoise se rencontra encore une fois avec le sien.

La jeune fille reconnaissant ce blondin qui mettait tant de persistance à la regarder, ne put réprimer un semblant de sourire.

Il y avait dans ce sourire-là plus de moquerie que d'encouragement.

Pourtant, ils étaient si beaux, ces yeux noirs, ils avaient brillé d'un si triomphant incarnat, ces lèvres moqueuses...

Il en eut la soudaine griserie.

— Ah ! tant pis, murmura-t-il, emballé par la situation. Tant pis, j'y vais, chez la portière...

...Et puis, on verra bien.

FRANÇOISE

Midi sonnait.

Il y eut, — comme à la porte de l'agence lyrique — la poussée des employés et des ouvrières.

Bousculade de tous ces pauvres diables qui ne veulent rien perdre de ce court moment de liberté, coupant en deux la journée de travail.

Dans les premières échappées de l'atelier, Félicien vit passer cette jolie brunette, qui n'avait à faire que quelques pas, s'en allait toute seule, sa jaquette sur le bras.

Un peu plus grande qu'il ne s'était figuré, elle se hâtait, légère, résolue...

...Jeune surtout — avec ces petits pieds... oui, des pieds de Brésilienne... dont il lui semblait entendre le toc-toc sur l'asphalte du trottoir.

Elle venait de tourner dans l'allée de la maison...

Il ne prit pas le temps d'y réfléchir plus longuement.

Quand on fait une bêtise, il faut la faire sans délibérer ; — et Félicien emboîta le pas à Mlle Françoise.

A son tour, il pénétra dans la loge où il la voyait déjà en colloque — très animé — avec la concierge qui, aussitôt qu'il apparut :

— Tiens, ma petite... tu n'attendras pas longtemps ; c'est ce monsieur-là.

La brunette se retourna, tout étonnée de reconnaître le curieux qui s'était arrêté si longtemps à la devanture du magasin.

— Il veut te parler... Il a quelque chose à te dire de la part de ton père.

— De mon père ! répéta la jeune fille en rougissant jusqu'au lobe de ses oreilles.

— C'est en particulier, mademoiselle, qu'il vaudrait peut-être mieux...

— Oui, oui, monsieur.. si vous voulez me suivre...

Très émue, très nerveuse, elle monta à son cinquième étage... ouvrit la porte de son petit appartement...

— Entrez monsieur.

Il était dans une salle à manger, oui, bien modeste, mais toute reluisante, toute gentille avec ce buffet Henri II, ou peu s'en faut... ce tapis oriental, ou a peu près, qui recouvrait la table... et cette suspension blanche dont les trois tiges de cuivre brillaient comme de l'or.

Et, aussitôt la porte refermée, elle s'é-

tait avancée vers lui, avec une flamme dans ses yeux noirs.

— Madame Bernoud m'a dit... vous venez de la part de mon père, monsieur?

— Je viens, répondit-il de plus en plus emballé, je viens... pour vous parler de lui, mademoiselle... pour vous apprendre ce que, certainement, vous ignorez encore.

Elle aussi perdait son sang-froid.

— Ce que j'ignore ! Mais j'ignore tout !

Et, avec un grand soupir :

— Je peux bien vous l'avouer, à vous qui venez me parler de lui... j'ignore jusqu'à son nom. Jamais ma pauvre maman ne m'a rien appris de lui... J'étais si petite... et elle est morte si soudainement....

...Dites-moi donc ce nom, monsieur, ce sera la première fois que je l'aurai entendu.

— Votre père, mademoiselle, se nommait François Rouvière...

— "Se nommait", répéta-t-elle en tressaillant. Il est donc... lui aussi... comme maman...

Elle s'arrêta... toute secouée d'un nouveau frisson.

— Oui, mademoiselle. Mon cousin François Rouvière est mort... il y aura bientôt six mois.

— Et murmura-t-elle, il s'est souvenu au dernier moment...

Sa voix s'altéra jusqu'à devenir presque indistincte :

— Il a eu du remords... de l'abandon...

Félicien ne la laissa pas achever :

— Non, mademoiselle Françoise, ne vous attendrissez pas.. Il avait... jusqu'à la fin il a eu le coeur dur pour votre mère et pour vous... ne lui ouvrez pas le vôtre !

...Mais voilà : il a laissé des lettres que son héritier a trouvées dans ses pa-

piers... des lettres qui lui avaient été écrites...

Et sur un mouvement de Françoise.

Veillez m'écouter un moment.. Vous devez bien voir que je ne vous suis pas un indifférent... Je vous ai cherchée... je n'ai même pas eu beaucoup de peine à vous trouver... Je vous assure pourtant qu'au premier moment je me demandais comment j'y parviendrais...

...Je ne savais rien de vous, sinon que vous aviez dix ans quand votre maman était entrée dans un hôpital dont j'ignorais le nom...

— Alors... comment avez-vous pu ?...

— Ça, c'est une histoire que je vous raconterai une autre fois... parce que vous supposez bien qu'on se reverra...

...Je suis votre cousin, mademoiselle Françoise... votre cousin Félicien... Félicien Claudel... Ah ! c'est encore une autre histoire pas ordinaire. Je vous la raconterai aussi.. Seulement, pour le quart d'heure, il s'agit, non pas de moi, mais de vous... rien que de vous...

— Alors... ces lettres ?..

— J'y arrive.

Sur un geste silencieux de Françoise, il s'était assis.. Elle approcha, pour elle-même une autre chaise...

— Eh bien, voilà, commença-t-il sans autre préambule. Votre père ne s'était pas conduit, — je suis son cousin, je peux bien dire ce que j'en pense, — ou plutôt, il s'était très mal conduit avec votre pauvre maman. C'est de tout ça que j'ai eu la preuve, quand j'ai trouvé dans ses papiers...

— C'est donc vous, monsieur...

— Eh ! oui, il faut bien aussi y arriver. C'est moi l'héritier.

...Et si vous saviez !... Il y a quinze jours, je le connaissais... exactement comme vous le connaissiez il y a cinq

minutes, c'est-à-dire pas du tout.

— Vous !

— Il a fallu qu'on me cherche, moi, aussi. Et j'ai été plus difficile à trouver que vous. Ça a duré cinq mois.

— Enfin, une fois déniché, ça allait tout seul. J'étais son parent éloigné... Oh ! oui, très éloigné... mais il n'y en avait pas de plus proche que votre serviteur. Il m'a suffi d'exhiber mon extrait de naissance... et la fortune du cousin Rouvière m'est tombée sur la tête. Très bien, la voilà tombée.

...Mais quand j'ai ouvert le bureau au-dessus duquel il y a son portrait...

Félicien la regarda en hochant la tête :

— Vous lui ressemblez un peu, vous savez... avec cette différence que tout ce qu'il y a de dur dans sa figure est devenu joli dans la vôtre...

...Enfin, il ne s'agit pas de ça. J'ouvre le bureau... Je trouve les lettres de votre pauvre maman, une brave créature, mademoiselle Françoise... et qui vous aimait...

Les yeux noirs devinrent humides.

— Allons... il ne faut pas pleurer... au contraire... Parce que je me suis dit alors : "Si son père l'a abandonnée, moi, personne peut m'empêcher de m'informer d'elle... de savoir ce qu'elle est devenue... et puis de m'inquiéter d'un tas d'autres choses..."

...Enfin... nous allons arranger ça tous les deux... en famille, cousine... Et il faut qu'il y ait du bonheur pour tout le monde. Ce ne serait pas juste que la chance m'arrive, à moi tout seul... Parce que, vous savez, il y a quinze jours, j'étais purée comme vous...

Il se reprit vivement :

— C'est-à-dire... je gagnais aussi ma vie, et je n'avais même pas une belle salade à manger comme celle-là.

Elle eut, à travers ses larmes, un furtif sourire.

Mais elle était si troublée... tout cela faisait, dans sa tête, un tel tumulte...

Et, sans trop savoir ce qu'elle lui répondait :

— Mme Bernoud m'a dit : "homme de lettres."

— Oh ! si peu ! quelques poésies légères... Vous les entendrez quand on les chantera au "Merle blanc"... Oui, un nouveau concert qu'on va monter à Montmartre...

...La vérité c'est que j'étais à l'Agence syndicale lyrique. Le plus clair de mon affaire, l'agence. Employé comme vous, ma cousine. Je n'écrivais pas à la machine. Je n'ai pas ce talent, moi... tandis que vous, je vous voyais tout à l'heure. Vous avez un chic pour ça...

— Vous saviez donc que c'était moi ?

— Bien sûr. J'attendais midi. Je me disais que j'allais vous apporter du bonheur. Ça m'en donnait.

...Vous verrez comme nous l'arrangeons bien, notre affaire. C'est qu'il était riche, le cousin... votre papa... très riche.

— Ah !

— Mais oui, Il avait ramassé sa fortune en Amérique... au Brésil... où il avait rencontré votre maman...

...Il a laissé un château... pas au Brésil... bien plus près : dans le Jura. Un château un peu branlant... pas historique pour deux sous... et qui a besoin d'un tas de réparations... Il a de l'allure quand même...

...Bidor en a fait une étude qu'on est en train d'encadrer.

— Bidor ?

— Non. Je vous raconterai ce type-là, une autre fois... Jo aussi.

...Et puis il y a des terres... de l'ar-

gent... des masses d'argent... Nous allons être très calés, mademoiselle François.

— Mais, s'écria-t-elle en se reprenant un peu, c'est à vous, tout ça... Ce n'est pas à moi...

— Et si je veux vous en donner votre part ?

— Je n'y ai pas droit... C'est fou !

— C'est charmant ! Vous aussi, vous êtes charmante... Oh ! c'est en parent, en bon parent que je vous le dis, mademoiselle François...

...Et vous aurez votre part... et ce sera moi qui vous devrai encore et toujours du retour.

— Parce que ?

— Tiens ! Si votre père avait bien agi quel est le monsieur qui se taperait aujourd'hui ? C'est votre serviteur. Je ne suis qu'un cousin, moi, au troisième degré.

...Alors, on partagera, pas vrai ?.. fit-il complètement emballé.

— On partagera quoi ? demanda-t-elle égayée enfin, amusée par ce grand original qui avait tant de bonne humeur — tant de plaisir aussi — dans ses yeux bleus.

— La galette, d'abord. Ensuite, on verra pour le château historique.

Une idée lui venait :

— Nous pourrions peut-être le garder à nous deux. On y serait bien, pendant les vacances.

— Je n'ai pas de vacances, moi, faisait-elle en souriant toujours.

— Moi non plus, je n'en avais pas, il y a quinze jours. Mais j'en ai, maintenant, vous aussi vous en aurez : trois cent soixante-cinq jours par an... un de plus dans les années bissextiles...

— Vous ne trouvez pas que ça fait beaucoup ?

— Mais je vous répète qu'il était riche

comme Crésus, ce vieux... Non, je ne dois pas dire le mot devant vous... Il était riche comme le marquis de Carabas.

Il frappa énergiquement sur la table :

— Ce qui fait qu'il a été encore plus mufle de laisser mourir votre pauvre mère à l'hôpital... Ça, il fallait que ça sorte... c'est sorti, n'en parlons plus.

— Oui... je vous en prie...

— Et arrivons aux six cent mille balles. Vous entendez, cousine, il y a six cent mille francs... Ah ! il faudra défalquer du total, le vingt pour cent du père Monocle.

— Vous dites ?

— Je vous expliquerai au surplus, il les a bien gagnés, le vieux chien de chasse... Il a eu un flair !... Mais vous voyez ce qui nous restera.

...Pensez-vous, maintenant, qu'on aura des vacances pour aller goûter les fricassées de poulet de la mère Godard !.. C'est la cuisinière, la mère Godard. Et ce que ça vous changera, ces bons plats de province ? Je ne sais pas où vous mangez, mais je vous avoue que moi, à mon restaurant, on me sert des ratatouilles...

— Je mange ici, chez moi, protesta-t-elle en riant... et je fais ma popote.

...Je vous demanderai même la permission... parce que le temps passe.

— Venez déjeuner avec moi.

— On perdrait trop de temps. Je ne pourrais plus arriver à l'heure.

— Quelle heure ?

— De la rentrée au magasin.

— Vous voulez rentrer ?

— Mais bien sûr.

— Vous qui êtes milliardaire... vous oubliez donc que vous êtes milliardaire, ma petite cousine ?

— Mon cousin, quand on aura les millions, on verra.

— Ah ! non ! je comprends. Vous ne

me croyez pas ?

— Je vous avoue : c'est trop merveilleux. Je me méfie.

— De moi ?

— Non. Vous avez l'air très franc... très loyal... mais...

— Mais vous voudriez toucher.. comme Saint-Thomas. N'avez pas peur, cousine, on touchera bientôt.

— Ah ! les millions ne sont donc pas encore dans votre poche ?

— C'est tout comme. Le notaire termine son règlement.

— Eh bien... quand il l'aura terminé...

— Dans quelques jours... peut-être avant la fin de la semaine.

— Alors... on agira en conséquence. Oh ! je ne fais pas la renchérie.

— Il ne manquerait plus que ça.

— Vous avez eu une chance inespérée, tant mieux pour vous, mon cousin.

— Pour vous aussi, cousine.

Elle eut un joli sourire de ses lèvres rouges :

— Voulez-vous partager mon déjeuner de demoiselle ?

— Vous m'invitez ?

— Et comme il n'y aura pas grand-chose, je suis sûre que je ne me mettrai pas en retard.

Elle souriait toujours.

— Vous acceptez... sans façon ?

Et Félicien, ravi de l'aventure :

— Je vous crois que j'accepte ! Seulement, c'est à une condition.

— Oh ! laquelle ?

— Ce soir, c'est vous qui viendrez dîner avec moi.

— Où ça ?...

— Vous verrez bien.

Elle eut comme une hésitation...

— Pas à votre restaurant, je vous prie. Vous comprenez bien... Ça me gênerait.

— Eh ! oui je comprends... ni à Montmartre. C'est mon quartier, mais ce n'est pas un endroit pour y emmener dîner sa cousine. On ira où vous voudrez... Tenez ! sur les grands boulevards... à une terrasse... Comme ça, on n'aura pas l'air de se cacher.

— Bravo !... sur une terrasse du boulevard, j'accepte, moi aussi.

...Et vous, venez vite m'aider à faire une belle omelette... J'ai justement des oeufs frais.

— Bigre ! vous ne vous refusez rien, petite cousine.

— Oh ! ça ne m'arrive pas tous les jours. Vous pouvez dire que vous en avez de la chance.

— Voilà un grand moment que je me le dis, mademoiselle Françoise. C'est par là, n'est-ce pas, la cuisine ?

— Et attention à vos coudes. Parce que, pour y tenir deux, elle est bien petite.

Assurément la brunette doutait encore de la réalité de cet invraisemblable rêve des "Mille et une Nuits."

Cependant, au bout d'une heure, — pendant qu'on fabriquait l'omelette... pendant qu'on mettait le couvert... pendant qu'on déjeunait de si bon appétit, — Félicien lui avait appris tant de choses...

Il y mettait une telle conviction... cela prenait un si grand air de vérité !

La jeune fille fut obligée d'y croire un peu... puis un peu plus... puis tout à fait, à la miraculeuse histoire que racontait ce grand original... un brin loufoque, oui, mais si sincère.

Pourtant lorsque la demie sonna à la petite pendule-réveil, Françoise se leva brusquement.

— Oh ! je m'oublie !

Et comme il insistait pour la retenir...

— Non... non... je retourne bien vite pianoter, fit-elle en riant. Vous me direz

le reste ce soir, mon cousin.

— A la sortie du magasin, n'est-ce pas, ma cousine ?

— Vous viendrez me prendre ?

— Pour sûr que je serai là !

— Eh bien, ça va en faire dire des paroles, quand on vous verra encore.

— Oh ! pour le temps que vous avez à rester dans cette boîte... les potins de ces demoiselles n'ont guère d'importance, je vous assure.

— C'est agaçant tout de même.

— Mais qui voulez-vous qui se doute... personne ne me reconnaîtra... personne ne prendra seulement garde.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr.

— Moi pas. Allons, cousin, voilà votre chapeau... Du lesté.

— Et à ce soir ?

— Puisque c'est dit. A ce soir.

Mais, le soir, la mère Bernoud avait déjà colporté à droite et à gauche ce qu'elle savait... en y ajoutant aussi ce qu'elle ne savait pas.

Le potin s'était propagé avec la rapidité d'une inondation.

Tout le magasin — imprimerie et papeterie — fermentait en se racontant cette merveilleuse histoire.

Françoise Lenoir avait retrouvé son père... C'étaient des gens calés qui avaient donné cent sous à la concierge, rien que pour un renseignement.

...Le jeune homme — un grand beau garçon, un blond, mis comme un prince, était un écrivain... un auteur connu.

Aussi, quand un peu avant la sortie, Félicien avait reparu... quand il avait abordé Françoise... quand il l'avait fait monter dans son auto — oui, il y avait une auto qui attendait à quelques pas.

Ce fut un frémissement de curiosité dans tout ce petit monde aussitôt arrêté,

aussitôt s'extasiant, s'ébahissant...

Pendant ce temps, Françoise et Félicien roulaient vers les grands boulevards.

Ils y arrivaient bientôt.

Et cette fois, à la terrasse d'un restaurant, pendant un dîner qui semblait à la petite dactylographe un festin de Balthazar, l'héritier de François Rouvière lui apportait des preuves... palpables... authentiques... de tout ce qu'il avait affirmé, à midi, dans la salle à manger de l'avenue des Ternes.

Il exhibait des papiers, des pièces officielles, des lettres du notaire — un tas de documents dont il s'était bourré les poches, — et qui forçaient enfin Françoise à se déclarer, elle aussi, convaincue...

Il n'y avait plus à en douter.

Un miracle — un miracle inouï — après avoir changé la destinée de son cousin... de cet inconnu de la veille... allait aussi bouleverser bienheureusement la sienne.

Et elle se prenait d'admiration, — la symphonie, c'était déjà fait, — pour ce grand garçon si désintéressé, si loyal !

...Ce Félicien qui n'avait pas seulement l'air de se douter de son héroïsme !

Oui, héroïque, ce souriant redresseur de torts qui accomplissait en ce moment une de ces généreuses prouesses si démodées depuis que Don Quichotte et les chevaliers de la Table ronde sont ensevelis dans la poussière des légendes.

Il ne la connaissait pas. Hier encore il ignorait son existence.

Et parce que l'accent de vérité de quelques lettres l'avait frappé... parce qu'il s'était dit que celui qui donne la vie à une pauvre petite créature, assume une responsabilité et des obligations dont l'oubli deviendra un crime, — il avait agi, lui, en honnête homme.

Oh ! oui, dans le sens le plus rigoureux, le plus délicat, — le plus élevé aus-

si — de ce beau mot : l'honnêteté.

Cette fortune, elle lui appartenait, à ce brave garçon, à ce généreux garçon... Il l'avait légalement acquise... Personne au monde ne songerait jamais à le blâmer de se l'être appropriée tout entière.

Eh bien... à elle, pauvre fille, qui n'avait pas le droit d'en réclamer une obole, il lui en donnait la moitié... pour qu'elle pût pardonner à ce père impardonnable, pour qu'elle lui dût, quand même, le bonheur de sa vie !

Et de son don royal, il ne s'occupait déjà plus que pour faire, avec elle, des projets d'avenir...

Et puis, ils en étaient maintenant aux confidences.

Elle lui avait, en quelques mots, raconté sa vie banale... sa vie de travail et de courage... sans aventures, sans complications, — toute droite.

Lui, plus longuement, plus complaisamment, il lui disait la sienne.

— La boîte, là-bas, rue de Douai, c'est M. Tiberge, un ami de mon pauvre père, qui m'y avait fait entrer...

...Tenez, quand on a chanté ma première chanson au "Grand Pichet", — un cabaret qui a déjà vécu, — je n'aurais pas changé avec le Président de la République.

...Quand Bidor a touché pour moi — (parce que, à l'agence syndicale, les employés ne peuvent pas avoir un compte), — quand il a touché mes premiers cent francs de droits d'auteur... et qu'il m'a apporté ce fafiot bleu... assez grassex, mais bleu quand même, — oh ! cousine, quelle noce !

— Alors, fit la cousine en regardant ce grand insouciant avec un intérêt où il y avait aussi un peu de reproche, — alors c'est vraiment si drôle que ça, cette vie de Montmartre ?

— Il y a des moments, oui. Il y en a d'autres, non.

— Et vous ne vous en lassez pas, de ces autres moments ?

— D'abord, je n'ai jamais connu jusqu'à présent que cette existence-là. Nous allons voir, maintenant, que nous en avons les moyens... Nous allons comparer.

...Alors, vous, cousine, ce n'est pas cette vie qui vous dirait ?

— Ah ! Dieu, non, s'écria-t-elle en riant. Mon rêve à moi...

— Racontez vite.

— Ce serait de vivre à la campagne.

— Vous vous y plairiez... beaucoup ?

— Je me figure, oui, que je m'y plairais, mais, voilà le malheur : je n'y suis jamais allée...

— Jamais !

— Tout au moins, dans la vraie. Moi, ce que je connais, ça s'arrête à Gagny, à l'Est... et à Montmorency de l'autre côté...

— J'avoue... il y a mieux.

— Et j'ai bien compris que ce n'était pas la campagne, ces petites cages bariolées qui ressemblent toutes à des chalets d'exposition.

...Ce n'est pas là qu'on peut mener la bonne vie que j'imagine...

— Avec des lapins, des poules...

— Un tas de bêtes...

— Des petits cochons, roses et noirs...

— On dit que c'est si drôle de les voir trotter dans la basse-cour.

— Et c'est si gentil de courir soi-même dans les prés, le matin... à la rosée... avec des sabots...

— Oui, le rêve... c'est mon rêve...

— Eh bien, cousine, ne vous désolez pas. Vous la mènerez quand vous voudrez, cette vie-là... dans la bicoque... non : parlons plus respectueusement : dans le château de la Malnoue...

— Ah ! ce serait le plus joli numéro du programme.

— Vous le ferez même durer tant que ça vous plaira, votre rêve champêtre.. puisque, là-bas, vous serez chez vous.

— Non... je me demande encore si je suis bien éveillée... et si je ne rêve pas.

— Je vous assure que vos grands yeux noirs sont bien ouverts, cousine. Et vous vous en rassasiez, du père Godard qui s'appelle Justin, et de la mère Godard qui répond au nom de Clémence.. Et vous en ferez des parties avec les lapins, les poules et les petits cochons... et vous vous en frotterez jusque-là, de la rosée du matin du serain qui tombe le soir, comme une petite pluie fine.. fine...

— Ne vous moquez donc pas de cette bonne vie de la province... de la terre.. du grand air. D'abord, vous ne la connaissez pas.

— Si on peut dire ! Pendant huit jours, je l'ai connue.

— Oh ! avec des corrompus comme vous... votre Bidor et sa femme.

— Il a le sens du beau, Bidor.

— Vous me faites rire. Ce n'est pas en établissant le devis du cabaret du "Merle blanc" qu'on apprécie...

— ...Le poulailler de la Malnoue?... C'est peut-être vrai... Il m'aurait fallu un autre camarade d'exil.

...Et tenez, s'écriait-il, je parie qu'avec vous, petite cousine, ça me semblerait beaucoup plus gentil.

— Au moins, je ne déprécierais pas le château... quoiqu'il ne soit pas historique... en l'appelant une bicoque...

...Et puis, fit-elle avec une instinctive grâce, en me voyant si heureuse...

— Allonsy, cousine... Allonsy tout de suite, voulez-vous ?...

— Et demain... qui est-ce qui pianote-ra à ma machine ?

— Faites comme moi. Demain matin, démission que la mère Bernoud apporte de votre part au patron qui vous exploite. Baluchon. Train de deux heures. On débarque à Dôle. Dix heures du soir. On prend une voiture... je sais où demeure le loueur.. le couple Godard est prévenu par dépêche... On arrive avant minuit... La lune brille.. à sa clarté le château devient historique à souhait... Les petites rainettes chantent dans l'herbe... Elles ont même une grosse vilaine voix... Mais il y a des rossignols dans les arbres... C'est la saison des amours.

...Allons... Ça colle ?

— Mais vous ne vous êtes donc pas encore aperçu que je suis entêtée comme une mule ?

— Oh ! cousine !...

— J'ai dit non, cousin, pas encore...

— Je sais même ce que vous allez ajouter... Quand le notaire aura tout fini... tout réglé..."

— ...Quand il n'y aura plus à redouter ni retard imprévu, ni déception possible... pas avant.

— Ah ! vous n'avez pas la foi !

— Elle n'empêche pas la prudence... C'est vous qui n'en avez pas assez de cette autre vertu-là.

— Vous en avez trop, vous.

— Possible... Mais il faut bien me prendre comme je suis. Et moi, voyez vous, abandonner une situation qui me donne la sécurité du lendemain... l'abandonner sans être sûre.. bien sûre... plus que sûre... non, jamais je ne m'y résoudrais...

...Ce doit être si effroyable, soupirait-elle, l'angoisse des pauvres gens qui se demandent où ils mangeront... et s'ils mangeront le lendemain...

— Vous êtes une poltronne. Vous retardez une joie...

— Dans huit jours, je l'aurai désirée plus longtemps. Elle sera plus grande.

— Ah ! ce que je vais le talonner, ce notaire, pour pouvoir vous emmener plus vite chez nous... Et Saint-Gall aussi, ce que je vais l'aiguillonner..

— Oh ! celui-là, fit-elle en riant, il doit être aussi pressé que vous de voir arriver l'heure du règlement... Il songe à sa part...

— Et moi, s'écria Félicien, je ne songeais pas... mais nous avons déjà un partage à faire...

— Avec lui ?

— Avec vous, petite cousine. Je suis cousu d'or. Le notaire, — s'il n'était pas sûr de son fait, croyez-vous qu'il marcherait, mademoiselle Françoise ? — le notaire m'en a donné tant que j'en ai voulu... Je vais donc vous remettre...

— Je ne veux pas vous prendre votre argent... votre pauvre argent de poche.

— Cependant... vous avez votre part de ça... comme du reste...

Il cherchait déjà son portefeuille.

— Non, non, protestait-elle on règlera tout à la fois.

— Ne faites donc pas la fière avec moi, vous devez être comme j'étais... il y a quinze jours. Je ne jouais pas au palet avec des louis.

— Maintenant, non plus, je suppose.

— Mais je vous assure que d'en sentir une pincée dans son porte-monnaie, c'est ça qui donne de l'aplomb, cousine. Non, décidément, vous ne voulez pas une petite avance ?

— Mais il me croit réduite à la mendicité, ma parole !

— Moi qui ai vu votre salle à manger, qui ai entrevu votre chambre...

— Sans compter ma cuisine. Eh bien, il y a un tiroir dans l'armoire de ma chambre à coucher..

— Je la connais, cette armoire. Elle est à glace... Comme chez Rothschild..

— ...Un tiroir fermé à clef.. une clef à secret... Et dedans...

— Elle va me raconter que c'est plein de billets de mille.

— Parfaitement.

— Toujours comme chez Rothschild.

— Il y a deux billets de cent francs et un livret de caisse d'épargne. J'ai six cents francs. En avez-vous seulement autant ?

— Moi ! Ah ! ma pauvre enfant !

Et ils éclatèrent tous les deux du même jeune rire, pendant qu'elle ajoutait :

— Sur ce payez l'addition, monsieur le millionnaire, et puis ramenez-moi bien vite avenue des Ternes.

— Déjà !

— Il faut qu'à huit heures, demain matin, je fasse toc toc sur ma machine... et c'est tard.. mais tard !...

— La soirée a si vite passé...

— C'est vrai pourtant... si je n'avais pas regardé l'heure, là-bas, au cadran électrique...

— Seulement, vous, vous songez à tout. Moi, je me contentais d'être heureux... Ah ! vous serez, vous, une petite femme sérieuse !

— Vous ne trouvez donc pas ça joli d'être sérieux ?

— Et vous... vous ne voyez donc pas que je suis ravi... attendri... C'est délicieux de faire la connaissance d'une petite âme tout en droiture et en limpidité. Mais ça me change ! Ah ! que le temps me dure de vous donner votre château !

— Commencez par ma jaquette...

Il l'aida — mais avec tant de réserve délicate... du bout des doigts — à s'en revêtir...

— Merci, cousin. Et maintenant que vous avez payé — c'était même très cher,

savez-vous — il ne vous a presque rien rendu sur vos vingt francs, ce garçon...

— Eh bien... le jour où on retrouve une cousine... un jour de fête... de grande fête... si on ne le célébrait pas...

...Alors vous.. ça ne vous fait donc pas plaisir de retrouver un cousin ?...

La voix de la jeune fille devint tout à coup grave et émue.

— Oui, répondit-elle à Félicien, oui, je suis plus heureuse aujourd'hui que je ne l'ai jamais été depuis dix ans.

— C'est vrai, cousine ?

— Cousins... faisait-elle en hochant doucement sa tête brune, cousins... nous le sommes bien peu... Ça permet tout de même de se dire qu'on n'est plus seuls au monde.

— Alors, il faudra un peu l'aimer, le cousin Félicien...

— Je l'aime...

Et ils partirent silencieusement — comme s'ils n'avaient plus maintenant, d'autres paroles à échanger...

L'AMOUR Félicien rentra chez
S'EN MELE lui tout troublé....
 tout ravi...

Cette cousine de la main gauche, c'était la plus jolie des brunettes.

Cette bonne action, la plus exquise des aventures.

Et il constatait — le lendemain matin — que s'il n'était pas encore amoureux de Françoise, il se voyait en beau chemin pour le devenir...

...Un chemin où il ne demandait qu'à marcher... qu'à galoper — lorsqu'on carillonna à sa porte... C'était Bidor.

Le futur impresario du "Merle blanc" n'avait pas vu Félicien hier de toute la journée... Et il s'inquiétait déjà de l'éclipse de son commandataire.

— Je t'ai cherché hier comme une piè-

ce de cent sous au fond d'une poche trouée. Que diable est-tu devenu ?

Fallait-il lui raconter ?... A quoi bon ?

D'abord, elles ne regardaient ni Bidor ni Jo, ses affaires de famille... Et puis, vrai, il avait bien le temps — s'il le jugeait à propos — de leur faire des confidences...

Et il répondit évasivement :

— J'ai été occupé.

— Pour l'héritage ?... Le père Monocle est déjà revenu ?...

— Non... le vieux est toujours là-bas. C'est le notaire qui m'a écrit.

Bidor dressa l'oreille.

— Rien de grave, hein vieux ?...

Rien qui puisse nous embêter ?

— Il y a un juge malade...

— Ça je m'en bats l'œil.

— Oui... mais, ça regarde l'homologation, comme ils disent. Et tu sais, Bidor, sans homologation, pas de galette.

— Enfin... pourvu qu'elle finisse par tomber... Toi, c'est bien entendu... tu marches toujours pour le "Merle blanc" ?

— Mais oui... Ce qui est dit est dit...

— Alors, Montmartre verra quelque chose d'un peu bath... J'ose le redire à mon tour.

— A propos : tes comptes doivent être faits maintenant ?

— A peu près, oui.

— Combien ça va-t-il me coûter, ce merle-là ?

— Est-ce que tu deviendrais déjà rapiat, Félicien

— Tu es bête... Mais enfin, j'aime autant savoir.

— Eh bien, tu le connais... tu l'as assez tourné et retourné, le devis de l'architecte : quinze mille...

— La limonade ?

— Pour toute cette installation, Jo s'arrange avec cinq mille...

— Quinze et cinq, vingt. Et puis ?

— Pour les engagements, les avances, publicité, affiches, réclames, mettons encore cinq mille.

— Vingt et cinq, vingt-cinq. Et puis ?

— Et puis rien. Un point, c'est tout.

— Et le proprio ?... Le loyer ?

— Je le compte avec les autres frais quotidiens. La recette couvre tout ça, avec un énorme boni.

— Alors, vingt-cinq mille... Ils ne feront pas des petits ?

— Tu ne voudrais pas Félicien. Et tu sais pourquoi je te demande si gros que ça. Je veux faire les choses tout à fait bien... Sinon, j'aime autant ne pas m'en mêler... Au surplus, rappelle-toi Perny.

— Qui a monté l'"Ane bleu" ?

— Rue Fontaine, oui.

— Eh bien, il a duré ce que durent les ânes roses, ton "Ane bleu..." l'espace d'un matin.

— Justement. Il était parti, lui, pas avec la moitié... pas avec le quart de ce que tu vas m'allonger... Il n'avait pas le nerf de la guerre... il s'est élaqué.

— Tâchons de n'en pas faire autant, hein, mon vieux Bidor ?

— Nous, Félicien ! Ecoute ce programme.

Et il recommença — pour la centième, pour la millième fois — un boniment, toujours le même... mais toujours agrémenté de nouvelles trouvailles.

— Luxueuse simplicité... pas de taping à l'oeil... pas de dorures en toc... style et confort...

— Et le personnel artistique ?

— Épatant aussi... Plus épatant encore ! Ah ! mon vieux, tu peux croire que je n'ai pas perdu mon temps, hier dans l'après-midi, pendant que tu nous jouais fille de l'air.

— Qu'as-tu donc fait ?

— J'ai causé à Nattier... J'ai revu le petit Bidache.

— Vous êtes d'accord ?

— Presque. Mais ce n'est rien, ça. Voici la nouvelle à sensation : J'ai la promesse de Jean Gascon... Il amènera Lydia.

...Et tu sais : Pas une comme elle pour détailler des petits machins dans le genre des tiens... Nous débutons par une revue : titre provisoire : "Merle et Merlette..." C'est Gascon qui la fait... Nous mettons les bocks à cent sous... Nous refusons du monde... Tout-Paris court au "Merle blanc." Mille francs de recettes tous les soirs... Cinq cents francs de bénéfice... Cent cinquante mille balles à partager au bout de l'année.

Il le regarda, tout stupéfait :

— Comment ! tu ne sautes pas de joie ? tu restes-là comme un Terme ?... Je te trouve même plutôt froid.

Et, pris d'une vague inquiétude :

— Félicien, tu ne nous lâches pas, au moins !

— Mais non... Je t'ai promis... ce qui est dit est dit.

— Alors, il faudra turbiner, toi aussi, mon vieux.

— Pourquoi turbiner ?

— Parce que, avec Lydia, ton répertoire va prendre une importance... Il faudra le renouveler... souvent... Tu n'as pas grand'chose de prêt... Creuse-toi le navet, Félicien.

— C'est que... je n'ai guère le temps.

— Tu le prendras...

— Ça ne se fait pas comme un compte de répartition, un poème lyrique... Il faut l'inspiration.

— Lydia t'inspirera.

— Oh !... Lydia.. Tu la trouves si chic que ça, cette blondasse ?

Bidor en leva les bras au ciel.

— Bon ! voilà qu'il n'aime plus les blondes à présent !

— Il y en a de si fadasses...

— Hein ! si la fortune le rend difficile ! ne va pas au moins dire ça à Jo.

— D'abord, Jo est plutôt rousse.

— Blond-ardent, mon petit.

— Enfin... chacun son goût... si cette couleur te plaît.

— Monsieur préfère les brunes ? La dame des pensées de monsieur est brune ? Monsieur a sans doute fait le chopin d'une brune ?

— Je n'ai point de chopin... C'est toi qui est stupide !

— Eh ! là ! fâchons pas !

— C'est vrai, il n'y a rien d'agaçant comme d'entendre des insanités pareilles.

— Mais ce qu'il devient chatouilleux, ce capitaliste ! Allons déjeuner. Ça te calmera le système.

Félicien secoua la tête.

— J'ai affaire.

— Où ça ?

— Ah ! non ! non ! non ! éclata-t-il nerveusement. On est des copains, c'est entendu... On monte le "Merle blanc", c'est convenu... Mais on n'est pas attelés ensemble ! On va où on veut ! si on n'a pas envie de le dire on ne le dit pas ! voilà le programme mon vieux.

— Bon... bon... c'est compris. Mes respects à la brune. Quand te verra-t-on ?

— Au café, là-haut... puisque tu n'en démarres plus.

— Parbleu, c'est là que je fais mes engagements et que mes artistes me donnent des auditions. Cependant tu sais, à l'apéritif, c'est toujours plus sûr.

— Entendu. Adieu. Bien des choses à Jo.

— C'est épatant, comme tu as déjà pigé le ton et le geste pour ficher les gens à la porte !

... Allons, à la revoyure. Bien des choses à la brune.

— Tu es idiot !

— Et toi, tu me fais l'effet de t'offrir un de ces béguins ! Méfie-toi, Félicien. Ça te coûtera plus cher que le "Merle blanc."

— Tu m'embêtes !

Eh bien oui, c'est vrai.

Il était amoureux... amoureux pour tout de bon...

... Amoureux d'une jeune... d'une jolie fille qui ne ressemblait guère aux connaissances de Bidor qui pourtant avait eu relativement de la chance.

Incorrigible bohème, il avait, un jour, rencontré un modèle, Josette... la petite Jo.

C'était une blonde gentille... poussée, elle aussi, entre deux pavés de Montmartre, elle avait fait connaissance de ce peintre qui était bon garçon

À ce moment, elle s'était aperçue qu'elle avait tout de même un coeur — et que ce coeur battait, — pas désagréablement du tout, — quand le grand Bidor apparaissait avec son veston à col droit, son pantalon à la hussarde — et ses yeux fouilleurs... qui rigolaient toujours.

Lui, il ne s'en cachait pas.

Il avait eu pour elle le fort béguin... le grand emballement...

Et comme il la voulait à lui... bien entièrement à lui il n'avait pas hésité :

— On va se marier, veux-tu ?

— Oh ! mon Bidor !... c'est vrai ?... tu ne me fais pas une blague ?

— Tu vas voir ça. Tu es majeure ?

— Il n'y a même pas bien longtemps, mon chéri.

— Je suis majeur... depuis plus longtemps que toi. Tu n'as pas de famille ?

— Oh ! si peu ! une tante qui m'a élevée.

— La loi ne connaît pas ça les tantes.

... **Moi** je suis un vieil orphelin... Al-
lons nous renseigner au secrétariat de la
mairie sur les papiers à fournir...

Quinze jours après, la petite Jo était
madame Biscarrat.

Et, sauf le sacrement, rien n'avait chan-
gé dans leurs vies, leurs allures, leurs ha-
bitudes, leurs relations — pas plus que
dans leurs mentalités de bohêmes mont-
martrois.

Quant à Félicien il se disait déjà :

— Eh bien quoi, on a eu de la chance.
Il ne reste plus qu'à édifier du bonheur.

...On va forcément vivre, tout près
l'un de l'autre... Pourquoi donc qu'on
ne serait pas aussi des amoureux ?

...Déjà, hier, on s'est dit qu'on s'ai-
mait bien. On va pouvoir se le redire.

...Et ce sera si gentil de parler de
ça, ... d'en parler sans blague... sans
rencontrer des yeux qui se moquent... ou
qui méprisent...

...Sans se heurter, quand on se donne-
ra le bras, aux rugosités d'un coeur des-
séché à toutes les rôtissoires...

...Ah ! dire toutes les bêtises d'amour
qui vous passent par la tête... et trouver,
tous les deux, qu'il n'y a rien de si doux,
rien de si bon...

...Les voilà, les joies que je ne connais-
sais pas et que je vais enfin connaître !

C'est dans ces dispositions d'esprit
qu'il arrivait à midi, avenue des Ternes.

Cette fois, il n'avait fait que passer rap-
pidement devant le magasin, pour s'assur-
er qu'elle était déjà remontée chez elle.
— Aussitôt il avait grimpé ses cinq éta-
ges...

Et la petite Françoise, en lui ouvrant la
porte :

— J'avais bien prévu !

— Quoi donc ?

— C'est le gros potin... le vrai scan-

dale... Je ne savais plus quelle conte-
nance tenir devant ma machine...

— Il fallait dire à ces demoiselles de se
mêler de ce qui les regarde

— Et le patron qui m'a demandé si c'é-
tait vrai que j'allais le quitter...

— Bonne occasion pour lui coller votre
démission, s'écria Félicien.

— Je m'en suis bien gardée, répondit
Françoise en riant.

— Alors... que lui avez-vous raconté,
à cet exploiteur ?

— Je lui ai dit que j'étais très heureu-
se d'avoir retrouvé une personne de ma
famille... et que toute mon aventure se
bornait là.

— Eh bien !... Il ne vous a plus rien
demandé cet homme...

— Non. Mais ç'a été une autre comédie.
Les camarades ont prétendu que je me
payais leur tête... que ce parent était
un amoureux...

— Ah !... Et vous avez répondu...

— Qu'elles feraient mieux de taper sur
leur machine... et de me laisser taper sur
la mienne.

— Voilà tout ?

— C'était le plus simple.

— Assurément. Mais moi, cousine, je
leur aurais dit autre chose.

— Quoi donc ?

— Je parle de ce que j'aurais répondu
moi, Félicien Claudel...

Il avait la voix un peu altérée... En le-
vant sur lui ses yeux noirs, elle le vit tout
ému.

Devina-t-elle la cause de cette émotion ?
Elle devint toute rose... pendant qu'il
continuait résolument... bravement :

— Oui, moi, Félicien Claudel, j'aurais
dit à ces demoiselles : — C'est vrai, je
suis amoureux. Ça m'est venu tout de sui-
te... et je vous jure que je n'y songeais
guère.

... Mais quand je me suis trouvé à côté de François, quand j'ai vu qu'elle était la gaieté, la sagesse, la raison... et en même temps l'émotion, la grâce... enfin tout ce qui est délicieux en une femme... oh cousine, tout ce que je découvrais pour la première fois en une femme... oui, je suis devenu amoureux... oui, j'ai subi son charme... oui, je l'aime.

Et arrêtant la protestation qui palpait aux lèvres de la jeune fille :

— François... vous avez vingt ans, j'en ai vingt-cinq... C'est le mois de mai où les oiseaux font leurs nids... où les garçons et les filles se prennent par la main... par le cœur...

... François, petite François aux yeux noirs, restons appuyés d'un à l'autre pour fêter notre printemps... et puis, quand nous serons vieux, pour résister au froid de l'hiver.

... Vous voyez bien que je suis devenu sérieux, moi aussi... puisque je me suis aperçu que je pouvais faire ici ma provision de bonheur pour toute ma vie...

... François, laissez-moi vous aimer ! Et pour que vous vous accoutumiez à m'aimer aussi, allons-nous-en...

... Vous m'avez converti... Vous avez réveillé mon instinct héréditaire de paysan des Vosges... de paysan mal déraciné...

... Paris, c'est une grande... une vilaine comédie... Allons à la vérité... Allons à la Malnoue...

... J'ai maintenant les yeux ouverts... Ils sont pleins de vous... François... Vous ne répondez pas ?...

— Je voudrais, fit-elle tout bas, je voudrais savoir si c'est vrai... bien vrai... ce que vous me dites ?

— Oh ! vous ne le voyez pas ?

— Oui, vos yeux bleus sont limpides... vous êtes très sincère....

— Je vous aime...

— Mais vous devez toujours l'avoir, vous, la sincérité du moment ; c'est celle qui dure longtemps, dont je voudrais être aussi certaine...

— Comment faire pour vous la prouver, François chérie ?

— Il faudra me redire tout cela... Ah ! Félicien, encore bien des fois... d'abord, parce que ça m'enchant, — vous voyez, je ne fais pas la coquette, — ensuite, pour que je m'assure que c'est toujours vrai...

Elle eut son joli sourire :

— Je ne sais pas... mais je m'imagine que les femmes doivent s'y connaître... Je verrai bien...

Félicien eut la vision, lui, d'un ciel qui s'entr'ouvre.

— Et alors ?... insista-t-il, radieux déjà, mais avide de voir les portes de ce beau ciel d'amour s'ouvrir toutes grandes

— Alors, fit-elle tendrement, je suis libre comme vous... Moi aussi, je rêve d'être un jour heureuse...

— Dans la bicoque... où on ira mener la vie de château.

— On fera d'abord autre chose, s'écria-t-elle avec un nuage d'inquiétude dans ses yeux noirs.

— Mais oui, méfiante... mais oui, le maire y passera d'abord... et monsieur le curé ensuite... Ah ! chérie, chérie, que je vous aimerai !

— Moi aussi... je crois.

— Il me semble que je vous aime depuis toute ma vie ?

— Et il n'y a qu'un jour pourtant...

— Un jour qui m'a montré ce que jamais je n'avais encore rencontré sur mon chemin... mon stupide chemin : une vraie femme.

Et il répétait ardemment :

— Ma femme... ma femme...

— Oui, tout à vous, murmura-t-elle, gagnée à son tour par la contagion de sa fièvre...

Alors, dans cette petite salle à manger, il prit sa tête brune ; — et, sur ses cheveux aux reflets bleuâtres, il posa ses lèvres en une interminable... en une délicate... en une chaste caresse.

— Le baiser des fiançailles, ma Française.

— Je suis heureuse...

— Je t'aime !...

Et tout vibrant :

— Je vais écrire au notaire...

— On se mariera donc là-bas ?

— A la Malnoue... dans notre château.

Mais bien sûr !...

Il se prit à rire... de tout son cœur :

— Ce sera même le bon moyen pour ne pas avoir toute la place Pigalle à notre noce, petite Française chérie...

Elle riait aussi :

— Vous croyez donc que votre Bidor...

— Il se défilera, d'abord... et sa madame rousse aussi... Ils en ont soupé, de la campagne...

...Et puis, ajouta-t-il en haussant légèrement les épaules, quand ils auront leurs vingt-cinq mille balles, — ça, c'est promis — ils ne songeront guère à nous, cher bonheur...

LE SPECTRE DE BANCO !

Pendant ce temps, à la Malnoue, M. Nestor de Saint-Gall, mandataire et hôte du nouveau châtelain, talonnait le notaire, hareclait le greffier, s'incrustait chez le président du tribunal, pour activer l'homologation...

...La fameuse homologation, après laquelle il toucherait son vingt pour cent et se déclarerait le plus fortuné des archivistes héraldiques et paléographes, floris-

sant sous la troisième République.

Il s'était, aussitôt après le départ des Montmartrois, installé dans la chambre de François Rouvière ; et c'est là que, chaque matin, il avait l'honneur de saluer le portrait de cet homme inquiétant, que Mme Biscarrat appelait irrévérencieusement le négrier.

Bon prince, d'ailleurs, avec le père et la mère Godard, il daignait causer avec eux...

Cela se passait d'ordinaire le soir, quand, revenu de ses expéditions à Dôle, il s'attablait, affamé, devant les gibelottes et les friassées de Clémence.

Et puis, en faisant sa digestion dans un de ces fauteuils, si durs aux épaules, si propices pourtant au rêve, il se bâtissait béatement son château à lui, — son château à Asnières.

Trois mille six cents francs de rente, — parce que la rente sur l'Etat, c'est encore ce qu'il y a de mieux, — son vingt pour cent irait au moins à ce chiffre...

Qui sait ? Il le dépasserait peut-être !

Trois cents francs par mois !

Cela se traduit par un joli petit vide-bouteille au bord de l'eau... par une compagne... d'âge moyen, c'est de la simple prudence...

...Et puis, ô Virgile, ô Horace !... par la pêche — par la pêche matin et soir... sans oublier les deux apéritifs quotidiens au bouchon d'à côté...

...Sans négliger surtout le grand chapeau de paille qui est à la fois un ombre et un symbole !

Paisibles joies de l'âge mûr ! — son monocle en frémissait d'aise.

Les archives et la paléographie, c'était déjà de la misère oubliée...

Et il y avait sur la terre, un homme qui ne demandait plus rien à la chance.

Ah ! Dieu oui, il y avait, lui aussi, ga-

gné le quine à la loterie... et il ne s'agissait plus que d'aller toucher ce gros lot.

Cela ne pouvait d'ailleurs plus tarder.

Hier matin, le président du tribunal lui avait annoncé que son successeur entrerait décidément en convalescence... et que, dès que ce digne magistrat ferait sa première sortie, — demain peut-être, — le jugement d'homologation serait aussitôt rendu.

— J'aurais dû y retourner dans l'après-midi, se disait-il en se barbifiant d'une main sûre, — car il était propre et soigné de son mieux sa petite personne — j'aurais dû y retourner au lieu de perdre mon temps chez le notaire...

... Enfin, ce sera ce matin, pour ma première sortie. Il faut leur tenir l'épée dans les reins...

Et il s'escriyait gaillardement du rasoir et de la savonnette — lorsqu'un bruit de voix se fit entendre, arrivant à lui du rez-de-chaussée.

Tout aussitôt, la mère Godard, qui, sachant la maison sonore, ne perdait pas son temps à monter au premier étage, lui criait, du bas de l'escalier :

— Monsieur de Saint-Gall... c'est monsieur le notaire.

— Je me débarbouille et j'y vole. Faites entrer au salon.

Le notaire !

Il venait sûrement pour lui apprendre qu'on le rendait ce matin — qu'il était peut-être rendu d'hier soir — le jugement d'homologation...

L'archiviste bâcla à la diable la fin de sa barbe et de sa toilette... s'incrusta son monocle dans l'arcade sourcillière — et courut au salon où le char de l'Amour traîné par des bergères présidait au groupement des fauteuils de crin noir, alignés en demi-cercle autour de la cheminée.

Le notaire n'était pas seul.

Il y avait avec lui un monsieur...

... Un individu, plutôt... à la peau basanée, tannée, cuite et recuite... aux crins raides.

... Un particulier assez inélégant... rudement bâti, par exemple... qui le regardait venir d'un oeil à demi caché sous une grille touffue d'énormes sourcils aussi noirs et aussi raides que ses cheveux... un citoyen qu'il n'avait certainement jamais rencontré ni vu à la Malnoue, à Dôle ou ailleurs.

Le notaire, lui, était très rouge... très congestionné.

Il avait aux tempes une moiteur... dans les yeux une inquiétude d'assez mauvaise augure...

Mais, s'efforçant cependant de faire bonne contenance :

— Mon cher client... non... non ce n'est pas au client que je m'adresse... mon cher monsieur. Je vais sans doute vous étonner... autant que je l'ai été moi-même...

Il eut un sourire... le plus gracieux possible pour l'autre... qui fixait sur lui ses yeux broussailleux :

— Étonné... agréablement... cela va sans dire... Enfin... J'ai l'honneur de vous présenter M. Martial Rouvière.

— Hein ! s'écria Saint-Gall en un recul d'épouvante.

— Parfaitement, reprenait le nouveau venu avec un accent formidable, Rouvière, Martial de Rouvière, fils de Rouvière Laurent et de Thérèse Roubeaux, mes père et mère, l'un et l'autre décédés.

— Mais vous aussi, vous êtes mort !

— Vous trouvez que j'en ai l'air ?

— J'ai l'acte de notoriété !...

— Moi, j'ai l'acte de naissance, mon brave homme... et tous les autres qui se suivent depuis que j'ai quitté Marseille et

que je suis allé m'établir à Alexandrie...

— Quand ça ?

— Il y a douze ans... Et le consul de France, le président de l'association des négociants français, le chef de la police... tout le tremblement... ont certifié que, depuis ce temps-là, j'y suis honorablement connu. Il a les papiers, le notaire... Il les a lus... refus... depuis le premier jusqu'au dernier... Il peut vous dire s'ils sont en règle, mon brave homme...

Saint-Gall en blémissait :

— Vous... vous êtes Martial Rouvière... fils de Laurent...

— Eh ! voilà deux fois que je vous le dis.. Vous n'avez qu'à y aller voir, puisque vous êtes archiviste... héraldique...

— Et paléographe, ajouta machinalement Saint-Gall, ahuri... Je vous avais pourtant bien cherché.

— Pas au bon endroit, à ce qu'il faut croire.

— Pas au bon endroit ? protesta avec indignation l'archiviste piqué au vif.

...Je vous ai cherché à Marseille... partout où votre passage avait été signalé... jusque sur la côte de Catalogne... où vous avez été tué d'un coup de couteau... j'en ai dix attestations... légalisées...

...Je vous avoue que j'ai arrêté là mes recherches.

— Eh ! mon cher, c'est sur la place d'Alexandrie qu'il fallait aller, si vous vouliez me trouver... Quand on fait un métier on doit le faire habilement.. ou bien on ne s'en mêle pas...

— Mais monsieur...

L'homme l'interrompit :

— Autrement... parlons peu et parlons bien. Je viens de faire ma petite visite au président du tribunal.

— Déjà !

— Eh ! on se lève matin, à Alexan-

drie, quand on est dans les affaires.

...Il m'a même dit, cet homme, que j'arrivais juste à temps... parce que, la monnaie, elle allait s'envoler...

...Ah ! bouffre oui, c'était temps. Ils l'avaient rendu hier soir, le jugement qu'il va falloir recommencer.

— C'est même s'empressa d'ajouter le notaire, c'est même mon cher client, ce qui rend absolument régulières les quelques avances que j'ai dû, — vous le comprenez — consentir à l'héritier présumé.

— Oh !... vous avez fait des avances ? A combien donc qu'elles se montent ?

— Rassurez-vous, mon cher client, elles sont relativement légères.

— Légères... légères... Ce n'est pas un chiffre. Combien ?

— Quatre mille... avoua le notaire en hésitant.

— Bouffre !

— ...Si mes souvenirs sont exacts....

— Ils doivent l'être, on ne lâche pas quatre mille francs comme une poignée de sottises.

— Et d'une voix dont la sévérité encore plus accentuée faisait frémir l'imprudent officier ministériel.

— Vous savez, notaire. Je pourrais vous embêter... et sérieusement... parce que, sur les reçus, il y a la date. Hein ? Est-ce qu'elle y est, la date... ou bien si vous avez oublié de la mettre ?

— Je ne crois pas... en effet... avoir commis cet oubli... Je vérifierai...

— Suffit. L'affaire est entendue. Elle y est. A ce moment-là, il n'était pas prononcé, le jugement... Par conséquent... Qu'est-ce que vous avez à répondre ?

— Rien... Je ne dis rien... mon cher client, murmura le notaire terrorisé.

— Vous avez même bigrement raison de ne rien dire...

...Mais rappelez-vous.. rappelez-vous

bien qu'on ne la fait pas aux enfants de Marseille...

Il eut un geste... qui était presque un geste de conciliation.

— Enfin... si ce n'est pas allé plus loin... Mais rappelez-vous aussi : les frais sont arrêtés, rien ne va plus, hein ?

Et se tournant vers Saint-Gall, qui en perdait la voix et le souffle.

— Alors, monsieur l'archiviste, vous comprenez... Je me vois dans la nécessité... Eh ! je sais bien que c'est pénible... Mais c'est aussi comme j'ai l'honneur de vous le dire :

... Vous avez manqué la passe, mon brave homme. C'est mon bateau à moi qui arrive bon.

— Je vous assure, balbutia Saint-Gall.

— Le notaire m'a déjà expliqué. Votre jeune homme ne connaissait seulement pas le vieux.

— J'avoue...

— Eh bien, moi qui vous parle, je l'avais vu deux fois à Marseille, du temps de mon père, quand j'étais tout petit.

... Il était venu, rue de la Reynarde, lui dire bonjour avant de s'embarquer pour l'Amérique... Oui, c'est là rue que nous y demeurions... tout près du vieux port.

— Je la connais, grommela Saint-Gall, j'y suis allé aux renseignements... C'est même là qu'on m'a appris votre décès.

— Eh ! pechère ! jamais je n'y étais retourné depuis que j'avais tiré ma bordée de Catalogne... sur la "Belle Caroline."

— Une goélette... je sais.

— Un coup de tête, quoi ! Après une petite sottise que j'avais eu l'imbécillité de faire. Ah ! coquin de sort ! elle m'a mené loin, celle-là... En Espagne, au Maroc, en Algérie... et puis la Tunisie... la Tripolitaine... et finalement, Alexan-

drie où j'ai eu le temps de me calmer le sang... où je me suis établi... où j'ai su la mort de ma mère... et puis de mon père.

— Vous n'êtes donc pas alors revenu en France ?

— Eh ! que voulez-vous ! Ce n'est pas de m'embarquer pour Marseille qui les aurait ressuscités, pas vrai ?...

... Enfin, j'ai eu la chance, au bar, de tomber sur le journal et de lire l'annonce.

— Quelle annonce ?

— Celle que j'avais fait insérer, expliquait le notaire.

— Ça m'a mis au courant de la mort de mon pauvre oncle... J'ai dû régler quelques petites affaires... Dans le commerce, vous savez... Je suis revenu tant vite que j'ai pu à Marseille.

— Quand donc ?

— Eh ! il y a une huitaine. Oui, je sais, on m'a raconté qu'un petit vieux à Iorgnon avait passé... Ça devait être vous..

— Ça devait être moi, soupira lamentablement Saint-Gall.

— J'ai relevé tous mes états civils... Ah ! vous m'en avez fait faire, des trottes.. Vous m'en avez fait manger de l'argent !... Pas moins, que j'ai fini par tout avoir dans la poche... Alors, j'ai pris le train... Et c'est moi qui vous inviterai à déjeuner, si le coeur vous en dit... avec le notaire.. Eh ! On se quitte pas sans prendre quelque chose...

— Merci... c'est le train que je prendrai, gémit l'archiviste assommé par ce coup formidable...

Allons !... C'était flambé !

Le fruit que Nestor de Saint-Gall avait si laborieusement... si ingénieusement fait mûrir pour Félicien Claudel, tombait dans la bouche de ce Marseillais... de ce Martial Rouvière.

En quelques mots, du reste, le notaire, — tout en prévenances, tout en sourires, maintenant, pour le vrai, le définitif héritier, — avait confirmé la légitimité des prétentions de ce neveu.

Il n'y avait pas même à discuter l'antériorité de son droit contre un cousin... un cousin au sixième degré.

Et voici comment à la légende succédait la vérité.

Ce Martial Rouvière n'était pas mort, comme se l'imaginaient les marins de la "Belle-Caroline."

Il avait survécu au coup de couteau dont il portait la marque...

Il était revenu de la noyade... de tout ce qui aurait envoyé un honnête homme dans l'autre monde.

Mais on sait bien qu'il n'y a de la chance que pour les fripouilles.

En ce temps-là, fuyant — et pour cause — la police marseillaise, Martial Rouvière s'était bien gardé de reparaître, lorsque guéri, il était sorti du taudis... du coupe-gorge où, dans la baie de Rosas, il avait trouvé asile et discrétion.

Partant à l'aventure, il avait vagabondé à travers l'Algérie, la Tunisie et la Tripolitaine.

Enfin — chose certaine — il était arrivé à Alexandrie, où il s'était amendé, peut-être, mais fixé assurément.

Martial en revenait, après douze ans — rappelé par la malencontreuse annonce que le notaire avait fait insérer dans tous les journaux du littoral.

Il avait simplement touché barre à Marseille — le temps de se faire délivrer les actes d'état civil et des pièces d'identité dont il aurait besoin. — Et il était là... en chair... en os...

Ah ! Dieu de Dieu ! en appétit sur-tout !

Il n'y avait donc qu'à tirer la révéren-

ce à ce gagnant du gros lot... et à le laisser camper sur la position qu'il venait, si brillamment, de conquérir.

C'est tout cela que Nestor de Saint-Gall se disait, dans l'accablement — la prostration — qui suivent toujours les grandes déroutes.

C'est tout cela qu'il remâchait encore — sans le digérer, hélas ! — effondré sur une banquette du train qui le ramenait, le jour même à Paris.

Ah ! là là !.. quel abordage !.. Quand il faudra apprendre cette catastrophe au jeune Claudel !..

Après ça, le désastre de Félicien le laissait indifférent.

C'est le sien qui lui déchirait, qui lui broyait le coeur.

Si près du but !

A la veille de toucher ce bienheureux vingt pour cent...

C'est dans l'immense amertume de cet écroulement qu'il avait débarqué à la gare de Lyon.

— Où aller maintenant ? se demanda le lamentable archiviste.

Eh ! parbleu, — d'abord — Il s'agissait d'annoncer l'effroyable nouvelle à ce malheureux garçon... à ce frère d'infortune.

Il fallait bien lui raconter la résurrection de ce Marseillais... de ce nervi aux poils noirs, raides comme des baguettes de tambour... de ce forban au teint de brique calcinée... de cette brute aux colossales épaules...

Mais où le trouverait-il ce pauvre enfant qu'il allait assassiner en lui enfonçant ce poignard dans le coeur ?

Et M. de Saint-Gall conclut avec une douloureuse logique, après avoir constaté que c'était l'heure de l'apéritif.

— Il est certainement à la terrasse du café où il a ses habitudes... où je parie

bien qu'il tient table ouverte... où il fait — ô imprudent !... danser des écus de l'héritage en compagnie d'un tas de sans-le-sou qu'il abreuve... Pauvre, pauvre jeune homme !

Et prenant l'omnibus — car le temps n'était plus aux autos et aux taxis, — il se hâta, avec le secours d'une correspondance, de gravir la Butte.

Voilà plus d'une semaine que Félicien et ses excentriques amis l'avaient laissé seul à la Malnoue, pour activer les formalités et terminer l'affaire.

Ah ! bon Dieu, oui, qu'elle était maintenant terminée... Et pas de la façon qu'ils se le figuraient, ô infortunés !

Mais pendant ces dix jours, fidèle à son devoir de mandataire, l'archiviste héraldique avait activement correspondu avec son client.

Chaque fois, — hélas, c'était vrai, alors, — chaque fois il lui avait répété que la poire mûrissait... qu'elle devenait prête à cueillir... qu'elle allait tomber... demain... aujourd'hui peut-être. C'était à pleurer !... Pauvre petit !

Et, en réponse, lui aussi, il avait reçu des lettres de ce brave garçon... Oh ! toujours les mêmes : "Dépêchez-vous, faites feu des quatre pieds... Vous ne pouvez pas savoir comme je suis pressé d'en finir..."

— Eh bien, concluait-il en descendant de l'omnibus qui s'arrête justement place Pigalle, eh bien, s'il était pressé, il va être servi... Oh ! ce Marseillais... Oh ! cette figure de brigand !... 'Oh ! cette canaille !...

Mais ces invectives à l'adresse de l'usurpateur, — qui était bien réellement, hélas ! l'héritier légitime — ces furibondes apostrophes n'avaient pas empêché le père

Saint-Gall de se diriger tout droit vers la terrasse de café où il voyait Bidor et sa légitime épouse.

Ils étaient en compagnie d'une demi-douzaine de citoyens de leur acabit. Tout cela dans un déchaînement de chapeaux de toréadors, de lavallières flottantes, de barbes en pointe et de consommations où s'harmonisaient toutes les nuances du vert limpide et du vert laiteux.

— Si c'est ce pauvre enfant qui paye, pensa l'archiviste, il se pourrait bien qu'on oubliât de commander une seconde tournée... Enfin !...

Et comme, en dépit du secours de son monoele, il ne voyait pas son client, il avança encore vers le groupe, — aussitôt reconnu par Bidor.

— Eh ! le père aux héritages... Est-il arrivé, cette fois, le galion ?

— J'aurais le sourire et je ne l'ai pas, répondit mélancoliquement Saint-Gall.

Et cherchant toujours du regard :

— Où est donc M. Claudel ? Je comptais le trouver ici...

— Félicien ? Un lâcheur... un homme qui roucoule... un serin...

— Il ne donne plus suite au projet ?.. s'écria, — plus narquois peut-être que stupéfait, — le paléographe qui pensait à part soi : — Il n'a fait que devancer l'échéance, le pauvre !

Mais Bidor, avec un geste qui devait rassurer l'assistance :

— Entendons-nous, père Saint-Gall... Pour la monnaie, ça tient toujours. Il a donné sa parole devant les copains... sa parole sacrée... Celle qui vaut un écrit.

— Bidor a garanti aux artistes une quinzaine d'avance.

— En effet, répondit évasivement Saint-Gall, c'est de cette façon qu'on évite les mécomptes. Mais où donc est-il, M. Claudel ?

— Avec sa brune, fit Mme Jo, avec la jeune personne dont on parlait dans les lettres...

— Quelles lettres ?

— Mais vous ne savez donc rien ?... Félicien ne vous a pas mis au courant ?

— De quoi ?

— Il a trouvé une héritière du vieux.

— Quel vieux ?

— François Rouvière...

— Comment ! M. Claudel a aussi trouvé... Il en pleut alors !

— Mais oui, affirmait-elle sans comprendre ni le sens, ni la douleur de cette exclamation. Il avait une fille, le négrier.

— Une fille !... Mais alors, bigre de bigre, une fille... Ça passe avant un neveu !...

— Possible, fit-elle sans mieux comprendre. C'est Félicien, du premier coup, en lisant les lettres...

— Mais, saprelotte, de quelles lettres voulez-vous donc parler ! s'écria Saint-Gall qui, lui non plus, n'y comprenait plus rien.

— Ah ! s'il faut tout vous expliquer, nous n'en finirons pas...

— Vous n'expliquez rien du tout ?

— Dieu ! que les hommes ont la tête dure ! Je vous dis que le négrier avait une fille... une fille qui s'appelait Françoise...

— Comme lui ; bon. Après ?

— Après ?... Félicien, — et c'est tout de même chic, ce qu'il a fait là, — Félicien s'est mis à la recherche de cette fille.

— Il l'a trouvée ?

— Oui, mon vieux Saint-Gall... sans être archiviste. Et depuis ce moment, continuait Mme Jo, nous ne l'avons plus vu qu'en coup de vent. — Bonjour — Bonsoir — Ça marche le "Merle blanc?" Alions tant mieux ! — Au plaisir. — Co-

cher, avenue des Ternes...

Et la légitime épouse de Bidor ajouta en haussant les épaules :

— Toujours elle se termine comme ça, la conversation... Ce qui veut dire que Félicien passe sa vie, maintenant, avenue des Ternes...

— Quel numéro ? demanda Saint-Gall. Je connais assez bien le quartier.

— La maison de la grande imprimerie... au bout de l'avenue... Les magasins et les ateliers tiennent tout le rez-de-chaussée.

— Je sais. J'ai habité en face.

— Eh bien, c'est là que Félicien a déniché la jeune personne... Elle était dactylographe... une brune...

— Jeune naturellement... et jolie sans doute ?...

— A ce qu'il prétend, oui.

— Vous ne la connaissez donc pas ?

— Il s'est bien gardé de nous la montrer.

Elle se retourna vers la blonde cendrée.

— Ah ! non, ma chère, on n'était pas des gens assez comme il faut... Les femmes mariées passent cependant pour des personnes qu'on peut fréquenter... Eh bien ! il paraît qu'on se trompe...

— Alors, demanda Saint-Gall, qui suivait son idée, alors depuis que M. Claudel a découvert cette demoiselle ?..

— Eh bien, quoi... c'est le béguin, c'est l'amour, c'est l'ivresse !... Ils ne se quittent plus... et depuis ce jour Félicien est devenu invisible...

Jo eut une exclamation :

— Mais taisez-vous donc... il veut l'épouser... il l'épousera... il l'épouse !..

— Sapristi !

— Ils n'attendent plus que le galion.

Le galion !... Ce mot magique avait mis l'assistance en fièvre.

— Penses-tu, s'écriait la blonde cendrée prenant à témoin un des chapeaux de toréador qui semblait plus particulièrement s'intéresser à elle, penses-tu que voilà une petite bonne femme qui en aura eu de la chance...

Et pendant que le torero ainsi pris à partie acquiesçait, plein de conviction :

— Tu parles, Lydia...

Saint-Gall, avec un étrange rictus :

— Ah ! la coupe et les lèvres !... le bonheur que la main n'atteint pas !...

Il ajoutait aussitôt, faisant appel à tout ce qu'il avait de vieille philosophie :

— Vous me direz que la fortune n'est pas indispensable au bonheur... que l'amour vit d'eau claire...

— A condition qu'elle soit suffisamment alcoolisée, protesta Bidor. Vous allez bien prendre un verre ?

— Non, je vous remercie, vous avez déjà une pile de soucoupes...

— C'est aux frais de la princesse !... C'est sur le compte du passif de la succession... Vous le savez bien, père, vingt pour cent ?

Mais Saint-Gall hochant énigmatiquement la tête :

— Vérité d'aujourd'hui... erreur de demain, grommela-t-il sans répondre autrement à cette inconsciente... à cette amère raillerie.

— Allons... décidez-vous... En voilà des façons !

— Eh bien, décidément non, je n'ai pas soif. Et puis il faut que je voie sans retard M. Claudel...

...Vous dites que je le trouverai avenue des Ternes ?

— Oh ! pour sûr !

Et Mme Jo, interrompant son légitime époux, expliqua complaisamment au père Monocle :

— Vous demanderez à la pipelette si le

cousin de mam'zelle Françoise, ne serait pas, comme par hasard, chez sa cousine...

— Et si elle me dit que non...

— Pas de danger, mon petit père, il n'en dévisse plus. A cette heure-ci, il y est toujours.

...mais pensez donc, ils ont déjà fait afficher les publications...

— Pour se marier !... Ah ! les pauvres enfants !

— Ils voulaient d'abord faire la noce à la Malnoue... on leur a expliqué qu'ils n'y avaient leur domicile légal ni l'un ni l'autre, et qu'à moins d'attendre encore six mois.

— Parbleu... c'est élémentaire...

— Alors ils sont tranquillement allés à la mairie du XVIIIe.

— Rue des Batignolles... Je vous dis que j'ai habité le quartier.

— Et ils sont affichés à la grille, vous pourrez le voir si vous passez par là...

...Allons, fit-elle en insistant, vrai, père Monocle, vous ne voulez rien prendre ?

Mais Saint-Gall répéta si bizarrement :

— Non... Je vous remercie... Je n'ai pas le coeur à boire...

— Enfin... intervint Bidor, presque inquiet, là-bas... y a-t-il du nouveau ?

— Plutôt, oui.

— Ah ! vieux cachottier, affirmait Jo, c'est le galion ! vous pouvez bien nous le dire, avant d'aller prévenir Félicien... Si le galion n'était pas arrivé, vous ne seriez pas là.

— Pauvre.. pauvre enfant, s'écria Saint-Gall renonçant à garder plus longtemps le secret qui l'étouffait, celui qui est arrivé, celui qui nous enfonce tous dans le lac, c'est Martial Rouvière !

— Le neveu !... Qui était mort ?

— Parfaitement !... Et il m'a démontré qu'il en avait, de la vitalité !...

— Il a reparu !

—Et il vient de me flanquer à la porte de la Malnoue...

—Quand ça?

—Pas plus tard que ce matin... Voilà pourquoi je n'ai pas le coeur d'allonger encore la pile de vos soucoupes!... La princesse a fait faillite!

—Non de... Et le "Merle blanc!"

—Il fera comme moi, le "Merle blanc", il se brossera le ventre!

...Bon appétit, messieurs!

Et, sans prendre garde qu'il terminait la tirade exactement comme Ruy Blas l'avait commencée, il eut un geste tragique, en rajustant son monocle qui venait de choir.

Et il partit à grands pas du côté des Batignolles, les laissant tous, consternés, abrutis,—foudroyés.

Eh! il faut bien que tout le monde l'aie, sa part d'embêtements!

VII

PAUVRES C'est vrai qu'on le
AMOUREUX rencontrait toujours
là-bas, cet amoureux qui pouvait, à présent, légitimer sa présence avenue des Ternes, en répondant aux curieux:

—Allez donc voir à la grille de la mairie du XVIIe arrondissement!

Voilà trois jours qu'on l'y avait affiché... Trois jours qu'il était le fiancé officiel de cette jolie, de cette charmante, de cette adorable fille... qui ne faisait plus de difficultés pour lui dire qu'elle l'aimait de toute sa reconnaissance et de tout le meilleur de son amour.

Mais, comme il marchait avec lenteur, ce mariage!

Presque aussi lentement que l'autre affaire, là-bas, à la Malnoue.

Si le père Saint-Gall é'aspérante formule "dans un jour je vous donnerai sans doute des nouvelles définitives"—le secrétaire de la mairie des Batignolles invoquait, lui, des délais légaux, obligatoires—interminables aussi.

La première publication avait été faite dimanche.

Il en fallait une seconde, dimanche prochain...

Et c'est seulement trois jours après qu'ils seraient enfin autorisés à passer par devant l'écharpe municipale.

Huit grands jours encore à attendre... au moins.

Et c'est aussi à cause de cette attente à laquelle ils étaient condamnés que la petite Françoise, douce entêtée, avait signifié à son fiancé

—Rien ne presse, vous le voyez, pour quitter mon patron. Il a justement beaucoup de travail en ce moment...

—Il faudrait bien pourtant... un jour ou l'autre...

—Oui. Mais en partant brusquement, je le mettrais dans l'embarras, et ce ne serait pas gentil, parce qu'il a été bon pour moi.

—Ça ne lui coûtait même pas cher, au début...

—N'empêche que depuis six ans, c'est lui qui m'a fait vivre... Non, ami chéri, il ne faut pas être ingrate. Je vais ce soir lui donner ma huitaine. Pendant ces huit jours, je lui abattrai le plus gros de sa besogne... de cette façon, nous nous quitterons très bien... et vous, mon Félicien que j'aime, vous me ferez gentiment la cour à la sortie du magasin.

—Mais vous n'aurez le temps de rien préparer.

—Ma robe? Vous savez bien qu'on me la fait, puisque nous sommes allés ensem-

ble chez la couturière.

—Et le reste?

—Tout le reste, c'est vous que ça regarde. Vous êtes un rentier, vous... vous n'avez rien à faire. Vous vous occuperez de tout, et ça vous occupera pendant que je taperai sur ma machine.

—Alors, pour les invitations...

—Vous savez bien ce dont nous sommes convenus...

—Les témoins...

—Madame Bernoud...

—Naturellement... puisqu'elle a été un peu votre maman, ma chérie...

—Et puis?

—Monsieur Tiberge...

—Ah! oui... j'y tiens, à celui-là... Il a été un peu votre papa, lui aussi. L'avez-vous déjà invité?

—J'irai demain... Il me fera d'abord les gros yeux, derrière ses lunettes... Il doit m'en vouloir, le digne homme...

—Voilà ce que c'est, de quitter les gens, pas bien gentiment... sans leur faire une pauvre petite visite d'adieu... en leur envoyant une lettre de démission... toute sèche...

—Oui, petite raison, oui, petite vérité, il vaut peut-être mieux donner sa huitaine... comme une brunette que je sais... Mais enfin, c'est un brave homme, M. Tiberge. Après m'avoir lavé la tête, il s'attendrira. Je le connais... Et nous l'aurons à notre mariage.

—Et puis, fit-elle, avec une prière dans les yeux; et puis, point d'autres...

—Non, ma Françoise. Et puis, Bidor et Jo se fichent un peu d'aller à ma noce, pourvu qu'ils palpent ma monnaie.

—Alors... voilà tout. Ah! il y a votre habit.

—Je l'ai déjà essayé.

—Je suis sûre qu'il vous va bien.

—Pas si bien qu'à vous votre robe blanche.

—Ce qui fait que nous serons des petits mariés très chic.

—Epatants, n'est-ce pas? Oh! que c'est amusant de parler de ça!

—Chéri, il y a quelque chose dont j'aime encore mieux parler.

—Chérie, je sais: de la Malnoue où on sera si heureux.

—Sous les grands arbres.

—Avec les lapins, les poules, la mère Godard...

—La Malnoue, répétait-elle fermant à demi ses yeux noirs... La Malnoue où on deviendra des paysans.

—Où on s'aimera, ma Françoise.

—Beaucoup!

—Toute la vie!

Maintenant, la bonne et douce habitude était prise.

Tous les après-midi,—bien avant le retour de la jeune fille qui tapotait héroïquement sur son piano—Félicien s'installait dans l'appartement de Françoise.

Félicien était alors maître et seigneur de cette salle à manger, genre Henri II, qu'on emporterait à la Malnoue...

Il contemplait—avec des yeux d'amoureux—cette jolie petite chambre, avec ses meubles en érable...

Ah! que ce Félicien Claudel était donc un homme heureux!

Et ce soir-là, dans le crépuscule doré de cette jolie journée de mai, pendant que la pauvre chérie s'escrimait encore sur sa machine,—non! fallait-il, tout de même, qu'elle fût entêtée pour s'éreinter, là-bas, pendant qu'il paraissait délicieusement ici... pendant qu'ils auraient pu, bien plus délicieusement, paresser tous les deux ensemble,—ce soir-là, il était à sa place accoutumée.

Pour le principe,—et aussi pour voir où il la conduirait passer sa soirée, il avait ouvert un journal acheté au kiosque, en face de la maison.

Et il parcourait les annonces des théâtres, des concerts... de tous les endroits où on peut mener correctement une jolie mademoiselle qui sera demain une jolie madame.

...Lorsqu'il entendit sonner à la porte du petit appartement.

Ce n'était pas Françoise,—elle avait sa clef.

—Peut-être la mère Bernoud, pensa-t-il, qui apporte un carton... le chapeau, je parie, que nous avons acheté hier soir... Ce que la chérie sera gentille, là-dessous, pour s'en aller à la Malnoue...

Il se leva paresseusement du fauteuil où il était si bien.

—Et puis, avec la mère Bernoud, on potinera un brin... Elle adore ça, cette femme...

Et tout heureux et tout aise, il alla tranquillement ouvrir.

Non... c'était Saint-Gall.

—Vous!... Quelle chance!... Alors il y a du nouveau?...

Mais l'archiviste était monté trop vite... il n'arrivait pas à reprendre haleine... Félicien avait devant lui un Saint-Gall congestionné... incapable d'articuler une parole...

Et voilà qu'au même moment une autre galopade s'élevait dans l'escalier.

Françoise. apparaissait... toute rouge aussi... un peu essoufflée.

—Ah! chérie, s'écria Félicien... vous arrivez bien... C'est M. de Saint-Gall.

—Je m'en doutais... d'après ce que m'en a dit Mme Bernoud... Alors... j'ai couru... Il y a quelque chose?

—Sûrement. C'est la bonne nouvelle

qu'il apporte enfin...

...Mais entrez donc, cher ami... Alors, c'est vrai... il y a du nouveau?...

Encore trop haletant pour pouvoir répondre, l'archiviste avait pénétré dans la petite salle à manger où cette jolie fille brune le regardait avec tant de curiosité dans ses yeux impatients.

—C'est ma fiancée, expliquait Félicien, Mlle Françoise. Ma fiancée et mieux que cela encore... La fille de...

—Je sais, put enfin articuler Saint-Gall... Ils m'ont dit ça... là-bas... mal... mais à peu près quand même...

Il ajouta comme simple, mais suffisante explication:

—Je viens de la place Pigalle.

—Ils vous y ont donc appris qu'en bonne équité, c'est Mlle Françoise qui aurait dû hériter de son père... de sorte que j'ai, moi, la grande joie de pouvoir réparer...

—Je leur ai même aussitôt répondu que vous ne répareriez rien du tout, mon pauvre ami.

—Je voudrais bien savoir qui m'empêcherait d'épouser Mlle Françoise.

—Vous l'épouserez... Je n'en doute pas.

Il s'inclina galamment devant la jeune fille:

—Vous aurez même mille fois raison de l'épouser, parce que mademoiselle me paraît une bien aimable personne...

Mais hochant la tête avec une tristesse résignée:

—Seulement, mes pauvres enfants, la réparation se bornera là.

—Expliquez-vous mieux, s'écriait Félicien, le coeur serré d'une soudaine inquiétude.

—Eh! oui, je m'explique... puisqu'il faut y arriver: Voilà...

Et tout d'une haleine, à présent... pour en finir plus vite avec ces lamentables et terribles explications :

—Martial Rouvière n'est pas mort. Il est en ce moment à la Malnoue d'où je reviens, tout simplement flanqué à la porte par l'héritier, le vrai, l'unique, qui a été assez canaille pour ne pas crever de son coup de couteau... et qui m'a montré deux rangées de dents!...

...Ah! le gredin!... il s'en chargera, lui, de boulotter tout seul l'héritage de monsieur votre père, mademoiselle....

—Le neveu!... Oh! pauvre Françoise! balbutia Félicien qui était devenu très pâle...

—Oui, mes enfants, le neveu. Vous pensez si j'en suis plus joyeux que vous... Ce n'est pas ce moko—oui, il est de Marseille et ça s'entend dès qu'il ouvre la bouche—ce n'est pas ce moko qui me payera mon pauvre vingt pour cent.... pas vrai?...

Il leva désespérément les bras au ciel :

—Oh! là, là... nous pourrions dire que nous l'avons manquée belle!...

Et il s'éroula sur une chaise — style Henri II—pour essayer le verre de son monocle tout embué d'une sueur de prostration...

—Alors, demandait Félicien qui ne pouvait pas encore croire... qui refusait inconsciemment de se résigner—alors on est sûr... bien sûr... ce n'est pas une audacieuse tentative de chantage?...

—Ah! pauvre petit... C'est sûr et certain... Il a tous ses papiers... tous ses certificats...

... D'ailleurs, le notaire l'appelle déjà "mon cher client"—vous pouvez conclure.

Félicien eut encore, pour sa fiancée, un regard d'angoisse.

—Et vous, Françoise?... fit-il d'une

voix à peine distincte.

La jeune fille tout d'abord ne répondit pas.

Mais ses yeux noirs qui s'étaient tournés vers le pauvre garçon prirent alors une expression si apitoyée... si tendre...

—Allons, murmura-t-elle en s'efforçant de sourire... Allons... cousin... est-ce qu'on perd ainsi courage?

—Quand tout croule...

—Vous savez bien que plaie d'argent n'est pas mortelle.

—Eh... l'argent!

Il eut un grand geste d'indifférence.

—C'est ça encore qui me serait égal, l'argent! Je m'en suis bien passé jusqu'à présent... J'avais l'habitude et je la reprendrais vite...

...Mais avec cet argent, c'est vous que j'obtenais... vous que j'avais... vous que je pouvais rendre heureuse!...

...Et maintenant!

—Eh bien, fit-elle tout bas, qu'y a-t-il de changé, maintenant?

—Il y a...

—Non, protesta-t-elle en arrêtant d'un geste furtif les mots sur ses lèvres, non... Tout à l'heure, on parlera de ça.

—Eh! oui, s'écriait Saint-Gall, quand je ne serai plus là pour gêner les épanchements... C'est ce que n'ose pas dire tout haut mademoiselle... mais c'est tout de même ce que j'ai compris immédiatement.

Il eut un soupir mêlé de mélancolie et de compassion.

—Au surplus, mes pauvres enfants, je ne vous imposerai pas plus longtemps ma présence; vous en savez maintenant aussi long que moi... et, par conséquent, je n'ai plus rien à vous dire.

...J'avais pris tous les frais à ma charge... Je suis dans le lac... vous aussi... C'est une affaire à passer aux profits et

pertes.

...Il n'y a plus qu'un petit détail...

Instinctivement, Saint-Gall cligna de l'oeil derrière son monocle.

—Je veux parler... des avances du notaire.

—Ah! mon Dieu! s'écria la petite Françoise toute frissonnante... l'argent qu'il vous a remis, Félicien?

—Oui, mademoiselle, les avances qu'il a faites directement à M. Claudel—et celles aussi que j'avais faites moi-même et qu'il m'a remboursées...

Et maintenant, il me réclame tout ça? interrogeait Félicien consterné.

L'archiviste eut un geste de protestation énergique.

—Il ne vous réclame et ne vous réclamera rien du tout... Il n'en a pas le droit... Et si ça peut vous mettre un peu de baume dans le sang, j'ajouterai que vous pouvez, vous, être bien tranquille.

...Vous avez la loi pour vous: article 138 du Code civil. Vous étiez de bonne foi... vous avez été homologué... il n'y a même pas longtemps... hier soir... mais le temps ne fait rien à l'affaire...

...Vous aviez donc le droit de toucher et, comme dit le sage législateur, de "faire les fruits vôtres"....

... Par conséquent, les quatre mille francs que vous avez reçus... c'est bien quatre mille?

—Oui.

—...ne sont que des fruits... une faible partie des fruits que, depuis six mois, l'héritage a produits. Ils sont à vous, ces quatre mille francs. L'héritier absent n'est revenu que ce matin. Il n'a droit qu'à ce qu'il trouve... Il en aura suffisamment, le greudin!

...Et vous, fit-il en rajustant son monocle, j'espère bien qu'il vous en reste en

core... pas mal...

—Un peu, oui... par bonheur!

—Je n'aurai pas l'indiscrétion de vous demander combien....

Et après avoir toussé pour s'éclaircir la voix:

—Sur ces quatre mille, il y a mon vingt pour cent...

Saint-Gall ajouta bien vite:

—Sans moi... de cette jolie petite somme vous n'auriez pas eu un patard, et vous reconnaîtrez qu'il est de toute équité que je participe... selon le prorata convenu...

—Payez-le, Félicien, fit Françoise à voix basse. Finissez-en tout de suite.

—Ah! mademoiselle a bien raison, s'écria le vieux renard qui avait entendu,—c'est comme une dent qu'il faut arracher...

...Après tout ça ne fait jamais que huit cents francs... Quelle misère!... quand je comptais si bien sur cent mille!

...Et je vous prie de croire que, pour moi aussi, ça tombera à pic. Je suis raclé jusqu'à l'os, j'ose le dire.

Françoise eut encore un geste muet.

Félicien chercha en soupirant, dans son portefeuille:

—Les voici, monsieur de Saint-Gall.

...Maintenant, vous êtes plus riche que moi.

—Et vous, vous êtes un gentil garçon, répondit le paléographe en empochant les billets bleus.

...Adieu, mes enfants, je sens que je vous gêne... Vous avez mon adresse... Je sais maintenant la vôtre... la poste n'est pas faite pour les chiens... et je vous souhaite bien du bonheur.

...Mais, nom de nom, de nom, de nom, que nous l'avons manquée belle!

Il dégringolait déjà l'escalier.

Françoise et Félicien restèrent seuls.

Ils se regardaient... lui, si tristement... elle avec un sourire... un joli sourire qui s'accentuait peu à peu.

—Allons, fit-elle, le monsieur au monocle n'y est plus.

Et lui prenant les deux mains :

—Vous ne pouvez pas vous figurer comme je suis plus à mon aise, depuis un moment, pour vous dire que vous me plaisez... mais vous me plaisez...

—Oh! Française... Française chérie.

Et il ne put aller plus loin. Le dernier mot venait de s'éteindre en un sanglot mal étouffé.

—Voilà qu'il pleure à présent... quand une demoiselle se décide à lui dire de jolies choses...

—C'est les nerfs... Et puis... vous voir si gentille... si courageuse... si héroïquement bonne...

...Moi, je n'ose plus, maintenant, vous dire comme je vous adore...

—Dites quand même.

—Ah! Française... avec tant de crainte... tant d'anxiété...

Il eut un de ces élans de sincérité qui plaisaient tant à la brunette.

—Et pourtant, il me semble qu'avec vous... pour vous... pour vous rendre heureuse,—parce que votre bonheur serait le mien,—il me semble que je ferais des miracles de volonté!

...Mais voilà... qu'est-ce que je vous offre à présent? De partager la vie d'un bohème... d'un écervelé qui n'a pas seulement eu la prudence... le simple bon sens... de conserver son pauvre petit gagne-pain...

—Je vous l'avais bien dit qu'il fallait demander un congé... un congé de quinze jours et pas plus.

—C'est que vous êtes la sagesse, vous... la sagesse qui sourit et qui a toujours rai-

son...

...Mais sacrebleu, s'écria-t-il en un nouvel élan,—d'énergie, cette fois,—sacrebleu! quand on veut fermement... férocement... on doit réussir... et on réussit...

...Ce qu'on ne peut pas attraper avec les mains, on le saisit avec les dents, et on l'accroche quand même!

...J'ai vingt-cinq ans, je ne suis pas plus bête qu'un autre... Et j'y mettrais tant de bonne volonté... parce que j'aurais tant de reconnaissance... tant d'adoration...

...Voilà ce que je n'ose plus vous dire, maintenant...

—Vous le dites pourtant assez bien, je vous assure... Et vous ne voyez donc pas, vous, que j'ai une grande joie à l'écouter?

—Ah! chérie!

—Félicien... c'est sincère... bien sincère, n'est-ce pas?

—Françoise... c'est mon coeur que j'ouvre...

—Et vous maintenant, vous avez la preuve que je n'étais pas une fille intéressée quand je vous disais,—peut-être un peu vite, en effet—que vous me plaisiez...

—Jamais je ne l'ai eue, cette abominable pensée!

—Elle aurait pu traverser votre esprit... un jour... tandis que je suis sûre à présent: vous ne l'aurez pas.

Et elle répétait si tendrement:

—Vous ne l'aurez jamais.

—Alors, s'écria-t-il, fou de joie, vous voulez donc toujours... quand même... oh! Française... mon amour adoré...

Et sans savoir comment cela s'était passé, ils se trouvèrent alors dans les bras l'un de l'autre.

Ils pleuraient tous les deux...

Mais sous le rideau de leurs larmes, leurs yeux brillèrent, comme brille le soleil à travers une pluie de printemps.

C'est elle qui parlait maintenant... toute triomphante d'avoir bien mené sa petite embarcation.

—Dites si j'ai eu raison d'être gentille avec mon patron...

—Ah! si j'en avais eu un peu, moi, de cette raison-là!

—Demain matin, je me mets tranquillement à ma machine en disant à M. Nico-leau que j'aurai tout simplement besoin de vingt-quatre heures de congé... un de ces samedis... On profitera du dimanche...

—Ça fera quarante-huit heures... ça fera même plus que ça... jusqu'au lundi matin.

—Vous voyez donc, samedi c'est le bon jour.

—Samedi prochain, nous ne pourrons encore pas... Ils sont insupportables, ces gens de la mairie... Mais l'autre...

—Je demanderai l'autre samedi au patron.

—Il ne vous le refusera pas au moins?

—Lui!... voilà huit jours qu'on raconte à ce pauvre homme que je ne resterai pas chez lui... que je vais filer... qu'il peut faire son deuil de sa première dactylographe...

...Mais je vous dis... en apprenant que je n'ai pas l'intention de le quitter, il va être ravi, cet homme... Il m'accordera tout ce que je lui demanderai.

Elle fit à Félicien une petite révérence en plongeant.

—Et j'ai l'honneur, monieur Claudel, de vous présenter une petite femme qui apportera le déjeuner à son petit mari...

—Seulement, fit-il, en secouant la tête,

il n'y a pas que le déjeuner...

Et avec un grand soupir:

—Moi, demain matin, j'irai trouver M. Tiberge.

—Vous irez vous faire gronder... et réintégrer...

—Ah! si ça ne dépendait que de lui... Je sais bien que ça finirait par s'arranger. Mais il y a le grand patron... Je n'étais pas un employé modèle... J'aurais tort de vous le laisser supposer.

—Mais ça va changer?

—C'est changé, Françoise chérie. Le vieil homme est parti... Il s'en est allé tout à l'heure avec cette fripouille de Saint-Gall.

—Vous lui gardez rancune, à ce pauvre homme?

—Je lui en veux de m'avoir fait monter à une échelle d'où la dégringolade a été plus dure pour moi que pour lui... Je lui en veux de m'avoir fait perdre mon pauvre petit emploi à l'agence...

—Chéri, murmura-t-elle, sans lui vous ne m'auriez pas trouvée.

—C'est pourtant vrai... Et alors, moi, je ne suis qu'un ingrat de lui en vouloir... Vous avez raison, ma Françoise... toujours raison.

—Mais, faisait-elle en riant, c'est le petit emploi, maintenant, qu'il faut retrouver...

—Si vous connaissiez le grand patron... vous ne ririez pas, petite Françoise...

—Quand M. Tiberge verra un homme converti... quand il sera convaincu qu'il ramène à ce terrible grand patron le modèle des employés... c'est lui qui plaidera votre cause... et qui la gagnera.

—Voudra-t-il, pourra-t-il croire?...

—Allez toujours voir demain matin.

—Oui, j'irai! Tant pis si on m'envoie à la balance. Il faut tout essayer... Et

puis après?... Eh bien, je battrai le pavé de Paris... J'ai de bonnes jambes... Ah! il faudra bien que je le trouve, ce dîner que je veux pourtant apporter, moi?

Mais la petite Françoise songeait maintenant au plus pressé:

Alors... pendant que vous chercherez... Combien vous reste-t-il?

Félicien étala le portefeuille où, tout à l'heure, il venait de puiser.

— Tout est là-dedans.

— Et il y a?

— Ah! pauvre chérie, les huit cents francs du père Monocle ont fait un trou... un gouffre!

— N'y pensez donc plus, à ces huit cents francs, à présent,—comme il disait,—que la dent est arrachée. Il vous reste?...

— Voyez. Six cents francs en billets de banque.

— Un point, c'est tout?

— Avec ça, la monnaie que j'ai dans ma poche.

— Combien?

Il chercha dans son gilet, et retirant sa main pleine :

— Deux louis... dix francs en argent, et puis de la mitraille. Inutile de la compter, n'est-ce pas?

Elle joignit les mains :

— Vous avez six cent cinquante francs à vous!...

— Avec de la mitraille en plus : oui.

— Mais... vous êtes plus riche que moi!

... Et puis, faisait-elle en riant, les économies vont commencer...

— Ça me semble même urgent.

— Alors, commençons tout de suite. Votre loyer. On biffe cet article.

— Françoise... Je déménage donc!

— Vous voulez bien que nous habitions ici? C'est très gentil, vous verrez... un peu petit...

— Ah! qu'à deux on y tiendra bien! Je vais donner congé rue Fontaine.

— Et pour la noce?... On ne va pas se ruiner, je suppose.

— La noce... On y invite toujours Mme Bernoud...

— Bien sûr.

— Et le père Tiberge?

— Ça dépend de la façon dont il vous recevra demain, mauvais employé.

— Ah! vous me portez la chance... il s'attendrira quand je lui raconterai la gentille... la courageuse... l'exquise petite mignonne que vous êtes... et il embêtera tant le grand patron que mon affaire s'arrangera...

— Alors, oui... il faudra faire votre invitation.

— Je le préviendrai que ça ne ressemblera en rien aux noces de Gamache...

— Et c'est peut-être pour cette raison-là qu'il acceptera sans façon ce qui sera offert de bon cœur.

— Et ce soir, mon ami chéri, commençons la réforme économique...

— Oh! moi qui voulais emmener dîner...

— Où ça, dépensier?

— A l'Alcazar d'été... Oh! n'ouvrez pas ces yeux indignés. Le dîner là-bas ne coûte que cent sous...

— Par tête!... Mon Dieu! que j'aurai de peine à le convertir.

— Pas tant que vous croyez, petite sagesse... petite raison... Faites vous-même le programme... le joli programme.

— On ira dans un endroit que je connais, moi, et où nous dînerons pour trente sous par tête.

— Je veux bien...

— Et vous verrez, ce sera un petit dîner très bon...

— En face de vous, chérie, il sera exquis.

— Meilleur que vous ne croyez, sceptique. Après, on reviendra par les Champs-Élysées... on fera un grand tour...

— A pied.

— Naturellement... pendant lequel on sera amis... amis...

— Je m'y engage, ma Françoise !

— Et je me trouverai très heureuse si vous êtes, ce soir, aussi aimable que lorsque vous aviez les millions du marquis de Carabas...

— Je le serai !

— Je me figure même que vous allez d'être encore plus.

— Ah ! ma pauvre bien-aimée, ce n'est pas à ces millions que je songe... C'est la bicoque de la Malnoue que je regrette... pour vous...

— Oui, fit-elle avec une ombre de mélancolie, — là-bas... la campagne... les sabots... les poules...

Elle haussa les épaules.

— Bah ! quand on n'a pas ce que l'on aime...

— Il faudra aimer celui que vous avez.

— Vous aussi, vous m'avez...

— Et on s'aimera bien...

— Toujours ?

— Je te le jure !

Dans l'obscurité grandissante de la petite salle à manger, ils eurent encore une interminable étreinte...

— Non... murmura-t-elle tout oppressée... non... je ne t'aimerais plus autant...

— Je t'adore...

Et, obéissant à sa douce prière...

— Prends vite ton chapeau... Allons nous promener.

—+—

Il y a tout de même, ici-bas une providence.

Pour Félicien, elle prit, cette fois, la forme de son vieux chef du bureau.

Quand, le lendemain matin, il alla frapper à la porte du père Tiberge, — car il se serait bien gardé d'aller le relancer à l'agence syndicale, — celui-ci en lui ouvrant :

— Ah ! c'est vous, capitaliste, fit-il d'un air plutôt ironique.

Félicien avait, — on s'en doute, — une figure de circonstance.

— Ils sont dans le sac, mes capitaux, monsieur Tiberge.

— Déjà ! saprelotte ! Et c'est ça que vous venez me raconter ?

— Elle ne sera même pas bien longue, mon histoire.

— Brève comme celle du forgeron ?

— Mais pas en vers. Figurez-vous...

— Alors vous croyez que je ne la connais pas ?... Sachez que j'ai passé hier soir, place Pigalle...

— Tous les merles blancs devaient y être...

— Ils y étaient... Je les ai entendus pousser des cris de paon... Ah ! il a une voix, votre Bidor...

— Sonore, oui... et il racontait...

— J'ai même commandé un bock pour mieux écouter...

Il prit un temps.

— De sorte que vous voilà maintenant sur le pavé.

— Ah ! monsieur Tiberge... s'il n'y avait que moi ! Mais elle... Nous nous marions dans neuf jours !

— J'ai aussi entendu parler de cette folie... Ça tient donc quand même ?

— Plus que jamais ! s'écria résolument Félicien... Et il ne faut pas appeler cela une folie...

— Mais, petit malheureux...

— Depuis que j'ai fait la sottise de vous envoyer ma démission... c'est ma

seule action raisonnable...

— Oh !... il le dit avec une conviction. Racontez-moi donc ça, homme sage.

— Tant que vous voudrez, monsieur Tiberge. Au moins, pendant que je vous parlerai de Françoise, j'oublierai un peu mes embêtements...

Et quand il eut tout dit :

— Eh bien ! mon petit, fit le vieux chef de bureau qui venait de se moucher bruyamment et qui le regardait d'un oeil maintenant tout attendri, vous pourrez dire que vous avez eu plus de chance que vous n'en méritez.

— Ah ! je me le dis déjà... je me le dis tout le temps !

— Mais enfin, vous avez eu un bon... un très bon mouvement ; — et c'est positif que ça porte bonheur, les bons mouvements.

— Seulement, ça ne me rend pas mon emploi. Et vous ne vous doutez pas du crève-coeur qu'il y a à se demander comment on fera pour apporter le dîner... à celle qui offre déjà le déjeuner... oh ! monsieur Tiberge... si adorablement...

— Mais oui... je m'en doute... Alors, qu'allez-vous faire ?

Le ton du vieux sous-chef n'avait, à présent, rien de l'ironie de tout à l'heure.

Et Félicien déjà encouragé par cette sympathie qu'il sentait renaître :

— Je venais vous demander conseil... appui... appui surtout... Je me suis dit : un vieil ami de ton père, il aura compassion...

— Bien sûr qu'il faut avoir compassion pour des écervelés de votre calibre...

—... Et s'il consentait à intercéder en ta faveur auprès du grand patron...

— Ah ! oui... parlons-en du grand patron... Combien de fois m'a-t-il répété que vous faisiez déplorablement votre ser-

vice...

— Mais si vous lui promettiez... en mon nom... Ah ! monsieur Tiberge, je vous jure sur tout ce que j'ai de plus sacré... je la tiendrais, cette fois, ma promesse...

— Plus d'assiduité, hein ?

— Tout ce qu'on voudra... des heures supplémentaires... des corvées... tout...

— Mais ça ne vous empêche pas d'être très mal noté. S'il dit non ?

— Je serai bien obligé de chercher ailleurs.

— Où ça ?

— Je ne sais pas.

— C'est vague, comme indication.

— Mais, nom d'un tonnerre, il faudra bien que je trouve quand même. Je ferai... j'accepterai n'importe quoi !

— Oui, copier des adresses... distribuer des prospectus.

— S'il le faut !...

— Pauvre petit !... Vous ne vous doutez pas comme c'est déjà difficile de trouver un métier qui vous fera, tout doucement, crever de misère et de faim... Ah ! comme vous vous apercevrez bien vite qu'elle est terrible, la vie...

Et le vieux sous-chef répétait avec une conviction bien sincère :

— Terrible ! Terrible !

— Oui, soupira Félicien, on est bête... on se figure que les gallions sont déjà entrés dans le port quand on n'en voit encore que le mirage...

— On donne sa démission... on fait le malin... on ne va pas seulement demander avis au père Tiberge...

— On se moque de la prudence de Françoise...

— Ah ! elle a su se garder à carreau... mademoiselle Françoise ?.. Elle s'est méfiée du mirage ?

— Elle a eu la sagesse de ne pas m'é-

couter... elle est toujours dans son imprimerie...

— Bravo ! décidément elle est gentille, cette petite...

Et d'un air de bonne humeur... un peu bizarre :

— Quand vous mariez-vous ?

— Samedi, l'autre samedi, monsieur Tiberge... Et même, à ce propos, je voulais vous dire... fit Félicien.

— Tout à l'heure... ne nous embrouillons pas. Vous vous mariez samedi... Eh ! bien, je veux faire mon cadeau de noce à Mlle Françoise.

— Le plus beau, monsieur Tiberge, ce lui qui lui ferait le plus de plaisir... et à moi aussi...

— Eh ! je ne vous demande pas votre avis, jeune homme... Je choisis à mon goût. Si mon cadeau ne lui convient pas, elle le refusera. Tenez, il est là.

Il se dirigea vers son vieux secrétaire, l'ouvrit, y prit une feuille pliée en quatre.

— Apportez-lui ça de ma part.

Félicien ne fit qu'y jeter les yeux.

— Mais... c'est... Ah ! monsieur Tiberge, mon cher monsieur Tiberge !... Vous ne l'aviez donc pas remise au patron !... Vous l'aviez gardée, ma démission...

— Il faut croire.

— Ah ! vous êtes un brave homme, vous, un brave homme qui y voyait clair.

— Eh ! oui.

— Qui a eu compassion du fils de son vieil ami...

— Qui se disait : Il pourra encore arriver malheur à ce petit étourdi...

— Alors... Comment avez-vous fait ? Le père Tiberge riait franchement.

— Eh bien ! je suis allé trouver le grand patron... je lui ai expliqué que pour une affaire très importante, mais

très embrouillée aussi, l'employé... le déplorable employé Claudel sollicitait un congé d'un mois...

— Et lui ?...

— "Sans appointements," a-t-il signifié. J'ai incliné la tête... le congé a été accordé...

— Ah ! monsieur Tiberge !

— De sorte que vous avez encore douze jours pour vous marier tranquillement.

Il reprit son air ironique :

— Le refusera-t-elle, ce cadeau-là, votre Françoise ?...

— C'est à la noce qu'elle vous répondra, monsieur Tiberge... parce que vous en serez, n'est-ce pas, de la noce ?...

...Voyez, nous n'aurons que les quatre témoins... Et nous comptons d'abord Mme Bernoud qui a servi de mère à Françoise... et vous qui m'avez remplacé mon pauvre père... Donnez-nous cette joie voulez-vous ?...

L'air ironique se changeait maintenant en air courroucé.

— Eh bien... il n'aurait plus manqué que ça, de ne pas inviter votre chef...

Et l'air courroucé s'épanouit en un large sourire quand le brave homme conclut :

— Eh ! oui, j'accepte... et de grand coeur !

AU PAYS

Nestor de Saint-DES PHARAONS Gall avait mélancoliquement regagné son domicile, situé, on s'en souvient, sur la rive gauche.

Dans sa poche il emportait les huit cents francs qui, en gros et en détail, constituaient tout son bénéfice...

Bénéfice... ô ironie !

Il avait dépensé plus du double à dépister, à suivre et à faire aboutir cette malheureuse affaire...

Il y avait aventuré tout ce qu'il possédait... et qui n'était même pas lourd.

Et c'était perdu... irrémisiblement perdu, tout cela, jeté à l'eau. Sans compter les cent mille francs du rêve...

L'homme aux crins noirs et aux formidables épaules avait paru...

Il avait soufflé sur la bicoque de la Malnoue et sur le vide-bouteille d'Asnières...

Et tout avait croulé, comme deux châteaux de cartes...

— Canaille... nervi... forban... mercanti... rognonnait-il en réintégrant ce qu'il appelait — trop superbement peut-être — son cabinet de consultations de la rue du Bac.

Voilà huit jours qu'il n'y avait pas mis les pieds...

Et en retrouvant, sous une couche de poussière, ces meubles de bois noirci qui étaient les muets témoins de sa vie besogneuse... hasardeuse... problématique toujours :

— Allons, vieux cheval fourbu, reprends ton collier... et tourne la meule pour gagner ton avoine.

Il soupira amèrement :

— Je la croyais pourtant bien récoltée... et la provision faite pour jusqu'à la fin de mes jours !

...Non... "Sic vos non vobis..." comme a dit le poète. C'est pour un moko que j'ai perdu mon temps, mon travail et mon argent.

Et il alla s'asseoir — s'abattre — sur le fauteuil de cuir, jadis rouge... le fauteuil professionnel où il avait si longtemps ébloui le client par ses boniments et sa faconde... où il faudrait si longtemps encore — toujours peut-être — exercer la profession d'archiviste héraldique... et chercher dans les mystères de la paléographie son pain quotidien.

Maintenant, affalé à son bureau où s'étaït son dossier... son admirable dossier Rouvière... il s'hypnotisait sur ces extraits de l'état civil, ces actes de notoriété... ces attestations de témoins !...

Vaine et mensongère paperasserie, qui l'avait si bien convaincu du décès de Martial Rouvière... de cette brute aux crins taillés en brosse dure... raides comme des piquants de porc-épic... qui donnait... si l'on veut... de l'air au négrier.

Il feuilletait machinalement...

Lorsque son regard tomba sur un passage d'une attestation...

Il la lut d'abord d'un oeil distrait... il la relut avec plus d'attention... Il y revint une troisième fois...

— C'est bizarre...

Alors, — d'une précipitation presque fébrile, il consulta une autre pièce... puis une autre... puis une autre encore...

Il dut même y vérifier, sans doute, quelque chose de fort intéressant, car il murmura en progression tonique :

— Tiens... tiens... tiens...

Et il s'abîma en une longue songerie — clôturée enfin par ces mots pleins de mystère :

— Nom d'un chien ! C'est ça qui serait le plus épatant de l'aventure...

Sur quoi, il se mit à compter sa fortune.

Et après avoir constaté que, grâce au beau geste de ce petit Claudel il se trouvait à la tête d'à peu près un millier de francs...

— Je risque le coup, fit-il en adressant sa menace à un ennemi visible. Si c'est encore une tape, je n'en serai guère plus pagné. Mais j'en aurai le coeur net.

...Ah ! tu dis qu'on ne la fait pas aux enfants de Marseille... Je vais peut-être te montrer, malin, qu'on ne la fait pas non plus aux enfants de Paris

Quand le fer est chaud, il faut le battre.

Partant de ce principe et se rappelant que Napoléon — un autre malin, celui-là, — avait pour règle de conduite : Préparation minutieuse, exécution foudroyante, — l'archiviste dégringolait déjà son escalier

Une fois dans la rue du Bac, il huma l'air, comme un vieux pur sang qui se prépare à un temps de galop, et prenant sa course, il arriva bientôt rue Vignon, au bureau de la Compagnie des Messageries maritimes.

Quand il en sortit, il tenait à la main un guide officiel.

Il fit quelques pas, avisa la terrasse d'une brasserie.

Il s'y installa en commandant une absinthe, — il l'avait bien gagnée, celle-là.

Et assurant son monocle sous son arcade sourcilière, il se plongea dans l'étude du livret où sur la couverture, courent, autour du titre, tant de jolis petits drapeaux, de toutes les couleurs.

Une heure après, quand il se leva pour partir, son plan de campagne était déjà tout établi.

...Conclusion, dit-il, avec trois cent vingt francs, je paye mon voyage.

...Il m'en reste donc près de sept cents pour faire la pige à Sherlock Holmes...

...Enlevez !... C'est pesé !

—+—

Le sixième jour, après ce que M. de Saint-Gall appelait "l'ouverture des hostilités," il débarquait — un peu fourbu tout de même — dans le vieux port d'Alexandrie.

La mer avait été mauvaise.

Presque tout le temps il avait fallu s'enfermer dans la cabine commune...

...Un dortoir où s'entassaient trois étages de cadres et où s'épaississaient les pires senteurs maritimes et humaines.

Mais on revient... on revient vite de toutes ces petites misères...

Et le soupçon d'avoir été roulé, le vague espoir d'une formidable revanche, — ces deux stimulants raffermisssaient le cœur de l'archiviste héraldique, partit à la poursuite de son vingt pour cent.

— Bah ! fit-il en se secouant les oreilles, quand il se retrouva sur la terre ferme, bah ! le mal de mer, ça économise d'autant sur la nourriture.

Et il huma l'air à nouveau — mais cette fois pour s'orienter.

Il débarquait dans une ville inconnue où grouillent plus de deux cent mille cosmopolites.

Mais du premier coup, sur le port, avec son flair de vieux fibustier, il avait mis la main sur l'homme qu'il lui fallait ; — le Français, le réfugié, le hors la loi... l'ancien Parigot, devenu, par force, un hôte du Khédivé...

...En résumé : un gaillard prêt à toutes les besognes pour gagner quelques piastres, — et capable de tout pour les voler.

Mais Nestor de Saint-Gall, dans son existence plutôt tourmentée et chasserresse, avait eu affaire à des citoyens de tous les calibres.

Il alla tout droit à l'homme... assura d'un geste familier son monocle qui menaçait de s'échapper..

Pt sans s'attarder à d'inutiles préambules :

— Combien me prendrez-vous pour vous promener avec moi, du matin au soir, jusqu'à ce que nous ayons trouvé quelque chose que je cherche ?...

L'autre ne jugea pas non plus nécessaire de lui demander la moindre explica-

tion — et tout aussi laconique dans sa réponse que l'archiviste dans sa demande.

— Une piastre par jour et nourri.

— Ça fait, si je ne me trompe, quelque chose comme cent sous...

— ...de monnaie française, oui, mon prince.

— Quant à la nourriture, moi aussi il m'en faudra... on pourra donc faire potage ensemble... Seulement, je vous préviens, je ne suis pas millionnaire...

— Si vous n'êtes pas exigeant...

— J'exige une seule chose : c'est que ça ne coûte pas trop cher.

— Dans ce cas, il y a là tout près, à l'entrée de cette rue qui mène au Pharos, l'hôtel du Petit-Paris. Ce n'est pas grand genre, mais on n'y vit pas mal.

— Combien coûtent les chambres.

— Deux ou trois francs.

— Très bien. J'aime mieux quand vous comptez en monnaie française.

— Je m'en doute.

— Et vous ? Parisien ?

— Ça se reconnaît à l'accent, pas vrai ? Vous aussi...

— Moi de même. On se comprendra plus vite. Alors... les repas... quel prix.

— Pour une thune, à nous deux, le patron nous donnera de la friture et de la bouillabaisse plus que nous ne pourrions en manger. Cuisine provençale, je vous préviens...

— Oui... il faut prévenir... parce que l'enseigne de l'hôtel...

— Seulement, c'est un Niçard qui est cuisinier... et le patron est aussi de Nice.

— Nizza la bella... Allons-y... Mais d'abord, fit-il en arrêtant son guide qui partait dans la direction indiquée, comment vous appelez-vous ?

— Durand.

Et passant aussitôt à un autre ordre

d'idées :

— Est-ce qu'il n'y a pas ici une succursale du Crédit Lyonnais ou du Comptoir d'Escompte ?

— Vous voudriez y aller ?

— D'abord, oui... Oh ! tout simplement pour y déposer quelques sous... Voilà pourquoi l'une ou l'autre de ces deux maisons m'indiffère absolument.

Il cligna de l'oeil derrière son monocle en regardant son cicérone.

— Des sous... je n'en ai pas lourd, malheureusement... Mais je ne veux donner à personne la tentation de me les ratisoiser, quand nous arpenterons, le soir, des rues désertes.

...Le matin, on ira prendre à la banque juste ce qu'il faudra pour la journée. Ça m'enlèvera une appréhension... et à vous aussi...

...En route, monsieur Durand.

L'hôtel du Petit-Paris n'était qu'une auberge.

Mais enfin, la chambre qu'on montra à Saint-Gall prenait les allures d'un palais à la comparer à la cabine empestée du bateau.

Durand n'avait d'ailleurs pas menti en vantant les fritures et les bouillabaises du Niçard.

Et l'archiviste qui s'en était fourré, — comme on s'en fourre après cinq jours d'abstinence et de mal de mer, — s'occupait maintenant de son affaire.

— Voici de quoi il s'agit, mon petit Durand... Ecoutez bien ça.

— Je n'en perds pas un mot.

— Un nommé Martial Rouvière est, depuis douze ans — à ce qu'il prétend — établi dans cette ville.

— Commerçant, dit-il, et il ajoute : honorablement connu.

— Quel commerce ?

— Je n'en sais rien. J'ignore où est si-

tué l'emplacement de son honorable indus-
trie.

... Tout ce que j'ai pu apprendre, c'est que Martial Rouvière, qui se trouve en ce moment en France, habitait Alexandrie, il y a un mois.

... Par conséquent, ce n'est pas lui que je cherche, mais son établissement qu'il a peut-être vendu en partant... ou cédé... mais qui existe sans doute encore... et qui existait certainement le mois passé.

... A vous la parole.

Durand fit une grimace qui témoignait de pas mal d'indécision :

— Un commerce... une industrie... Alors, c'est à la Chambre des Négociants qu'il faudrait aller.

— Et si nous n'y trouvons pas notre renseignement ?

— Eh bien... on pourra passer au consulat français... à la police... aux agences... Oh ! les endroits ne manquent pas.

— Enfin, nous nous informerons partout... nous y mettrons le temps qu'il faudra... Mais je veux le trouver, l'établissement qui était tenu par Martial Rouvière... et je le trouverai, Durand... nous le trouverons...

Mais ne voilà-t-il pas que le garçon qui les servait, — un Italien qui baragouinait un peu de français et qui, sans y mettre plus de façons que cela, restait debout derrière eux, en les écoutant causer :

— Signor... zé connais bien oum nommé Rouvière, moi.

Saint-Gall sursauta :

— Un Rouvière qui est de Marseille ?

— De Marseille certainement, giacchè il a monté lo Bar Marseillais... et que son nom il est scritto sopra l'insegna...

— Et qui s'appelle Martial ?

— Si Signol.

— C'est le mien !...

— Ma si dice piuttosto... Lo fiociniè-

re...

— Un surnom alors qu'on lui donne ?

— Si signor.

— Et... qu'est-ce qu'il signifie, ce surnom ?

— Eh ! la fiocina... qué prend la poisson.

Cela n'en apprenait guère à M. de Saint-Gall.

Mais Durand intervenant alors :

— Très bien. J'ai compris, moi. Il veut dire une fouine.

— La fouine pêche donc le poisson, dans ce pays... comme la loutre ?...

Durand se prit à rire.

— Il ne s'agit pas de la bête qui dévaste les poulaillers... Pour les marins, la fouine est un harpon à cinq ou sept dents... un harpon qui ressemble à une grosse fourchette... avec un manche de plus de deux mètres de long. On s'en sert pour la pêche au feu.

— Martial Rouvière fait donc ce métier ? demanda Saint-Gall au garçon.

— No, qué zé vous ai dit. Il a monté oum bar... avec sa femme... ouina belle femme... On l'appelle Fiocinière, ze ne sais pas la raison perchè.

— Enfin... peu importe. Puisque vous le connaissez, c'est un homme, n'est-ce pas d'une quarantaine d'années... à peu près.

— Io tel lo credo.

— Les cheveux noirs.

— Si... tel oum négro...

— Vous dites... s'écria l'archiviste, dont la voix venait tout à coup de s'altérer.

— Sembra oum négro, si, signor.

Saint-Gall en pâlassait...

— Voyons... voyons... expliquons-bien... Vous prétendez que Martial Rouvière a les cheveux crépus... crépus comme un nègre !

L'Italien eut une fugitive hésitation dans le regard... Peut-être n'avait-il pas d'abord bien compris.

Cependant, presque aussitôt, il répondait, avec toute son assurance revenue :

— Signor, si... Moro siccome oun négro... forte siccome oun boeuf...

— Mais alors... murmurait Saint-Gall, toujours plus agité... Mais alors... Ce serait donc l'autre... l'autre qui ne serait pas mort en Catalogne... l'autre à qui la canaille aux crins de porc-épic serait en train de jouer le tour !...

L'Italien continuait :

— Ma per, disgracia, il est partito... da due anni.

— Parti depuis deux ans... Sait-on où il est allé... ce qu'il est devenu ?

— Ze ne pouis pas dire... ma, sa femme, elle tient touzours lo bar.

L'agitation de Saint-Gall devenait de la fièvre.

— Il a une femme... il est crépu... Car il est crépu, n'est-ce pas, comme un nègre ?

Le regard de l'Italien vacilla encore... Ce mot évidemment ne lui était pas familier.

Mais, comme l'autre fois, il répondit :

— Siccome oun négro, si, signor.

— Crépu... disparu depuis deux ans, il a laissé sa femme... où est ce bar ?

Le garçon expliquait à Durand :

— Addietro della dogana... La strada che monta... Lo Bar marseillais...

— Je vois ça d'ici... c'est tout près... venez avec moi, patron.

Saint-Gall lui emboîta le pas.

Il était très congestionné... mais il entrevoyait une lueur...

Oui, c'est le rapprochement de deux infimes détails retrouvés, l'autre jour, dans la déposition de deux témoins de son enquête, qui avait été pour l'archiviste le

bout du fil conducteur.

"Il avait les cheveux très crépus", affirmait le premier témoin...

Et le second, à deux endroits, confirmait ainsi cette déclaration : "On aurait dit la laine d'un nègre."

Or l'autre, là-bas, à la Malnoue, le nerve, le forban, avait des crins durs et raides comme les poils d'une brosse.

Sur le premier moment, Saint-Gall n'y avait pas pris garde.

Il ne se souvenait plus de cette particularité, perdue dans un fatras d'autres détails sans intérêt, auxquels, pas mieux qu'à celui-là, il n'avait jamais prêté la moindre attention.

Que lui importait, dans ce temps-là, que les cheveux de Martial Rouvière fussent lisses ou crépus ?

Dans ces dépositions, il ne cherchait, il ne voyait qu'une chose :

Le propriétaire de cette toison était mort, mort depuis douze ans... mort d'un coup de couteau... jeté ensuite à la mer.

C'est seulement ce renseignement-là qui prenait pour lui de l'importance.

Mais quand, l'autre jour — quelques heures après avoir vu ce soi-disant ressuscité — il s'était mis, machinalement — par miracle — à feuilleter le dossier qui lui avait donné tant de mal... pour ne lui laisser que si peu de monnaie dans sa poche...

Quand ce détail lui était apparu, fulgurant, éblouissant, autorisant tous les soupçons... mieux que ça, toutes les convictions — Nestor de Saint-Gall s'était dit sans hésiter :

— Je suis roulé.

Aussitôt, d'ailleurs, se préparant à foncer sur l'adversaire, il avait ajouté :

— Voyons si c'est finalement le Marseillais qui la fera au Parigot.

Et il était parti en expédition...

Un fameux flair... une rude idée qu'il avait eue...

Voilà qu'au début de son enquête... au premier mot... on lui donnait déjà une explication du mystère.

Pas celle qu'il avait supposée, non.

Mais enfin, de celle-là aussi il se contentait assez bien.

Martial Rouvière n'était pas mort de son coup de couteau et de sa noyade.

Assurément, c'était bizarre... Pourtant on a vu des choses plus extraordinaires.

Et puis, le fait était là : il avait survécu à sa blessure... Il avait échoué peu après à Alexandrie... Il s'y était établi... il s'y était marié...

Et il en était parti, il y a deux ans, sans doute pour revenir en Europe... qui sait ?... pour se débarrasser de cette femme qui restait encore ici — en souffrance.

Alors — selon toutes probabilités, à ce Martial crépu... à ce Martial qui avait la tignasse d'un nègre, il était arrivé un malheur.

Quel malheur ?

Un accident peut-être... un mauvais coup, probablement ; mais, ce qui était plus probable encore, une bonne ou mauvaise mort dont essayait de profiter, aujourd'hui, un faux Martial aux cheveux raides comme des baguettes de tambour.

.. Un faux Martial qui prétendait avoir appris à Alexandrie le décès du "de cujus," blagueur ! oubliant que le vrai Martial s'en était envolé depuis deux ans... malin !...

Oui, la lueur devenait clarté... et là-bas, au Bar marseillais, la lumière allait jaillir toute grande...

— Sommes-nous encore loin ? demanda Saint-Gall en affermissant son monocle pour la prochaine escarmouche.

— Vous y voilà, fit Durand.

Derrière la douane, dans une de ces rues étroites qui s'entre-croisent entre le vieux et le nouveau port, en plein grouillement de matelots de tous des pays... d'Orientaux de toutes les couleurs... d'Européens de toutes les langues, — le Bar marseillais ouvrait son équivoque de vanture...

...Boutique sombre où devaient se vendre bien d'autres choses que des boissons frelatées.

Ce n'était pas encore le milieu du jour.

On ne voyait là, dans un coin, qu'un marin attablé en face d'une fille maigre, jaune comme une orange, avec une fleur à l'oreille, — et qui causaient, tous les deux, de très près, de leurs affaires personnelles.

Au comptoir peinturluré de couleurs criantes, une grosse femme, qui avait dû être jolie, lisait un journal "Le phare d'Alexandrie."

En voyant entrer ces clients inconnus, mais dont l'un, le vieux, avec son verre dans l'oeil, lui apparaissait plutôt distingué, — elle avait posé son journal, pivoté lourdement sur son tabouret, — et elle accourait à la table où ils venaient de s'installer.

— Qu'est-ce qu'il y a pour le service de ces messieurs ? demanda le plus aimablement possible l'ancienne jolie femme.

L'archiviste avait poussé une joyeuse exclamation :

— Ah ! une Française !

— Vous avez déjà connu ça, fit-elle en riant.

— Tout de suite !... Et ça fait plaisir de se trouver entre compatriotes.

— Ces messieurs aussi sont Français ?

— J'ose l'affirmer... Est-ce à Madame Rouvière que j'ai l'avantage de parler, répondit et demanda simultanément Nes-

tor de Saint-Gall avec sa plus suprême galanterie.

— Oui, monsieur. Monsieur désire ?

— D'abord, que vous apportiez trois verres, madame Rouvière. Deux pour nous, un pour vous-même... et que vous joigniez à cela une bouteille de vin de Samos, ou de votre meilleur muscat si vous le préférez à ce vin-là. Les dames aiment la douceur.

— Et avec ce temps chaud, j'accepte bien volontiers, en vous remerciant, répondit la grosse femme...

...Je vais vous apporter du muscat de Candie, et vous verrez s'il est bon.

.....

L'instant d'après, ils étaient attablés tous les trois.

— C'est bien plus simple, vous allez voir. Votre mari, madame Rouvière, votre mari, n'est-ce pas, se nomme Martial ?

— Vous le connaissez ! s'écria la grosse femme qui avait eu dans les yeux une lueur de colère, — vous savez peut-être où il est en ce moment ?

— Je viens justement vous demander de me le dire...

L'ex-jolie femme leva ses énormes bras au ciel.

— A moi, que vous le demandez ?... Ah ! pauvre malheureuse ! vous croyez donc qu'il m'a tenue au courant !

— Alors... vous êtes sans nouvelles ?

— Depuis deux ans, monsieur !... Voilà deux ans qu'il est parti en me faisant croire qu'il reviendrait avant la fin du mois... Deux ans qu'il a pris le bateau.

— Pour aller où ?

— A Marseille, pardi !... au moins à ce qu'il prétendait...

Ce sont ses massives épaules que la grosse femme haussait maintenant :

— Mais peut-on jamais être sûre ?...

un homme qui aurait mieux aimé se faire couper la langue que de dire une parole de vérité...

— De sorte que depuis deux ans...

— Rien... Pas seulement une lettre pour que je sache au moins si mon vaurien était mort ou en vie...

— Vous n'avez donc jamais songé à le rejoindre ?...

— Oui... dans les premiers moments, j'avais eu l'idée de lui courir après...

— Vous avez renoncé ?

— Courir où ?... Il pouvait aussi bien être à Alger... ou à Tunis... Je vous dis qu'il aurait inventé le mensonge...

...Et puis, l'établissement !...

— Ah ! oui, le bar.

— Il aurait donc fallu le fermer... perdre la petite clientèle que j'ai eu tant de mal à attirer... Et quand on n'a que ça pour vivre.

...Parce que, fit-elle, indignée, il avait emporté jusqu'à la dernière piastre...

— C'est même dommage, ma chère dame.

— Pourquoi ?

— Si je cherche Martial Rouvière, c'est justement pour l'informer que, s'il est vivant, il a fait un héritage.

— Il ne m'a donc pas menti, s'écria la grosse femme, quand il m'a dit qu'il allait à Marseille pour une succession ?

— Quand vous a-t-il dit cela ? demanda Saint-Gall très intéressé.

— Il y a deux ans.

Le monocle de l'archiviste faillit choir :

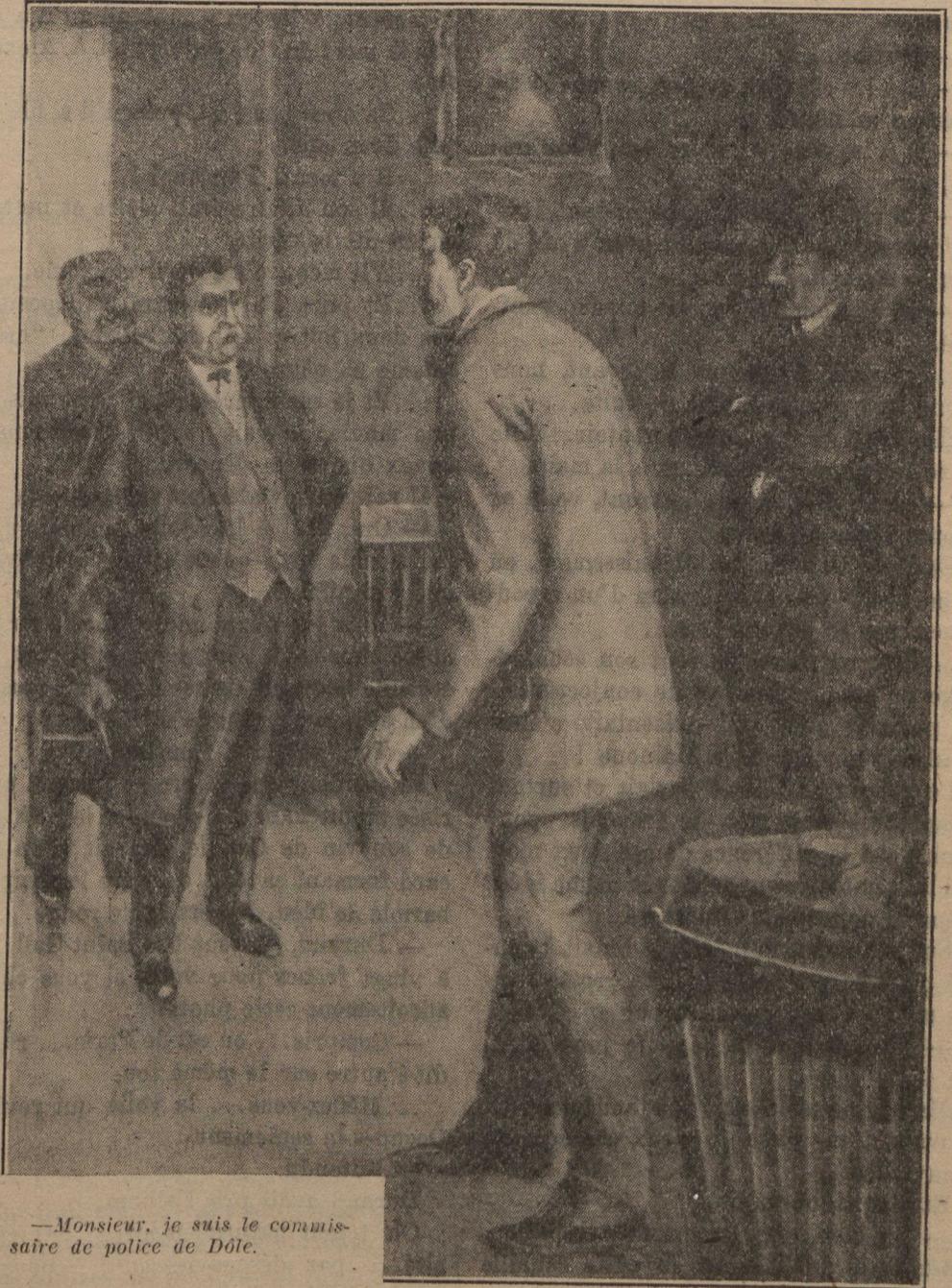
— Pas possible !... Le vieux est mort, il n'y a pas plus de six mois !

— Quel vieux ?

— Voyons... voyons... nous parlons bien de Martial Rouvière, fils de Jean...

— Oui... le Fiocinière.

— Ça, je n'en sais rien. Celui dont je m'occupe a quarante ans... à peu près.



—Monsieur, je suis le commissaire de police de Dôle.

— C'est son âge, oui, dit l'hôtesse.

— Il est brun... demanda encore l'archiviste.

— Très brun...

— Il a les cheveux crépus, comme la tignasse d'un nègre...

— Il a les cheveux noirs, oui, mais crépus, non.

— On vient de me dire, cependant, tout à l'heure... quelqu'un qui avait l'air de bien le connaître...

— Je le connais encore mieux, peut-être...

...Et puis, fit-elle en se levant, nous allons être d'accord tout de suite...

Elle avait couru à son comptoir.. Elle en revint aussitôt, un album à la main.

— Tenez, fit-elle, en l'ouvrant, voilà sa photographie.

Et Saint-Gall eut un éblouissement, en même temps que la sensation d'un écroulement sur sa pauvre tête...

...L'écroulement de tout son échafaudage de suppositions et de conjectures. Ce portrait qu'on lui présentait, c'était celui de l'homme de la Malnoue !

Le garçon de l'hôtel parlait et surtout comprenait trop mal le français pour avoir saisi la différence de ces deux mots qui lui semblaient exprimer la même idée : crépu et noir comme un nègre.

Et l'archiviste stupéfait se tenait à quatre pour ne pas crier à cette grosse femme et à cet équivoque Durand :

— C'est la guigne !... Je joue la série !...

Mais il ne se laissait pas facilement détourner d'une piste, le vieux chasseur de trouvailles...

Et réagissant aussitôt :

— Eh bien, non, grommela-t-il en considérant la fidèle image de cette canaille qui voulait lui voler son vingt pour cent, non, ce n'est pas la guigne.. C'est le bout

d'un autre fil, voilà tout.

...Je viens de prendre en flagrant délit de mensonge, lorsqu'il prétend qu'il a appris la mort du "de eujus," ici, à Alexandrie.

...Ce n'est pas vrai, puisqu'il a filé depuis deux ans...

...Il a menti. Pourquoi ?

...Si son affaire était claire et nette il aurait dit la vérité.

...S'il ment, c'est qu'il me roule.

...Et puis, j'ai toujours la déposition des deux autres qui ont affirmé "crépu comme un nègre"...

...Et je me figure que, si je ne suis pas une moule, je vais avoir, maintenant, mieux que cette déposition...

Il rajusta jovialement son monocle :

— Oui, fit-il à l'ex-jolie femme, oui, il me semble bien que c'est à ce Rouvière que j'ai affaire...

— Mais j'y verrai encore plus d'air, ma chère dame, si vous nous apportez une seconde bouteille de cet excellent muscat. J'en ai rarement bu de meilleur.

— Tout de suite, monsieur.

Et pendant que la grosse femme, autorisée maintenant à demander le prix fort de son vin de Candie, courait à un placard formant caveau, derrière le comptoir bariolé de bleu, de vers et de rouge...

— Durand, fit tout bas Saint-Gall, il y a vingt francs pour vous, si vous chipez adroitement cette photo.

— Compris... on est de Paris... répondit l'autre sur le même ton.

...Méfiez-vous... la voilà qui revient. Occupez-la seulement.

— Entendu.

Durand avait pris l'album...

Oh ! tout naturellement... par curiosité... par désceuvrement... pour regarder les images...

Et Saint-Gall se penchant vers la gros-

se femme qui emplissait déjà les verres :

— Il y a une chose qui m'intrigue, ma chère dame...

— Quoi donc ? fit-elle tout en versant.

— Vous seriez bien aimable de m'expliquer pourquoi les gens de par ici appellent votre Martial "le fiocinière".

— C'est à cause de son coup de fouine.

— Il est donc bien adroit ?

La grosse femme se prit à rire.

— Mais non, monsieur, faisait-elle en riant toujours. Le coup de fouine, ce n'est pas mon vaurien qui l'a donné ; c'est lui, au contraire, qui l'a reçu... juste au gras de l'avant-bras... les sept dents ont marqué, comme tirées au cordeau... Il ne peut pas trousser sa manche sans qu'on les voie...

— Un accident sans doute...

— Un cadeau qu'il a reçu, un jour de saoulerie... de batterie... Ça l'a harponné comme une daurade.

— Et depuis ce temps-là...

— Les autres, par manière de rigoler, l'ont appelé "le fiocinière."

— C'est ici qu'il a été si bien marqué au gras du bras ?

— Ma foi, non. Il l'était déjà quand je l'ai connu... Il a attrapé cet avaro quand il était tout jeune.

— A l'âge où on a mauvaise tête.

— Ah ! le monstre, jeune, vieux, il a toujours été canaille et batailleur.

— Vraiment ?

— Si vous saviez ce que j'ai été malheureuse avec lui...

— Pauvre dame.

— Enfin, il est parti... voilà deux ans que je suis débarrassée.

— C'est curieux, cependant, faisait Saint-Gall poursuivant son enquête et son idée, — c'est même très curieux... certains indices me porteraient à croire que, tout récemment...

... Voyons, fit-il en s'approchant un peu plus de la grosse femme, pour mieux masquer sans doute le travail de son complice, voyons, êtes-vous bien sûre que, le mois dernier, il n'a pas fait une apparition à Alexandrie ?

— Mais ce serait donc vrai, alors, ce qui m'avait été dit ?

— Quoi donc ? demanda Saint-Gall très réellement intéressé, maintenant.

— Qu'on l'avait vu... sortant du consulat français... je n'avais pas voulu le croire... Ce serait donc vrai, qu'il est venu ici ?...

— Et il n'est peut-être pas loin... C'est au consulat qu'on me renseignera...

Durand venait de poser négligemment l'album sur la table...

Saint-Gall aussitôt :

— Je cours même m'assurer... de ce pas... Combien vous dois-je madame ?..

— Alors on aura le plaisir de revoir ces messieurs ?

— Oui, nous nous reverrons sûrement, ma chère dame...

— Demain ?

— Demain, c'est entendu. Veuillez vous payer... Durand, ça y est-il ?

Et sur un clignement d'oeil du Parisien.

— Parfait... Finissez donc la bouteille pendant que j'attends ma monnaie.

La grosse femme la lui rapportait aussitôt.

Il compta rapidement en l'empochant :

— Saperlotte, madame Rouvière, il n'est pas donné, votre muscat. Mais je n'ai pas de regret... il est excellent.

... Au plaisir... à demain, sans doute. En route Durand.

— Alors, c'est au consulat de France que vous voulez aller ?... lui demandait son guide, une fois qu'ils se furent perdus

dans la cohue de la rue étroite...

— La photographie, d'abord.

— La voilà.

— Très bien. Voici vos vingt francs. Menez-moi au bureau des Messageries maritimes.

— Pourquoi donc faire ?

— Pour retenir ma place... Ça m'étonnerait si je couchais demain dans la ville des Pharaons.

LA JOLIE Avenue des Ternes,
CHANSON c'était, pendant ce
D'AMOUR temps, le bonheur parfait.

Le geste rédempteur de M. Tiberge avait chassé le dernier nuage.

On ne pensait plus qu'à ce bienheureux samedi qui devenait chaque jour plus proche... Ce samedi de joie... de joie infinie...

Félicien serait encore en congé — pas payé, — mais régulier tout de même.

Françoise avait obtenu de son patron campo pour toute la journée...

Ils seraient donc libres jusqu'au lundi matin...

Quels potentats, quels princes, quels rois pouvaient-ils envier ? — ils avaient quarante-huit heures pour se marier et pour faire leur voyage de noces.

— La fortune ne fait pas le bonheur... Il faut se dire ça, n'est-ce pas, chérie ?

A quoi la chérie répondait avec son joli sourire :

— Pourvu qu'on s'aime bien, le reste s'arrange toujours.

Et quand, — pas souvent, mais quelquefois tout de même, — Félicien se laissait aller à des rêvasseries où Françoise voyait passer le regret... le dépit... de cette fortune, — de ce mirage aussitôt évanoui qu'apparu...

...Elle se hâtait de se placer entre la réalité et le rêve...

Et comme cela leur était venu tout naturellement, de se tutoyer comme des copains, en se bécotant comme des amoureux, la brunette, presque sévèrement :

— A quoi penses-tu ?

— A rien.

— Oh ! chéri, c'est à moi que tu le fais, ce gros mensonge ?

Et lui, moitié riant, moitié soupirant :

— Eh bien, oui, je pense à la Malnoue, où tu ne te serais pas éreintée, six jours par semaine, à taper sur ton outill.

— Bah ! on a le dimanche pour se reposer.

— ...Où tu aurais couru dans les prés, au beau soleil... avec un joli chapeau de paille.

— Il y en a partout du beau soleil, mon chéri...

— Oui, je regrette la Malnoue où on aurait été si bien, dans la grande chambre du premier !

Le sourire de Françoise devint plus doux.

— On sera donc si mal que ça... dans la petite chambre du cinquième ?

— On y sera si peu !

— Tu n'auras donc pas encore plus de plaisir à m'y retrouver, quand tu viendras, tout essoufflé, de la rue de Douai ?

— Ce n'est pas du plaisir que j'aurai, chérie, c'est du bonheur...

Et elle, tout bas... bien tendrement :

— Alors, si c'est du bonheur... tu ne seras donc pas heureux... très heureux... d'y rester... chez toi... chez nous... jusqu'au lendemain matin ?

— Le paradis, ma Françoise... mais c'est tes pauvres doigts que je ne voudrais pas voir se fatiguer.

— Ça te fera donc peur, à toi de tra-

vaille pour grossir le livret... pour gagner notre bonne vie d'à-présent et notre repos de plus tard ?

— Quand nous serons vieux.

— Comme Philémon et Beaucis.

Et lui, tout ému, tout vibrant, il la prenait dans ses bras.

— Oui, chérie, tu es le courage, tu es la raison, la bonne influence... je t'adore, ma Française...

Mais elle qui, représentante de la raison, ne laissait pas trop se prolonger ces tendresses où elle aurait risqué, elle aussi, de la perdre...

Elle se dégageait sans en avoir l'air... et détournant prudemment la conversation :

— Avec ça qu'on va être à plaindre... riches comme nous serons... Félicien, fais le compte avec moi, veux-tu ?

— Mais nous l'avons déjà fait cinq cent mille fois...

— Pas assez sérieusement. Il faut savoir le compte exact de sa fortune.

Elle énumérait :

— Mes six jours par semaine, en comptant vingt-six jours par mois, ça fait, à sept francs, un beau petit total de cent quatre-vingt-deux, pas vrai ?

— Je crois... oui.

— Moi... je suis sûre... Ah ! je l'ai fait assez souvent et compte-là, mon chéri. Ajoutons tes cent soixante-dix francs d'appointements, nous arrivons à ... allons paresseux, additionne vite.

— Trois cent cinquante-deux, mademoiselle Barème.

— Sans compter les gratifications, les augmentations...

...Moi, l'année prochaine, j'aurai huit francs. Mon Patron me les a promis...

...Toi, tu dois arriver à tes deux cents cinquante francs...

— Mais pas l'année prochaine...

— Enfin... ça viendra quand ça viendra... mais M. Tiberge — Ah ! oui, c'est un brave et digne homme, celui-là, — M. Tiberge a dit que ça ne dépendait que de ton assiduité et de ton travail... parce que, pour l'intelligence, tu as tout ce qu'il faut... tu peux arriver à tout...

— Eh bien, c'est une affaire entendue. Je les gagnerai, les deux cent cinquante balles... Je deviendrai sous-chef de bureau... Tu le veux ! Je le veux aussi !

— Nous serons trop riches, alors !

Une autre pensée traversait la tête brune de la petite Française.

— Et ta propriétaire ?... As-tu pensé à la prévenir ?

— J'ai donné congé.

— Pour Samedi... pas avant.

— Bien entendu. Samedi matin j'apporte ici mon baluchon.

— Et... pour te faire beau ?

— C'est chez toi, chérie que, je me mettrai en habit ; pendant que la mère Bernoud sera déjà belle comme un astre et qu'elle t'aidera à passer ta robe blanche.

— Alors... M. Tiberge, il faudra aller le chercher en voiture.

— Bien entendu.

— Ça lui fera plaisir, vois-tu.

— Et puis, tu comprends, comme on n'a plus le trac d'être sur le pavé, on pourra se lancer.

— Faire des folies.

— Oui, on dînera à dix francs par tête... champagne non compris.

— Comme des millionnaires.

Félicien eut un semblant de soupir... Mais la brunette, bien vite :

— Ils ne s'aimeraient pas tant que nous, des millionnaires.

— Tu crois ?... Il me semble pourtant que plus j'en aurais eu...

— Non... Tu ne dois plus penser à ça. Il se prit à rire.

— Tout juste ce que je disais à Bidor. Pauvre vieux, il le regrette encore plus que moi, le galion.

— Tu l'as revu ?

— Je lui ai payé un bock, tout à l'heure.

— Et le "Merle blanc" ?

— Envolé, le merle...

— Et la troupe ?

— Dispersée.

— Et l'architecte ?

— Enterré sous ses plans.

— Et le représentant de la Müllerbrau.

— Noyé dans sa bière.

— Oui... pauvres gens... qui croyaient si bien la voir arriver la fortune... et qui n'ont pas, à côté d'eux, une petite femme raisonnable pour leur montrer que des galions ne font pas le bonheur... Je les plains eux...

— Bah ! pas tant à plaindre que ça. Ils en découvriront demain un autre... qui sombrera aussi au moment d'accoster... et ce mirage durera toute leur vie.

...Voilà des années que Bidor a pour principal moyen d'existence de se persuader et de démontrer à la galerie que pour se faire des rentes, il n'y a qu'à recommencer... pour la dixième... la cinquantième fois la mascarade inventée par un autre peintre cabaretier, aux temps héroïques du "Chat noir."

...Ça lui a suffi pour imprimer un nouvel élan au va-et-vient de sa dette flottante... et pour faire couler à flots la bière des réunions préparatoires.

— C'est donc de ça qu'il vit ?

— Et c'est très vrai qu'il vit de son Merle blanc... et qu'il en vivra jusqu'à ce qu'il meure... toujours à la veille de l'inauguration.

— Ah ! que je serais malheureuse !

— Non, chérie. L'espoir c'est aussi du bonheur. Bidor espérera jusqu'à son dernier soupir...

...Tout de même, j'aurais eu du plaisir à lui réaliser son rêve...

...Après ça, c'est sans doute une sale faillite que je lui épargne.

— Et l'autre... le vieux ?

— Le père Monoche ?... Tu sais bien que je ne l'ai plus revu.

— Il est comme il faut... On aurait peut-être pu l'inviter, celui-là.

— Tu crois ?... Je sais bien que, l'argent de la noce... il n'y a pas à dire : c'est lui qui l'aura déniché... oui, on pourrait.

— Ecris-lui...

— Ça colle, ma chérie.

LA REVANCHE Pendant ce temps,
DU PARISIEN là-bas, à la Malmoue,
l'héritier y allait carrément.

C'est lui qui s'était installé, à son tour, dans le cabinet où présidait, au-dessus du bureau, le portrait du "de eujus."

C'est lui qui faisait marcher le notaire, le tribunal, le greffe... tout le tremblement.

Et ce qu'il s'en chargeait, de cette besogne !

D'ailleurs, il montrait des dents encore plus aiguisées, que celles de tous les Montmartrois dépossédés par lui de ce merveilleux fromage...

Et pour faire du bruit, coquin de sort, il ne craignait personne.

Le père et la mère Godard, terrorisés par ce colosse au poil noir, seraient rentrés sous terre quand ils l'entendaient égrener des chapelets de jurons empruntés aux idiomes de tous les rivages dont

s'entoure la mer bleue...

Et un appétit !... Et une soif !

— C'est celui-là, soupirait Clémence, qui l'a bien vidé, le caveau !

— C'est celui-là, gémissait Godard, qui l'aura bientôt bazardée, la Malnoue...

— Du lendemain de son arrivée, avant d'avoir fait le tour du domaine, il demandait déjà à M. le notaire de lui trouver un acquéreur...

— Il aurait déjà vendu... à tout prix, si les formalités de justice étaient finies... Mais, lui aussi, il faut qu'il attende.

— Et nous, mon pauvre homme, nous pouvons commencer à faire nos paquets.

— Quel malheur !... Quand on se serait si bien arrangés avec l'autre...

— Qui était un peu maboul... mais pas trop regardant.

— Et qui avait un homme d'affaires si poli... si affable...

Il s'interrompit :

— Ecoute s'il est affable, celui-là. Le voilà qui vient de se réveiller... Il braille déjà...

Et, en effet, par l'escalier, il arrivait une clameur.

— Eh ! la vieille !... si vous êtes sourde il faut le dire !... Alors, je prendrai le fusil pour que vous entendiez lorsque je vous appelle... Coquin de sort !

Le père Godard en frémissait :

— Vas-y, Clémence... va vite voir ce qu'il te veut, ce sauvage...

Elle haussa furieusement les épaules.

— Tout ça, c'est pour me demander si son déjeuner est prêt... Pas plus tôt sorti du lit il faut qu'il fasse aller ses mâchoires... Pire qu'un ogre, je te dis, Justin !

... Ah ! sainte mère de Dieu !...

Et elle avait couru... toute trépidante d'indignation... pendant que le marseillais braillait toujours.

À ce moment, dans la cour, le chien fit retentir son aboi.

— Qu'est-ce encore qui nous arrive ? grommela le père Godard...

Il alla regarder à la porte de la cuisine qui donnait sur la cour d'entrée.

Le grand portail était ouvert, du matin au soir. Comme dans toutes les autres fermes du pays, on pouvait pénétrer librement jusqu'au seuil de la maison.

— Oh ! un monsieur... deux... trois messieurs qui descendent d'une belle voiture.

Il regarda avec plus d'attention.

— C'est la voiture du loueur de Dôle, je reconnais le cocher.

Et comme celui qui semblait le chef de la petite escouade, venait de franchir le portail et, suivi de ses deux compagnons, s'engageait dans la cour...

— Je l'ai vu, ce gros-là... Je ne peux pas me rappeler où, par exemple...

Il s'interrompit pour demander poliment à ce visiteur qui se dirigeait tout droit vers lui et qui arrivait maintenant sur le pas de la porte :

— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, monsieur ?...

Mais le gros homme d'un ton assez bref :

— C'est à M. Martial Rouvière que je désire parler...

Il n'avait pas l'air bien commode... Il regardait le père Godard avec de petits yeux inquisiteurs...

— Donnez-vous la peine d'entrer, messieurs, répondit celui-ci en s'effaçant pour laisser le chemin libre à ces trois inconnus.

Le gros homme s'informait aussitôt.

— Il est dans la maison ?

— Pour sûr. Il vient justement d'appe-

ler ma femme... et sa voix, je vous assure qu'on l'entend...

— Où est-il en ce moment ?

— Dans sa chambre... mais il ne tardera pas à descendre... Et si ces messieurs veulent attendre un moment...

Le gros homme, depuis qu'il était entré, regardait autour de lui.

— La chambre de M. Rouvière est là-haut ?

— Oui, monsieur.

— C'est cet escalier qui y conduit ?

— Oui, monsieur.

— Il n'y en a pas d'autre qui donne accès à l'étage supérieur ?

— Il n'y a que celui-là dans la maison.

— M. Rouvière ne peut donc sortir que par là...

— Pour sûr. A moins de sauter par la fenêtre... Mais il y a quelque chose comme quinze pieds... Bon pour se tuer.

— Allez vérifier, Garraud, fit le gros homme en s'adressant à un de ses compagnons... et revenez aussitôt.

— Bien, monsieur le commissaire.

— Oh ! le comm... Je savais bien que je connaissais la figure de monsieur, — bredouilla Godard, qui avait eu un haut-le-corps, très éloquent.

— Alors, puisque vous avez entendu, fit le gros homme à mi-voix et avec un regard aigu de ses petits yeux inquisiteurs, — je vous invite, dans votre intérêt, à ne pas gêner notre opération.

— Je m'en garderai bien, monsieur le commissaire, protesta l'autre, encore tout estomaqué.

— Allez donc dire à votre patron, qu'un monsieur... un monsieur tout simplement... désire lui parler pour une affaire importante, qui ne souffre aucun retard... Et vous n'ajouterez pas un mot de plus.

— Compris, monsieur le commis...

D'un geste sec, le magistrat de police arrêta la fin de la phrase sur les lèvres de Justin.

— C'est ce mot-là, surtout, qu'il ne faudra pas prononcer. Vous direz "un monsieur." Rien autre.

— Compris. J'ai compris.

— Dans ce cas, allez.

Le père Godard ne se le fit pas répéter.

Il se précipita dans l'escalier...

Et en le gravissant plus allègrement que n'avait fait Clémence :

— Il a la police après lui... Oh ! rageur comme il est, ça ne m'étonnerait pas qu'il eût fait quelque coup de force... Il aura assommé quelqu'un... ou une autre sottise dans ce genre... S'il pouvait en attraper pour un an... ou seulement six mois ! Pas moyen, pendant ce temps, de vendre la maison... Et nous autres, on serait tranquilles jusqu'au printemps...

Mais on entendait maintenant des vociférations.

— Qué ?... Un monsieur ?... Ce n'est pas une heure pour déranger des gens qui n'ont sur le corps que le pantalon et la chemise !..

... Vous dites ?... C'est pressé ! Eh ! on y va, coquin de sort !... Le temps d'enfiler la veste...

... Où faut-il qu'il attende ?.. Eh bien ! faites-le entrer dans le salon, si c'est du monde propre...

Sur quoi, le père Godard avait redégringolé l'escalier.

Mais cette fois, suivi de Clémence, à laquelle il disait tout bas :

— Méfie-toi, c'est le commissaire... Il va y avoir du nouveau.. Tiens ta langue. Et ils avaient à peine introduit ces

messieurs dans le salon où les fauteuils de crin noir immobilisaient leur muet conciliabule autour du char de l'Amour traîné par des bergères, — que le maître du logis y entraît sur leurs talons.

— Eh ! C'est donc si pressé que ça !

Mais il eut aussitôt une impression instinctivement désagréable.

Pendant que les deux comparses — par discrétion, sans doute, se reculaient contre la porte par laquelle il venait d'entrer, le gros homme, saluant avec une gravité assez raide :

— Monsieur, je suis le commissaire de police de Dôle...

Il montra les deux autres :

— Ces messieurs sont avec moi.

— Bouffre !...

Et l'homme aux crins noirs demanda d'une voix assez inquiète :

— C'est à moi que vous avez affaire ?

— Je suis envoyé par M. le procureur de la République pour vous prier de compléter quelques renseignements...

— Ah ! je comprends ! fit-il en riant d'un rire soulagé, encore des écritures pour vous et des signatures pour moi...

Il agita ses grosses mains en geste de joviale protestation :

— Après ce que j'en ai déjà donné !.. Enfin, ça occupe les gratte-papier et ça gagne à l'Etat... Allez-y, monsieur le commissaire.

Il se souvint tout à coup qu'il ne se conformait pas aux lois de la civilité :

— Mais asseyez-vous d'abord, qué...

Ces messieurs refusèrent d'une protestation discrètement silencieuse... ce qui ne fut pas sans étonner le Marseillais...

Et le commissaire, qui s'était, lui, installé dans un des fauteuils :

— Votre nom, monsieur, est bien Martial Beauvière ?

— Joséphin-Pierre-Martial. Mais ils l'ont au tribunal, mon acte de naissance !

— Fils de Laurent.

— Vous voyez bien que vous le savez.

— Monsieur, on craint toujours de commettre une erreur.

— N'ayez crainte, monsieur le commissaire. Il n'y a pas d'erreur du tout. Fils de Laurent, neveu de François.

— A quelle époque avez-vous quitté Marseille ?

— Ah ! coquin de sort ! si je l'avais oublié, j'aurais bien mauvaise tête, depuis le temps que je le dis et que je le redis. Ça fera quatorze ans le mois prochain.

— Et, depuis lors, vous n'y êtes plus revenu ?... continua négligemment le commissaire de police, comme s'il accomplissait une formalité aux réponses concues d'avance.

— Je n'y suis plus revenu, en effet, que le mois dernier.

— C'est bien ça.

Et comme s'il avait omis une des questions qu'il devait poser :

— Ah ! j'oubliais... Quand vous êtes parti de Marseille, il y a quatorze ans... vous alliez ?

— En Catalogne... Mais c'est écrit, tout ça... C'est dans le dossier.

— Sur un bateau qui s'appelait ?...

— La Belle-Caroline... Pourquoi diable revenez-vous encore là-dessus ?... Belle-Caroline ou Belle-Lison... qu'est-ce que ça peut faire au procureur de la République ?

Sans répondre à cette question, le commissaire continuait placidement ce qui allait maintenant ressembler à un interrogatoire.

— Pourriez-vous me dire quelles personnes étaient avec vous sur ce bateau qui allait en Catalogne ?

Derrière les poils de ses sourcils, un éclair jaillit des yeux de l'héritier.

Qu'est-ce que ce gros venait remuer là ? Jamais on ne l'avait questionné là-dessus. C'était la première fois...

Et avec son plus formidable accent :

— En voilà une forte ! Comment voulez-vous que je vous refasse la liste de tous les matelots de l'équipage ?... Comment voulez-vous... après quatorze ans !

— Vous n'étiez cependant pas nombreux... puisque c'était une petite goélette... Combien à peu près ?...

— Eh ! je vous le répète... vous me demandez là une chose...

— Vous étiez douze, fit doucement, — peut-être un peu plus sèchement, — le commissaire de police.

— Possible... c'est bien possible.

— C'est même certain, dit le commissaire.

— Mais je vous réponds, moi : A quoi diable perdez-vous votre temps ?... s'écria le Marseillais.

Et avec de grands gestes :

— Douze ou cinquante, qu'est-ce que ça change ?... On a débarqué dans la baie de Rosas... On s'y est administré un coup de torchon... j'ai failli y laisser ma peau... Enfin... par bonheur... je suis tombé dans une maison où on m'a bien soigné...

— Vous étiez là chez de braves gens.

— Un peu bandits, faut le dire... mais oui, braves....

— Vous vous rappelez certainement le nom de vos sauveurs ?

L'oeil noir de l'héritier eut encore un éclair.

— Au fond de la baie... un cabanon... des gens qui faisaient, par métier, de la contrebande... Ça change plus souvent de nom que de chemise... C'est Farlas

qu'on les appelait. Seulement, je serais bien étonné si on les retrouvait...

— Moi aussi, fit le commissaire de sa voix la plus convaincue. Avec qui vous étiez-vous donc battu ?

— Cinquante fois que je l'ai déjà dit. Enfin !... Un Catalan... un vaurien...

— Vous avez reçu un coup de couteau.

— Et un beau.

Il écarta sa chemise et laissant apparaître sa poitrine velue, il montra une cicatrice qui dessinait une raie rougeâtre.

— Le voilà.

Le commissaire jeta sur la vieille blessure un regard expert :

— C'est justement à ce sujet. Dans la petite enquête à laquelle on a dû procéder pour la constitution d'identité.

— Une enquête ! s'écria l'héritier. Pourquoi donc qu'on ne m'a pas prévenu ? J'étais bon pour donner des indications, peut-être...

— On y procède toujours en dehors de la partie intéressée..

— Eh bien, on a tort. Qu'est-ce qu'ils ont raconté, dans cette enquête ?

— Que votre blessure n'était pas à la poitrine, mais au bras... à l'avant-bras droit.

Le Marseillais — comme si on venait de le soulager tout à coup d'un poids qui lui pesait sur l'estomac, — se prit à rire... bruyamment... très fort. ,

— Eh ! non ! faisait-il en riant toujours, je vous disais bien que je vous aurais mieux donné les indications...

...Au bras, c'est une autre blessure que j'ai... Pas un coup de couteau... Jamais de la vie... c'est un coup de harpon que j'ai reçu là... dans le gras... Tenez on voit la marque des sept dents...

Tout en donnant son explication, il avait retroussé sa manche...

— C'est à la pêche qu'on me l'a envoyé, ce coup de maladresse... un jour qu'on se bousculait... qu'on avait un peu trop bu, quoi... Et puis, ce n'était pas grand-chose, cette blessure-là. Le pharmacien y a mis une drogue... une bande dessus... mon mouchoir noué au cou pour tenir mon bras... et au bout d'une semaine, je ne le sentais déjà plus.

Il parlait... il parlait... il espérait avoir ainsi esquivé les questions dangereuses qui lui posait le commissaire...

— Et il ne put réprimer un tressaillement quand il entendit ce gros homme y revenir de sa voix placide :

— Pourtant... parmi les douze matelots qui montaient la Belle-Caroline, il y en a un dont vous devez vous souvenir mieux que des autres... dont vous devez même vous souvenir certainement.

— Pourquoi ? demanda l'héritier, avec un oeil devenu tout à coup défiant.

— Puisque c'était votre ami... et même votre ami intime.

— Qui donc, celui-là ? fit l'héritier en se raidissant.

— Un nommé Marius Roudil. Il paraît même que vous aviez là une assez mauvaise connaissance.

L'héritier ne répondit pas. Il se tenait en garde.

Et le commissaire continua de la même voix indifférente.

— Ce Roudil sortait depuis peu de la prison Chave. Au moment de son embarquement, il se trouvait sous le coup de nouvelles poursuites.

... Voyons : Roudil Marius... Vous vous le rappelez bien ?...

— Je... oui... en effet.

— Vous voyez... quand on est mis sur la voie la mémoire revient. Savez-vous ce qu'il est devenu, ce Roudil ?

— Eh ! comment voulez-vous que je sache, s'écria violemment l'héritier.

C'est que, coquin de bon sort, il commençait à devenir embêtant ce commissaire avec toutes ses questions.

Et pour essayer de se débarrasser de lui en le submergeant sous un flot de paroles :

— Plus de cinquante fois j'ai expliqué la chose au notaire... au procureur... au président... Eh bien ! ça va être une fois de plus. Bah ! pas une affaire !

... J'avais fait moi aussi une sottise... on est jeune... on a le sang vif... Seulement quand la bêtise est faite et qu'on se dit qu'on a été un imbécille... c'est trop tard...

... Toujours y a-t-il que je ne voulais pas revenir à Marseille d'où mon père m'avait comme qui dirait mis à la porte de notre maison... dans la rue de la Reynarde,

... Pour ce qui est du bateau, la Belle-Caroline était depuis bien du temps repartie de Rosas quand les contrebandiers, les Farlas m'ont ressuscité.

... Pensez donc, sur le bateau, ils m'avaient tous cru mort quand le Catalan m'avait poussé dans l'eau avec un coup de couteau dans le corps.

... Alors, hardis comme des lâches, ils s'étaient dépêchés de filer... D'autant que cette bataille s'était passée au moment où on allait embarquer...

... Le Catalan ne voulait pas me laisser partir sans me faire la peau...

... Heureusement pour moi, que depuis deux jours qu'on déchargeait la goélette et que tout y était sens dessus dessous, je n'y avais pas laissé mon sac...

... Je l'avais mis à l'abri de tous ces Catalans... chez Farlas où j'avais affaire, moi aussi, toutes les nuits où je retrou-

vais la petite brune qui a été cause de tous mes avaros.

— Alors, fit le commissaire qui semblait écouter cela avec un certain intérêt alors ce sac vous a été restitué par les Farlas, dès que vous avez commencé à entrer en convalescence...

— Et que je leur ai dit adieu pour ne pas moisir plus longtemps dans un pays où je n'avais qu'à espérer un autre coup de couteau... et qui ne m'aurait pas manqué cette fois...

— Vos papiers étaient dans ce sac ?

— Je vous écoute ! Quand on quitte son pays pour voir un peu le monde... on n'irait pas bien loin si on ne les avait pas.

— En effet...

...Et reprit-il avec une obstination contre laquelle n'avait pu prévaloir la verbreuse digression de l'héritier, — comment était-il, ce Marius Roudil ?

— Comme tout le monde...

— D'accord. Mais faites-moi "grosso modo" son portrait.

— Ah bien ! si vous croyez que c'est facile, ce que vous me demandez là.

— Eh ! oui, vous allez voir. Était-il brun ou blond ?

— Est-ce que je me rappelle seulement... oui, il avait les cheveux plutôt bruns.

— Il portait sa barbe ?

— Je crois... oui.

— Taillée comme la vôtre ?

— Pensez donc qu'il y a quatorze ans, alors pour vous dire ça au juste...

— Allons donc !... un ami... un grand ami.

— Oh ! ami... ami... pas autant que vous le croyez.

— Enfin, vous ne vous souvenez pas très bien...

— C'est trop vieux... on a oublié.

— Heureusement, j'ai quelqu'un tout

près d'ici qui pourra peut-être vous aider à rappeler vos souvenirs.

Il se tourna vers un des policiers qui attendaient silencieusement de chaque côté de la porte.

— Garaud, allez me chercher cette personne qui attend dans la voiture.

— Qui donc va-t-il chercher ? demanda l'héritier d'une voix qui s'enrouait... pendant que ses yeux devenaient vraiment trop brillants derrière la grille épaisse de leurs sourcils...

— Vous allez voir... Un peu de patience, monsieur Rouvière.

Et presque aussitôt, l'agent revenait accompagné d'un personnage, si ému celui-là qu'il en perdait son immuable monodie.

— Le vieux ! s'écria l'héritier.

Sa voix maintenant tremblait de colère.

— C'est ce bonhomme-là qui vous raconte des histoires de brigands ?... tout ça parce qu'il est enragé d'avoir manqué la passe et que son tant pour cent est dans l'eau !...

...Je ne sais ce qui me retient !...

Il avait levé ses bras herculéens...

Nestor de Saint-Gall fit un pas en arrière... des policiers en firent deux en avant...

Et le commissaire changeant aussitôt de ton :

— Je vous conseille le calme...

Il avait entr'ouvert sa redingote. Il lui montra son écharpe.

— N'oubliez pas que je suis dans l'exercice de mes fonctions... et j'ai dans ma poche un mandat d'amener, si besoin est. Vous avez compris.

Il se retourna vers l'archiviste :

— N'ayez pas de frayeur, monsieur Narcisse Gallois, et veuillez donner à monsieur le signalement de son ami Ma-

rius Roudil, tel qu'il a été établi, lors de votre dernière enquête.

Saint-Gall, se voyant en force, avait aussitôt repris tous ses avantages...

— Le signalement ? Il n'a qu'à se regarder au miroir, puisque c'est lui, Roudil.

— Des faussetés, hurla le Marseillais. Je réponds que cet homme est payé par l'héritier que j'ai évincé !

— Possible que je sois payé, répliqua Saint-Gall à qui ces trois défenseurs donnaient un aplomb, maintenant imperturbable, — mais si j'ai été payé pour faire un travail, vous allez voir si je l'ai bien fait, citoyen Roudil.

...Je suis allé à Alexandrie d'où vous n'êtes pas parti, il y a un mois, mais où vous avez subrepticement disparu, voilà à peu près deux ans.

— Mensonge ! cria l'héritier... Mensonge ! Je le prends, dès le premier mot, en flagrant délit de mensonge, monsieur le commissaire !

Et lançant triomphalement à son adversaire un argument sans réplique et qui devait l'accabler :

— J'ai signé des pièces au consulat de France ; oui, monsieur le commissaire, au consulat d'Alexandrie, il n'y a pas un mois !... Elles sont au dossier, ces pièces !

Mais Saint-Gall, sans paraître effleuré par cette catapulte :

— Parfaitement exact. C'est même pour pouvoir dire que vous les rapportiez de là-bas, ces fameuses pièces, c'est pour pouvoir créer cette équivoque que vous avez pris le paquebot à Marseille il y a juste cinq semaines.

— Quand vous me prouvez ça !

— Je ne vous prouverai pas que Martial Rouvière a pris le bateau — l'Indus,

si vous voulez que je précise, — à la date que je viens de dire... mais je vous prouverai que, ce jour-là, Marius Roudil s'y est embarqué à destination d'Alexandrie.

Le colosse haussa furieusement les épaules.

— C'est du boniment, tout ça... pas des preuves

— Eh bien, fit le petit vieux, nous allons y arriver aux preuves.

Et consolidant son monocle qui menaçait de s'échapper :

— M. le procureur de la République a en mains et a, si je ne m'abuse, montré à M. le commissaire de police, l'attestation de tous ceux — il y en a plus qu'il ne m'en faut — qui vous ont vu partir, monsieur Marius Roudil...

...Je vous prouverai en outre, que, depuis deux ans, vous avez tiré votre révérence à cette pauvre madame Rouvière, là-bas, au Bar marseillais.

— Elle peut attester, tout ce qu'elle veut, celle-là... Je pouvais bien être à Alexandrie et vivre de mon côté.

— Mais vous aviez affaire à Marseille, rue de l'Araignée.

— Qu'est-ce encore que cette histoire-là ?

— Allons, vous la connaissez mieux que moi, la rue de l'Araignée, qui est tout près de la rue de la Reynarde. Prétendez-vous ne pas la connaître ?

— Et puis après... mettons que je la connaisse.

— Le père Roudil venait d'y mourir en laissant quelques sous. Cet argent-là, vous l'avez touché, il y a deux ans, en signant Marius Roudil. Maintenant, vous voulez toucher ici en signant Martial Rouvière. Ah ! non, mon garçon, il faut choisir. Etes-vous Rouvière ou Roudil ?

— Je suis Rouvière, vociféra le colosse,

je vous mets au défi de me démontrer le contraire. J'ai tous mes papiers... depuis quatorze ans !

— Alors, ce portrait ?

Saint-Gall avait tiré de sa poche la photographie dont l'acquisition plus ou moins légitime lui avait coûté un beau louis...

Le Marseillais eut un juron formidable comme lui.

— Cinq cent mille tonnerres de... Où me l'avez-vous volé, celui-là ?

Volé, c'était bien le mot, en effet.

Mais l'archiviste héraldique laissant dans l'ombre ce point délicat :

— Eh ! c'est cette pauvre dame, au Bar marseillais, qui l'avait dans son album.

...Ah ! pour ressembler, il ressemble bien. C'est vous, tout craché.

— Eh ! bien ! quoi... Elle vous l'a donné, la gueuse... J'ai même bien tort de m'en fâcher... Qu'est-ce que vous voulez prouver avec cette photographie ?

— Vous ne vous en doutez pas ?

— Pas encore, non.

— Eh bien, mon garçon, voilà : ce portrait n'a jamais été celui de Martial Rouvière de la rue de la Reynarde, mais celui de Marius Roudil de la rue de l'Araignée.

— C'est vous qui le dites.

— Non, pas moi... tous ceux qui vous connaissent dans ce quartier... et je me suis arrêté avant d'arriver au bout de la rue... j'avais trop de signatures...

...Ils ont tous certifié — et le commissaire de police avec eux — que cette tête aux cheveux raides comme les poils d'une brosse n'a jamais été celle de Martial Rouvière qui était crépu comme un nègre...

...Mais ils ont tous déclaré que c'était bien la vôtre, telle qu'ils la voyaient chaque jour depuis deux ans.

— Un coup monté !... On a tous les témoins qu'on veut avec de la monnaie.

— Oh ! le commissaire aussi ?...

...Mais j'ai encore mieux que ça. Ils se rappellent, ces témoins, que vous sortiez de prison, quand vous avez embarqué avec votre ami Martial, sur la Belle-Caroline... vous aviez tiré deux ans pour avoir à moitié assommé un pêcheur.

...Il s'était défendu comme il avait pu, cet homme... il s'était servi de sa fouine... et il avait laissé au bras sept belles marques...

...Vous ne m'en donnerez pas le démenti, Fiocinière... C'est à Alexandrie que je l'ai appris, votre joli surnom.

— Des potins de femme, bégaya l'héritier d'une voix qui s'étranglait dans sa gorge.

— Oh ! vous voulez que j'en déballe encore ? Allons-y.

Et s'adressant maintenant au représentant de l'autorité :

— Lisez-lui donc la déclaration du pêcheur Gueytal, monsieur le commissaire, puisque vous l'avez dans votre dossier... et puis vous passerez à l'extrait de son signalement tel qu'on l'a pris quand il est entré à la prison Chave. Elles y sont mentionnées les sept cicatrices à l'avant-bras.

L'héritier fit un mouvement comme pour s'échapper.

Mais non, les policiers l'avaient à l'œil et la porte était bien gardée.

— Vous êtes les plus forts, gronda-t-il.

— Est-ce que vous prétendez aussi que c'est moi qui l'ai assassiné, Martial ?

— Non, fit Saint-Gall avec une majestueuse équité. Les témoins sont unanimes à dire que son assassin, c'est un Catalan.

— Pas dommage, tout de même, grommela le colosse.

— Seulement, comme vous aviez des

raisons très sérieuses pour ne pas revenir à Marseille où on vous aurait immédiatement mis la main au collet... vous savez pourquoi, — vous avez prudemment filé dans la direction d'une autre patrie... en lui volant son sac où étaient ses papiers... et son nom qui vous semblait moins compromettant que le vôtre.

— Coquin de bon sort ! il ne vous a pas volé, celui qui vous a coupé le fil...

— Tant mieux pour moi... Tant pis pour vous... Mais je suis bien aise de vous montrer, monsieur Marius Roudil, qu'on ne la fait pas non plus aux enfants de Paris !

Le Marseillais en resta bouche bée...

Et Saint-Gall prenant l'air généreux qui concordait avec ce qui lui restait à dire :

— Eh bien, tenez mon garçon, il y a toujours moyen de s'arranger.

Roudil dressa l'oreille. Le petit vieux continuait en jouant avec le cordon de son monocle :

— Maintenant que vous vous rendez compte de la situation, si vous êtes gentil, nous serons bons princes, nous.

Le colosse avait vu la partie perdue.

— Causez, alors grogna-t-il, puisque vous parlez si bien.

— Voilà, c'est tout ce qu'il y a de plus simple :

...Vous vous doutez que nous avons déposé une plainte... Je dis "nous" parce que j'ai la procuration de mon client et ses pleins pouvoirs.

— Alors, grogna plus bas et presque indistinctement le Marseillais, il fallait venir tout seul... on aurait pu s'arranger à l'amiable..

— C'est ce que nous allons faire, — beaucoup mieux, je vous assure, — en présence de ces messieurs.

— Vous m'étonnez... voyons voir.

— Si nous retirons notre plainte, monsieur le procureur de la République, pour un tas de raisons que je n'ai pas le temps de vous énumérer, consentira à ne pas poursuivre d'office.

— Admettons.

— C'est même une rude chance que vous aurez là, mon garçon, parce que vous savez : Faux en écritures publiques pour faciliter un énorme vol, ça mène tout droit à la Guyane... d'où on ne revient pas facilement... quoi qu'on prétende.

— Alors... pour que vous retiriez votre plainte ?

— C'est uniquement de vous que cela dépend.

— Allons... ne me faites pas languir..

— Je vais écrire sur une belle feuille de papier timbré, devant monsieur le commissaire de police et devant ces messieurs, que vous vous reconnaissez être Marius Roudil...

— ...de la rue de l'Araignée... et puis...

— Que vous avez cédé à la mauvaise pensée de vous faire passer pour Martial Rouvière, mort il y a quatorze ans et dont vous aviez alors dérobé les papiers..

— Eh ! murmura le Marseillais, elle n'était pas si mauvaise que ça, cette pensée... et si je n'avais pas eu affaire à un lascar comme vous...

— Seulement vous êtes tombé sur un enfant de Paris... Les enfants de Marseille ne la leur font pas, mon garçon... je continue.

...Vous déclarez que vous vous en repentez et que vous reconnaissez le droit absolu de M. Félicien Claudel à recueillir l'héritage de son défunt cousin François Rouvière dont il est le plus proche parent...

— Et puis ?

— Vous écrivez "approuvé l'écriture", vous signez. Ces messieurs s'écartent de la porte et vous allez vous faire prendre ailleurs. Ce petit arrangement à l'amiable vous convient-il ou ne vous convient-il pas, monsieur Marius Roudil ?

— Et qui me prouve, une fois qu'il aura ma signature, que le commissaire ne me fera pas empoigner par ses argousins qui me guettent ?

— Je confirme ce que vient de vous dire M. Narcisse Gallois, fit le commissaire de police.

— Après ça, grommela le colosse, de quelque façon que la chose se termine, je suis pris comme un thon dans la madrague, c'est ma seule chance d'en sortir...

— Vous me permettrez bien, fit-il à Saint-Gall, de ramasser dans le bureau la monnaie qui m'appartient ?

Saint-Gall ne put s'empêcher de sourire en clignant de l'oeil, pendant qu'il écoutait la sournoise requête que présentait le Marseillais.

— La monnaie qui vous appartient... Je sais même à combien elle monte cette monnaie.

— Ah !... à pas grand'chose, protesta le colosse.

— Le notaire vient de me le dire. Il vous a avancé cinq mille francs.

— Eh ! donc !... Ça ne vaut pas ça, le papier que je vais signer ?

— Je le rédige. Chut !

Et sans répondre catégoriquement par un oui ou par un non à la demande de celui qui ne niait plus s'appeler Marius Roudil, l'archiviste ne s'occupa que d'écrire de sa plus belle main, sur la feuille de papier qu'il venait d'extraire de son immuable serviette.

Quand il eut terminé, — lu, relu et

montré son texte au commissaire de police...

— Allons, fit-il en passant sa plume à Roudil, mettez "J'approuve", datez et signez.

— Et la monnaie ? insistait le Marseillais, — vous n'aurez pas le coeur de liarder dessus, quand je vous rends l'affaire facile... et que je vous fais gagner six mois que le procès vous aurait fait perdre.

— Vous ne comptez pas celui que nous avons déjà perdu... ni les frais — énormes — que vous nous avez déjà coûtés.

— Une belle misère à côté de ce que vous allez toucher !... Savez-vous seulement à combien il montera votre vingt pour cent ?

— Je le sais, Fiocinière, et je vous ai dit que je serais bon prince, fit noblement le vieux chasseur de trouvailles... Signez sans condition... et fiez-vous à l'honnête homme que vous vouliez dépouiller. Je ne suis pas dénué de miséricorde... Signez ici... et mettez vos initiales là, pour approuver la rature.

— Ah !... Coquin de bon sort !...

Et le colosse, poussant un soupir énorme comme lui, écrivit son nom — son vrai nom — sur le papier timbré.

.....

Tout était accompli... Roudil avait signé...

— Voulez-vous, monsieur le commissaire, demanda Saint-Gall dont le monocle frétillait d'aise, voulez-vous permettre à ces messieurs de nous accompagner, ce citoyen et moi, dans le bureau où il a quelques petites choses à prendre... et où je suis bien aise de surveiller un peu...

— Ah ! Dieu garde que je touche rien autre... Quand j'aurai ma monnaie qu'

est dans le tiroir... Je me cherche le chapeau... le pardessus...

— Et que ces préparatifs de départ ne s'éternisent pas, Roudil, fit sévèrement le commissaire de police !

— Pas de danger ! répondit joyeusement le greudin... Je suis plus pressé que vous de mettre de l'air entre ma chemise et cet "empiego" de château ! J'aurai vite fait, monsieur le commissaire.

L'instant d'après, il dévalait du côté de la gare.

Et Saint-Gall :

— Ouf ! Il ne s'y trompait pas, le fioinière, avec un procès aux assises, nous en avons encore pour six mois...

— Et maintenant ?...

— Ça va marcher comme sur des roulettes.

— De ce pas, vous allez, sans doute, envoyer à M. Claudel un télégramme...

— Mieux que ça. Je file aussi, par le premier train. Je vous assure que je serai plus éloquent qu'une dépêche.

... Voulez-vous me permettre, monsieur le commissaire, de vous faire goûter l'excellent vin dont je vous parlais en venant ?

— Très volontiers, mon cher monsieur.

Et l'archiviste de sa plus belle voix :

— Clémence, apportez donc des verres et une bouteille du caveau.

— Ah ! vous arrivez trop tard, pauvres gens !

— Comment !... La provision n'est pas épuisée !

— Ce coquin-là a bu, hier, la dernière !

**LE GALION
EST AU PORT**

Voilà pourquoi, le soir même, sur le coup de sept heures, Nestor de Saint-Gall descendait d'un autotaxi, à la porte de la maison de l'avenue des Ternes.

C'était fini, maintenant — et bien fini, — le régime de l'omnibus et des voyages en troisièmes.

Pour aller plus vite, le triomphant archiviste avait pris l'express, d'abord — et le rapide dès qu'il avait pu.

C'est ainsi que parti de Dôle à midi, il avait débarqué vers six heures du soir — on ne disait pas encore officiellement dix-huit heures, — à la gare de Lyon.

Et voilà qu'il se précipitait dans la loge de Mme Bernoud.

— Monsieur Claudel...

— Oui, c'est ici... Pour dire le vrai c'est encore chez Mlle Françoise... mais à partir de samedi...

— Enfin... il est chez elle ?...

Et la concierge reconnaissant ce monocolle frétilant :

— Oui, monsieur, il est là-haut. C'est bien vous, le monsieur qui est déjà venu l'autre semaine ?

— Parfaitement... mais les circonstances n'étaient pas les mêmes...

Et sans perdre plus longuement son temps et ses paroles à la porte de cette loge, le paléographe — il était rajeuni de dix ans — escaladait déjà les cinq étages conduisant à l'appartement de Mlle Françoise.

L'enthousiasme lui avait donné plus d'élan que d'haleine.

Quand il tira le cordon de la sonnette, il était encore plus essoufflé que l'autre fois...

Impossible d'achever une phrase intelligible...

Cependant, à Félicien qui lui ouvrait, il avait pu bégayer :

— Il y a du bon !...

Et, — toujours comme l'autre fois, — il s'était affalé sur une chaise de la salle à manger — empourpré, haletant... es-

suyant frénétiquement avec son mouchoir la buée de son monocle.

Mais — pas comme l'autre fois, oh ! non — avec une exaltation dans le regard... une flamme...

...Et un sourire !... Ah ! pour sûr, qu'il avait, le sourire, cet homme si essoufflé !

C'était même tout cela, si fiévreux... si bizarre que Félicien se demandait, un peu inquiet :

— Est-ce qu'il est devenu fou, le pauvre homme ?

Pendant que Françoise qui en était, elle, pour les choses pratiques, proposait à ce visiteur congestionné et sans voix :

— Voulez-vous un peu d'eau... avec du cognac, monsieur de Saint-Gall ?

Il fit signe que non...

Et quand il put enfin parler :

— Ah ! mes enfants... Ah ! mes petits enfants... Ah ! mes chers petits enfants ?...

Voilà qu'il riait maintenant... d'un rire si prodigieusement triomphal :

— Qu'est-il donc arrivé ? insistait Félicien de plus en plus intrigué par cette joie expansive... inexplicable. — Vous avez bien reçu notre lettre ?...

— Quelle lettre ?

— Celle où nous vous invitons à notre mariage... Parce que nous n'oublions pas cher ami, que si nous avons l'argent de la noce, c'est grâce à vous...

— Ah ! mes petits, interrompit Saint-Gall qui pouvait maintenant reprendre son éloquence coutumière. — Ah ! mes braves enfants, l'argent de la noce ! mais c'est une fichaise... une goutte d'eau dans la mer... un grain de sable dans le Sahara... grâce à moi, ce que vous allez avoir, c'est tout... vous entendez... tout ce que vous aviez perdu... Et, cette fois, ça ne

s'en ira plus, coquin de sort, comme dit un particulier (de ma connaissance...

...Oui, insistait-il complaisamment, le galion est rentré au port... Je l'y ai ramené... et de loin... j'ose le dire... Rien ne manque à la cargaison...

Il se reprit s'adressant à lui-même un sourire plein de sympathique indulgence :

— Quand je dis qu'il n'y manque rien, j'altère légèrement... mais bien légèrement la vérité. Pour être exact, j'aurais dû vous apprendre qu'il y a cinq mille francs de ratiboisés...

... Oui, ajouta-t-il négligemment, un petit lest qu'il a fallu jeter à la mer pour permettre au navire d'entrer à pleines voiles. Alors, vous voyez, j'avais raison de vous affirmer qu'il ne manquait rien du tout.

— Cinq mille francs... rien du tout ! s'écria toute scandalisée la petite Françoise qui ne savait pas encore jongler avec les billets de banque.

— Mais oui, mon enfant, une misère quand on a quatre ou cinq fois cette somme à dépenser... chaque année.

Et les voyant tous les deux ahuris... silencieux... incrédules :

— Comprenez donc, sacrebleu... Il me semble que je parle assez clairement ; je rapporte tout... tout...

— Et l'autre, que devient-il dans cette affaire ! demanda assez ironiquement Félicien qui, de plus en plus, se disait : Le pauvre vieux n'est pas remis de sa déroute...

... Il a fini par en perdre la tête...

— Oui, répétait Françoise, fortement émue, tout de même, — oui, l'autre ?

Saint-Gall consolida son monocle dans son oeil... et avec son sourire le plus régence :

— L'autre ?... de quel autre voulez-

vous parler, mademoiselle Françoise ?

Félicien lui répondit pour elle :

— L'héritier, Martial Rouvière... celui qui vous a flanqué à la porte de la Malnoue, il y a quelques jours...

Le monocle frétila jovialement.

— Mais... vous n'avez donc pas encore compris, jeune homme ?

— Non... j'avoue.

— Il n'y en a plus, monsieur Claudel... et, pour parler avec exactitude, il n'y en a jamais eu, à la Malnoue, de Martial Rouvière.

Il se redressa comme un coq :

— Quand j'affirmais, moi, que ce jeune galopin était mort, je savais ce que je disais...

...Les enquêtes bien faites, c'est ma spécialité, mademoiselle... Il est mort depuis quatorze ans, ce petit mauvais sujet.

— Et à la Malnoue, alors ?

— Il n'y a eu dans le château de vos pères...

— Oh !... protesta Félicien...

— Mais oui... mais certainement. Plus que jamais vous avez le droit de l'appeler ainsi, monsieur Claudel. Dans ce château, il n'y a eu, ces jours derniers, qu'un farceur, qu'un gremlin, un nervi... à qui je viens de montrer que c'est surtout aux Parisiens qu'on ne la fait pas !

— Vous arrivez donc de la Malnoue, monsieur de Saint-Gall ? s'écria Françoise qui venait de sentir instinctivement une joie inattendue... miraculeuse... entrer dans la petite salle à manger.

— J'arrive de bien plus loin !... C'est même pour cette raison-là que je n'ai pas reçu votre aimable invitation...

— Que vous acceptez, n'est-ce pas ?

— Que j'accepte de grand coeur... et dont je vous remercie tout de suite en vous apportant un cadeau de noce... mais

un de ces cadeaux de noce...

— Comme monsieur Tiberge, fit la brunette en riant.

A quoi le vieux Saint-Gall répondit en riant aussi :

— Ce n'est pas pour déprécier ce que ce monsieur vous a donné... mais j'ai la fatuité de croire que mon cadeau, à moi, dégote un petit peu le sien... vous allez voir.

Il prit un temps.

— D'abord, vous doutez-vous seulement d'où j'arrive ?

— Comment pourrions-nous le savoir... Personne ne nous a donné de vos nouvelles.

— J'arrive d'Alexandrie, mes petits amis.

— Vous arrivez d'Égypte !

— Eh ! oui.

— Qu'alliez-vous donc faire à Alexandrie ?

— C'est trop long à raconter... Je vous le dirai une autre fois... quand on ne trépidera plus... Parce que je vois bien, vous aussi vous commencez à trépider, mes gaillards !...

— Je vous en prie, monsieur de Saint-Gall, soyez gentil... ne me faites pas tant languir...

— Vos désirs sont des ordres, mademoiselle. Me voilà donc de retour à Marseille. Et une fois dans la ville des Phocéens, coquin de sort, comme ils disent, celui qui racontera que j'y ai perdu mon temps et ma jeunesse... eh bien, vrai, il n'aura pas peur...

— Mais enfin, s'écria Félicien qui se sentait maintenant le coeur serré, lui aussi, d'une étrange anxiété... doute... espoir... ah ! toujours, quand même, incrédulité tenace, — mais enfin, le neveu... celui qui est à la Malnoue.

Saint-Gall eut un geste plein de lassitude.

— Oh !... Combien de fois faudra-t-il donc vous dire et vous répéter, mon jeune ami, qu'il n'y a plus personne dans le château de vos pères ?

— Où est-il donc allé ?

— Il est parti, sans demander son reste... et il n'a pas eu tort.

— Pourquoi ?

— Parce que, s'il s'était avisé de récalittrer, il y avait là le commissaire de police avec deux agents..

— Que faisaient-ils là ?

— Ils étaient tout prêts à le coffrer.

— Il avait donc commis... un délit ?

— Il en avait commis... de quoi se faire expédier à Guyane jusqu'à la fin de ses jours...

...Alors, vous comprenez... arrestation, instruction... cour d'assises... Ce gremlin-là nous embêtait encore pendant six mois... peut-être davantage.

...Aussi, pour éviter le procès et le temps qu'ils nous ferait perdre, j'ai retiré la plainte.

— Quelle plainte ?

— La vôtre...

— Hein ?

— Mais oui, celle que vous aviez déposée.

— Où ça ?

— Au parquet de Dôle.

— Vous perdez l'esprit !

— C'est vous qui vous étonnez toujours... La chose est très compréhensible et très simple, cependant.

— Je sais fort bien que je n'ai rien déposé du tout...

— Vous avez déposé une plainte... c'est-à-dire je l'ai déposé, moi, en votre nom... puisque j'ai votre procuration... Et ça revient exactement au même...

— Mais... pourquoi cette plainte ?

— Oh ! ça... trop long à vous expliquer... Je vous raconterai cette histoire en même temps que celle de mon voyage à Alexandrie... Mais, déblayons, je vous prie, sans quoi nous piétinerons sur place.

— Déblayons, fit Félicien résigné à en passer par tous ces étranges chemins qui conduisaient peut-être à une bienheureuse surprise.

— Alors, ce galopin, — vous comprenez que c'était donnant, donnant,—m'a laissé, avant de prendre la poudre d'escampette, la déclaration dont voici la copie... attendu que l'original est resté entre les mains de M. le commissaire de police de Dôle..

Il avait tiré de sa serviette une feuille de papier.

Penchés aussitôt sur le document que le vieux paléographe tenait à la main, les deux amoureux, — Françoise appuyée sur l'épaule de Félicien — avaient lu en même temps que Saint-Gall épelait lentement... solennellement... triomphalement....

— Ah ! chérie, s'écria le re-nouveau châtelain, c'est donc à la Malmoue qu'on le fera quand même, le beau voyage de nocce...

— Mais... chéri... est-ce au moins bien sûr, cette fois ?

— Dôle est sur le chemin, mademoiselle, je vous mènerai chez le procureur de la République...

Et s'empressant de rassurer cette enfant qui s'effarouchait déjà :

— Nous serons admirablement reçus, mademoiselle. Je suis dans les meilleurs termes avec ce jeune magistrat.

— Mais alors... Françoise... le beau voyage, on ne reviendra pas le finir ici... on restera là-bas... chez nous.. chez toi, mon amour.

— Et le magasin ?

— Tu ne vas donc pas la donner, tout de suite, cette démission ?

— Rien ne presse, chéri, faisait la prudente fille....

...D'abord, demain, on demandera conseil à M. Tiberge.. Et puis, s'il dit qu'il vaut mieux prendre un congé de huit jours... Ça, je sais que le patron ne me le refusera pas.

— Oui, raison... oui, sagesse.. Ce que tu voudras... quand tu voudras... comme tu voudras.

— Et votre ami Bidor, demanda Saint-Gall qui plastronnait maintenant en héros de statue.

— Il aura son "Merle blanc," c'est promis. Tant pis s'il y fait faillite... tant mieux s'il y fait fortune.

— Tant mieux si vous y trouvez la gloire, mon poète...

— Non !... non... j'en suis revenu,

s'écria Félicien en tendant les mains à Françoise.

— Nous partons pour la campagne, faisait-elle avec délice...

— Nous filons à la Malnoue pour reprendre racine dans la terre des aïeux...

...Nous avons, tous les deux, — c'est elle qui m'en a révélé l'instinct toujours vivace, — nous avons des âmes de paysans... nous allons à l'air, au soleil, à la forêt....

— A la joie, mon Félicien.

— Avec toi, elle aurait été partout, ma Françoise...

— Moi, conclut Saint-Gall, voici où je la vois : au bord de l'eau... un chapeau de paille... une ligne...

...Et au bout de la ligne, votre serviteur, pour prouver que ce n'est pas encore un Fiocinière de la rue de l'Araignée qui la fera à un Parigot de la rue du Bac.

VIEILLE EGLISE

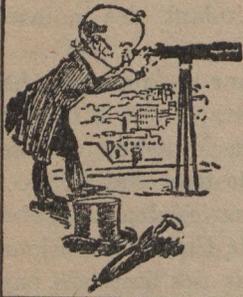
Avec sa tour vétuste où s'enroule du lierre,
Son clocher ajouré d'où ne s'envole plus
En notes de cristal l'appel des Angelus
Et son porche branlant dont s'effrite la pierre,

Elle ne semble plus l'arche de la prière,
L'église du village aux piliers vermoulus,
Que l'encens parfumait dans des temps révolus
Quand un soleil plus rouge entrait par la verrière.

Mais si plus d'une ogive a perdu son vitrail,
Et plus d'un saint de bois l'éclat de son camail,
Si la foi sur l'autel n'allume plus de flammes,

Le grand rêve chrétien doit l'habiter encor,
Car l'église, en son fruste et paisible décor,
Fait penser à la grange où Dieu range les âmes.

Hélène SEGUIN.



L'Astrologie Gratuite

Le caractère, le talent, les chances de succès
de ceux qui sont nés dans ce mois.

Ce qu'ils doivent faire et ce qu'ils doivent
éviter.



NÉES EN MAI

Ce que ces personnes sont

Les personnes nées durant ce mois possèdent ordinairement une extraordinaire habileté pour les ouvrages de tête et les travaux manuels.

Elles sont intrépides et bonnes, lorsqu'on ne les provoque point, et souvent elles laissent aller leur bonté jusqu'à s'attribuer les fautes des autres.

Ces personnes sont très passionnées des belles et bonnes choses de la vie, et rien ne les amuse plus que d'organiser des fêtes et des réunions pour leurs amis.

Elles sont portées à trop faire attention aux personnes et aux choses trop éclatantes et trop fastueuses, et devront apprendre à ne considérer que les personnes et les choses d'une valeur réelle.

Les personnes qui sont nées dans ce mois sont ordinairement intelligentes et spirituelles, et deviennent très habiles pour conduire.

Elles sont souvent aptes à devenir des écrivains et des auteurs d'essais célèbres, des orateurs brillants et faciles, et semblent posséder un talent extraordinaire pour influencer et exciter leurs partisans.

Ces personnes se créent des amis loyaux aussi longtemps qu'il leur est permis de suivre leur propre voie, mais lorsqu'elles deviennent des ennemies, elles sont les plus inexorables et les plus cruelles personnes qui existent.

Elles sont très sympathiques, et se font facilement à n'importe quelle société ou dans n'importe quelle occasion.

Elles possèdent des mémoires merveilleuses, et, pour cette raison, elles réussissent toujours dans leurs arguments.

Elles sont portées à trop s'occuper des jouissances physiques, de la vie, parce que les sens physiques de ces personnes semblent être extraordinairement puissants.

Elles ne sont pas aussi heureuses et aussi couronnées de succès qu'elles devraient l'être, tant que leur nature spirituelle n'est pas développée.

Les femmes nées dans ce mois sont ordinairement d'adroites ouvrières dans la broderie et la décoration, elles ont un sens droit et délicat pour les couleurs et un goût exquis.

Elles sont originales et peuvent dessi-

ner aussi bien qu'exécuter, de très belles décorations artistiques.

Les hommes et les femmes sont enclins à avoir des caprices, ce qui est toujours un obstacle pour faire un bon ménage.

Ils ne sont heureux et ne sont satisfaits en ménage qu'après avoir exercé un soin extrême dans le choix de leurs compagnons et avoir fait des efforts pour atteindre leur développement spirituel.

Ces personnes nées en mai n'ont qu'à **essayer** à faire de grandes choses pour les **accomplir**.

Les hommes nés dans ce mois réussissent toujours bien comme contracteurs, architectes, ingénieurs, avocats, et sont très habiles pour remplir ces fonctions.

Ils sont enclins à avoir de gros maux d'estomac et d'intestins, et devront être soigneux dans le choix de leurs aliments.

Ils sont portés à aimer les liqueurs fortes, et devront surveiller attentivement ce goût; parce que, dans cette voie, il existe un grand danger pour eux.

Les femmes nées en mai ont ordinairement un talent spécial, et devront étudier cette branche particulière, sans s'occuper des avis contraires donnés par d'autres personnes.

Elles sont portées à détester toute chose concernant l'ouvrage de maison, et devront considérer ceci soigneusement avant d'épouser un homme qui n'aura pas les moyens de faire faire pour elles, l'ouvrage pénible de la cuisine.

NEES EN MAI

Ce que ces personnes doivent faire

Les personnes nées en ce mois devront apprendre dès leur bas âge que l'esprit est le vrai guide et que le corps est le serviteur de l'esprit.

Elles devront apprendre à vaincre les mauvaises pensées et les viles impulsions.

Elles devront supporter les fautes des autres et travailler à acquérir la vertu de tolérance.

Elles devront chercher à plaire et s'efforcer de vaincre leur penchant à commander en despote.

Elles devront spécialement apprendre à contrôler leur tempérament, autrement de sérieuses disputes pourront en résulter, parce qu'une fois excitées, elles seront portées à aller jusqu'au dernier degré d'une violence physique.

Ce sera un grand avantage pour elles d'écouter attentivement le raisonnement des autres; parce que, de cette manière, elles réussiront à tirer profit des expériences et des intentions des autres personnes.

Les femmes mariées à des hommes nés en mai et qui ne sont pas développés, sont souvent malheureuses, mais leur malheur se change en joie une fois que ces hommes se soumettent à la domination de l'intelligence et de l'esprit.

Ces personnes devront se souvenir que le mariage est une alliance pour la vie; c'est pour cette raison qu'elles devront éviter la coquetterie en tous temps, et spécialement après le mariage, parce qu'un seul pas dans une mauvaise voie, pourrait perdre leur avenir.

Elles devront se marier avec les personnes nées en janvier, septembre ou octobre; cependant, celles des autres mois conviendront tout aussi bien lorsque leur nature spirituelle sera bien développée et qu'elle déterminera leurs actions.

Vraiment, le mois de mai est un mois chanceux.

Ces femmes devront faire connaître franchement, avant le mariage, leur grande aversion pour certaines occupations, et

éviter ainsi d'épouser des hommes qui désirent faire des servantes de leurs femmes.

Soyez ce que vous êtes en tous temps; les hommes fermes admirent la franchise.

Ces personnes devront considérer les mois de mai et de juillet comme les mois les plus favorables pour elles pour commencer des entreprises importantes. Le vendredi est leur jour "chanceux".

Ces femmes devront porter un anneau orné d'une agate mousse, émeraude ou lapis-lazuli, et les hommes devront porter une épingle de cravate ornée d'une même pierre.

Ces personnes ne tarderont pas à constater que toutes les teintes de jaune, brun et rouge, aussi noir, conviennent à leur parure, tout autant qu'elles sont favorables à l'accomplissement de leurs désirs.

NEES EN MAI

Ce que ces personnes ne sont pas

Les personnes nées en ce mois ne peuvent pas toujours rester d'accord sous le poids des difficultés, et c'est pour cette raison qu'elles devront se protéger contre les colères soudaines, qu'elles auront raison de regretter, plus tard.

Elles ne sont pas patientes à toute heure, et, ordinairement, elles ne sont pas tolérantes envers ceux qui sont trop lents à agir.

Elles ne sont pas des personnes avec qui on peut vivre agréablement, surtout lorsqu'elles se mettent en colère; ou avant qu'elles atteignent cette bonne humeur qu'on nomme plutôt: "l'empire sur elles-mêmes."

Ordinairement, elles ne sont pas passionnées pour l'argent, bien qu'elles l'ai-

ment pour son utilité; elles n'ont aucun désir d'entasser leurs richesses, comme un avare fait.

Elles ne réussissent pas toujours dans le choix de leurs amis, et pour cette raison, elles deviennent quelquefois sceptiques jusque dans la valeur de telles amitiés.

Ordinairement, elles ne veulent jamais renier l'honneur d'une autre personne, tant que cette dernière n'est pas trouvée coupable de déshonneur.

Elles ne sont pas par leur nature, des personnes qui trouvent à redire des autres.

Il n'est pas difficile de prospérer avec elles si vous les comprenez bien.

Elles ne s'occupent pas des affaires des autres, parce qu'elles pensent que c'est impossible de faire attention à leurs propres affaires en apportant trop d'attention aux affaires des autres.

Elles ne sont pas les premières à déverser le blâme sur quelqu'un, ou les dernières à oublier une injure.

Elles ne tirent pas tout le parti possible de la vie, tant qu'elles n'ont pas réalisé qu'il existe différentes sortes de gens sur la terre et que la patience est une vertu que nous devons tous cultiver pour notre plus grand bien.

NEES EN MAI

Ce que ces personnes ne doivent pas faire

Les personnes nées en mai ne doivent pas se fâcher pour des riens, parce que, d'après leur tempérament, elles sont portées à faire d'une mouche un éléphant.

Elles ne doivent pas permettre à leur sympathie de les pousser à s'attacher à un parti avec d'autres personnes qui se querellent ou se disputent.

Elles ne doivent pas faire usage de stimulants parce qu'elles ont des particularités physiques et intellectuelles qui deviendront plus mauvaises par l'usage de l'alcool sous n'importe quelle forme.

Elles ne doivent pas jouer gros jeu, soit pour une chose de peu d'importance ou soit pour la bourse.

Elles ne doivent pas dépenser leur argent pour des riens ou pour des personnes qui sont trop prodigues de leur amitié.

Elles ne doivent pas considérer les grandes richesses ou la pauvreté lorsqu'elles se marient; ces deux extrêmes doivent être évités avec soin par ceux qui recherchent un bonheur réel.

Elles ne doivent pas être négligentes dans les affaires de leur état ou dans les choses du ménage, parce que l'économie est une marque d'esprit bien discipliné dans la bonne bourgeoisie.

Elles ne doivent pas essayer à imiter la conversation ou les manières des autres, parce que ceux qui sont nés en mai sont tout au mieux lorsqu'ils se reposent sur leur propre originalité.

Elles ne doivent pas rester stationnaires pendant que les autres recueillent les aubaines de la vie.

Elles ne doivent pas permettre à: "**Je pourrais**" de faire obstacle à: "**Je veux!**"

Elles ne doivent pas simplement essayer d'égaliser les oeuvres des autres mais elles doivent prendre la ferme résolution de les surpasser en tous points.

Les enfants nés en mai.

Les enfants nés en mai démontrent, par des exemples, la vérité de cette sentence que "l'enfant est le père de l'homme."

Ils ne doivent pas être envoyés à l'école avant leur sixième ou leur huitième an-

née, à cause de leur tempérament qui est si animé et leur intelligence qui est si active. Des études trop difficiles dans l'enfance anéantissent beaucoup de carrières qui auraient réussi au suprême degré, s'il en avait été autrement.

Ces enfants sont tous capables, avec très peu d'exceptions, d'apprendre rapidement, et par conséquent, ils ne doivent pas être forcés.

Ils sont quelquefois enclins à s'irriter, et ne devront pas être contraints de faire des ouvrages qui leur répugnent.

Les parents feront bien de surveiller attentivement le développement de ces enfants, parce qu'ils se gêneront tout aussi facilement que s'ils étaient portés à suivre une voie droite.

Les enfants nés en mai ont le droit de demander la raison pour laquelle on désire avoir telle ou telle chose d'eux. Leur intelligence est offensée lorsqu'on les oblige de faire quelque devoir qui leur semble inutile, dans leurs jeunes intelligences.

Ces petits devront recevoir des instructions claires et précises sur la manière de faire une chose, suivies d'une raison expliquant pourquoi c'est la meilleure manière de faire cette chose.

Ils devront être encouragés en tout temps, à exécuter leurs devoirs vivement, gracieusement et avec bonne volonté.

Ils devront aussi être récompensés, pour chaque chose qu'ils exécuteront mieux que la première fois.

Persuadez ces enfants qu'il leur faut se reposer sur leur propre jugement dans plusieurs cas. Encouragez-les à croire qu'ils sont capables de bien penser, et vous serez surpris de constater comme ils obtiennent vite les moyens de résoudre la meilleure manière pour faire une tâche quelconque.

Enseignez-leur à être généreux, car ils le sont naturellement d'abord, et ils acquerront bientôt l'habitude de partager leurs friandises avec leurs compagnons, frayant ainsi un chemin pour le développement de la vertu de reconnaissance qui est admirée du monde entier.

Enseignez aux petites filles, la broderie, la couture, le tricot et la peinture, parce qu'elles ne seront jamais passionnées des ouvrages de maison et leurs mains doivent être formées de quelque manière.

— o —

UN ARBUSTE EXTRAORDINAIRE

Sur les côtes du lac Tchad croît un arbuste de la famille des mimosées, nommé "Mava" par les indigènes, et qui a pour caractéristique l'extrême légèreté de son bois.

Ce bois serait, en effet, plus léger que le liège ; mais il aurait sur celui-ci une grande supériorité : la texture de ses fibres est si serrée que les tribus guerrières s'en confectionnent des boucliers capables de résister au choc des sagaies et des lances.

Il est également employé de façon courante pour la confection des ceintures et des bouées de sauvetage.

Enfin, il constitue une partie indispensable de l'équipement des indigènes armés dont chacun est pourvu d'une tige de mava, longue de deux verges, d'un poids insignifiant, mais très précieuse comme flotteur, lorsqu'il s'agit de traverser le lac.

Le tronc de cette curieuse mimosée atteint en moyenne un peu plus d'un pouce de diamètre à sa base et s'élève à quatre ou cinq verges de haut. Ses branches portent des fleurs jaunes et des épines.

— o —

CONFECTION DES AILES D'AÉROPLANES

Pour recouvrir l'armature des ailes des aéroplanes, on a employé différentes sortes de matières. L'on a essayé tout à tour la toile de lin, le coton, la soie et les feuilles d'aluminium, mais on a reconnu que c'était la toile de lin qui était la meilleure pour cet usage.

Aujourd'hui c'est presque exclusivement cette toile que l'on emploie pour recouvrir les ailes et une fois en place on la recouvre de plusieurs couches d'une solution de caoutchouc. Ces couches de caoutchouc augmentent la force de résistance de la toile de cinq pour cent environ et ont l'avantage de rendre la surface des ailes unies et douces ce qui est un grand avantage dans les vols élevés et rapides. La soie qui semblait donner pleine satisfaction, en raison de sa solidité et de sa légèreté, n'a jamais donné satisfaction parce qu'elle ne supporte pas longtemps l'exposition au soleil et à la pluie et que d'autre part elle ne se prête pas à l'application des couches de caoutchouc. Celles-ci sont cependant indispensables tant pour assurer la conservation des ailes que pour augmenter leur solidité et en rendre la surface douce et unie.

— o —

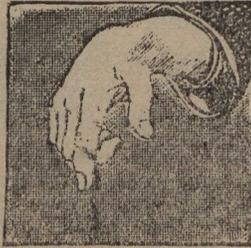
LA GUERRE DANS LES AIRS

Si les aéroplanes furent pour la première fois utilisés par les Italiens au cours de la campagne de Tripoli en vue de servir aux opérations militaires, rappelons que ce fut l'armée russe qui inaugura la télégraphie sans fil sur les champs de bataille pendant la guerre de Mandchourie.

LE SOIN DES COUPURES

Jamais une coupure ne devrait produire du pus. C'est non seulement dangereux, mais tout-à-fait inutile. Le pus signifie une infection causée par des microbes nuisibles. La peau a presque toujours des milliers de microbes à sa surface, et quand elle est coupée, ces microbes entrent et se multiplient avec une étonnante rapidité. Ils abondent le long des vaisseaux lymphatiques et causent souvent des abcès qui éclatent à des points éloignés.

Une coupure ne devrait pas être fermée. Il n'y a rien de plus nuisible que de mettre un morceau de taffetas d'Angleterre (plaster) sur une coupure, parce que ce-



ci emprisonne simplement les germes dangereux et empêche la coupure de guérir.

Naturellement si l'on est absolument certain que la coupure a été nettoyée chirurgicalement, la couvrir serait alors très bien, mais une telle certitude est virtuellement impossible. Le traitement convenable pour une coupure—même une petite—c'est de la laver avec de l'eau claire, puis avec un antiseptique et de la couvrir ensuite avec de la gaze stérilisée ou tout bandage de toile ou de coton, excessivement net.

Il existe une multitude de bons antiseptiques, l'alcool est excellent; plusieurs chirurgiens disent que l'iode est le meilleur de tous. Mais le plus convenable pour

l'usage de la maison, c'est le peroxyde d'hydrogène. Il agit en formant une combinaison chimique avec le sang, la lymphe, le pus et d'autres fluides, et dégage rapidement de l'oxygène. L'oxygène est la mort de tous les germes.

C'est quelquefois impossible de se procurer des bandages excessivement nets lorsque la pharmacie est fermée ou qu'elle est très éloignée. Mais c'est très facile si vous vous rappelez que la grande chaleur stérilisera avec succès un morceau de mouchoir, une bande de toile ou un fragment d'une vieille chemise.

Un fer à repasser, assez chaud pour brûler à la surface, passé une douzaine de fois sur le tissu, conviendra parfaitement. Faire bouillir le tissu pendant dix minutes produira une stérilisation absolue.

— o —

L'ADRESSE DES COSAQUES

Afin d'éviter de se mouiller quand ils traversent une rivière à cheval, les Cosaques agissent de la façon suivante : ils font passer l'étrier de droite de l'autre côté de la selle, c'est-à-dire à gauche et celui de gauche du côté droit. Cela fait, ils enfoncez leurs pieds dans les étriers dont les étrivières sont ainsi considérablement raccourcies, et ils se tiennent debout.

— o —

Un médecin célèbre a prétendu que si l'on trouve de nos jours autant de personnes qui souffrent du cancer, cela est dû à ce que l'on mange trop de viande.

BLANCHISSERIE DE BILLETS DE

BANQUE

Bien avant d'être mis réellement hors de service, d'être suffisamment fripés, déchirés, pour ne plus pouvoir circuler, les billets de banque se salissent de façon déplorable.

C'est le cas particulièrement pour les bank-notes des Etats-Unis qui sont faites en papier extrêmement résistant, et seraient susceptibles de circuler bien plus longtemps si on ne les retirait pas de la circulation quand elles sont trop sales.

On s'est dit qu'on arriverait à une économie très précieuse si on lavait, désinfectait, blanchissait les billets de banque pour pouvoir les remettre en circulation; on économiserait ainsi le prix de fabrication du billet. Et le directeur de l'imprimerie spéciale des billets de banque du Trésor américain aux Etats-Unis, a imaginé une machine à laver les billets de banque.

Ce lavage, ce blanchissage, qui n'est naturellement pas accompagné d'un empesage comme pour le linge, se fait mécaniquement.

Les billets sont entraînés entre deux bandes d'étoffe, de façon à venir passer dans une lessive faite de savon et d'un blanchissant chimique suffisamment doux pour ne pas attaquer le papier. En même temps qu'ils trempent dans la lessive, les billets subissent, de la part de l'étoffe même un léger frottement; ils sont emmenés ensuite dans un bœc où ils sont rincés.

De la sorte, en une heure seulement, deux ouvriers conduisant la machine arrivent à laver près de 4000 billets.

UNE FLOTTE D'OR ROYALE

Chaque vaisseau de guerre, avant d'être mis en chantier, est, sur les ordres de l'amirauté anglaise, reproduit en petit. Ces modèles sont faits en paraffine et sont mis à l'essai dans un réservoir spécialement construit à cet effet.

Ces modèles ont de 12 à 24 pieds de longueur; le réservoir a une longueur de 400 pieds et une largeur de 20 pieds.

Ces modèles sont faits en paraffine parce que cette substance n'absorbant pas l'eau ne change pas de poids, et parce qu'aussi elle se travaille facilement si l'on a à y faire quelques changements.

Notre roi et le Kaiser conservent tous les deux une flotte en miniature, mais les vaisseaux qui composent ces flottes ne sont pas en paraffine mais bien en argent et en or. La collection du Kaiser comprend des modèles en argent solide qui montrent le développement successif de la marine allemande depuis les temps lointains de "Viking" jusqu'à nos jours.

La flotte en miniature du roi George est en or et en argent; elle montre les progrès de la marine anglaise depuis "Guillaume le Conquérant" et chaque modèle est parfait jusque dans les moindres détails.

Plusieurs de ces vaisseaux minuscules sont du 14^e au 16^e siècle. C'était alors l'usage dans les villes maritimes, d'honorer la visite que leur faisait le roi, en lui offrant, comme présent, ces petits vaisseaux précieux.

Pour faire pénétrer plus facilement et sans les courber, des clous dans du bois dur il faut au préalable les tremper dans de l'huile ou dans de la graisse.

GRATIS !

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES, ET TOUTES PEUVENT L'ETRE GRACE AU REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL. SUCCES ASSURE EN 25 JOURS



Avoir une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, cela en 25 jours avec le Réformateur Myrriam Dubreuil, approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Réformateur. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de maladies, ou qui n'était pas développée.

LE REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

Echantillons Gratis. Envoyez 2c en timbres et nous vous enverrons GRATIS notre brochure illustrée de 32 pages.

Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle.

Les jours de Bureau sont: Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 à 5 p. m.

Mme Myrriam Dubreuil, 44b rue Mentana

Tous les Mercredis soirs de 7 à 9 p. m.

Dépt. 8, Boîte postale 2353

Le CARACTERE d'Une PERSONNE D'APRES SES YEUX

Un art que tout le monde peut acquérir.

S'il est assez difficile de devenir habile dans l'art de la chiromancie ou dans celui de la graphologie, il n'en est pas de même pour acquérir une habileté suffisante pour lire le caractère d'une personne en étudiant un peu ses yeux.

Tout d'abord, en ce qui concerne la graphologie, il faut se procurer l'écriture de la personne dont on désire connaître le caractère et ce n'est pas toujours chose facile; ensuite, en ce qui concerne la chiromancie, il faut que la personne en question vous permette d'examiner sa main à loisir, et là encore on se heurte souvent à un refus si on ose manifester ce désir.

En ce qui concerne la lecture du caractère d'une personne d'après ses yeux, cela est bien plus facile; il suffit d'un simple coup d'oeil et avec un peu de connaissances on y parvient aisément.

Les yeux semblables à ceux de la Fig. 1 indiquent un tempérament artistique. Une fille qui possède des yeux semblables à ceux de ce croquis peut regarder parfois comme dans la fig. 2, mais la position indiquée en premier lieu est la normale; elle dénote invariablement un amour passionné pour les arts.

Les figs. 3 et 4 sont particulièrement intéressantes. Dans les deux croquis, les yeux dénotent la même tendance, mais cette tendance est bien plus visible dans la fig. 4 que dans la fig. 3. Une fille, avec des yeux semblables à ceux de ces 2 croquis, ne peut être que coquette et volage. Dans la fig. 3, elle s'efforce d'être réservée, mais son oeil gauche la trahit. Dans la fig. 4, elle donne libre cours à son penchant naturel.

Dans la fig. 5, l'artiste a exagéré à dessein l'expression de souci, presque d'effroi, pour bien faire ressortir le véri-



**Vous Aurez une Peau Satinée et les Points
Noirs, Comédons, Rides Disparaîtront**

AVEC L'EMPLOI DE
L'EMBELLISSEUR MYRRIAM
(*Crème de Beauté*)



Une jolie peau fait la moitié de la beauté. Cette moitié-là, il dépend de vous de l'acquérir ou de la conserver, en employant journellement le bienfaisant Embellisseur MYRRIAM.

Pour avoir le teint frais et clair, éviter rougeurs, boutons et autres petits désagréments dus à l'irritation de la peau, employez l'Embellisseur MYRRIAM après la toilette en lieu et place de poudre. Tout en goûtant

le charme exquis du parfum qui s'en dégage, vous ne tarderez pas à pressentir le bienfait de ses vertus hygiéniques et adoucissantes.

Les médecins recommandent celui-ci comme étant la préparation la plus efficace et la plus saine pour adoucir et blanchir l'épiderme, soit pour garder ou restituer au teint sa fraîcheur.

NE FAIT PAS POUSSER DE POILS FOLLETS

L'Embellisseur MYRRIAM est recommandé fortement aux messieurs pour les soins du visage quand ils se sont rasés; ils évitent, par son emploi, les boutons, les rougeurs et les inflammations.

Supérieur à tout ce qui s'est fait de mieux jusqu'ici en fait de crème.

Pour vous en convaincre, il suffit d'envoyer votre adresse avec 10 cts pour frais de poste et emballage et vous en recevrez un échantillon avec tout ce qu'il faut pour vous prouver son efficacité réellement prodigieuse.

En vente chez tous les pharmaciens à 50c la bouteille. Si vous ne pouvez pas vous la procurer | écrivez à Boîte 2353.

Myrriam Dubreuil, 44b Mentana, Montréal

table caractère. Ces yeux sont ceux de la femme foncièrement sérieuse, qui déteste toutes les légèretés et frivolités communes au plus grand nombre des jeunes femmes. La femme qui a de tels yeux serait mieux à sa place comme "nurse" dans un hôpital, que comme épouse. Son mari fût-il même un homme riche, il n'éprouverait aucun plaisir dans son ménage en face de ce regard toujours froid et soucieux.

La fig. 6, montre les yeux d'une personne vouée à rester vieille fille. Les yeux par eux-mêmes ne signifient pas grand chose; mais cette forme particulière et recourbée des sourcils dénote clairement que la personne a des dispositions querelleuses et des tendances à se mêler de tout ce qui ne la regarde pas. Ce sont là deux dispositions d'esprit particulières à l'état de vieille fille, dispositions regrettables qui sont la principale cause de l'impopularité de ces personnes.

Un homme sérieux et ambitieux qui désire se marier pour vivre heureux doit bien prendre garde de ne pas choisir pour compagne une personne qui a des yeux comme tous ceux indiqués jusqu'ici. Il doit rechercher des yeux semblables à ceux de la fig. 7. Les sourcils droits et les paupières fermes de cette figure dénotent un tempérament ambitieux et énergique mais dans une juste mesure. Ces personnes comprennent leurs devoirs, elles ont la ferme volonté d'assurer le bonheur de leur mari et se redisent sans cesse: "Je suis déterminée à ne jamais essayer d'intervenir dans les affaires privées de mon mari, cela je ne le ferai jamais, à aucun prix."

— o —

Un morceau de liège pesant une livre peut soutenir sur l'eau un homme pesant 154 livres.

UN AUTOGRAPHE DE PRIX

M. Rudyard Kipling, l'auteur des Livres de la Jungle et de maints autres ouvrages aussi célèbres en Angleterre que sur le continent, est un romancier bien payé. Il y a quelques années, une grande maison d'édition lui acheta un roman qu'elle payait au poids de l'or. Les statisticiens s'empressèrent alors de calculer et de publier que "chaque mot tracé par la plume de M. Rudyard Kipling valait un shilling." (25 cents.)

Un aimable farceur envoya alors au romancier un billet ainsi conçu :

"Monsieur,

"Je souhaiterais vivement avoir un autographe de vous. Mais mes faibles moyens ne me permettent pas de consacrer plus d'un shilling à cet achat. Je me contenterai donc d'un seul mot pour lequel je vous envoie, selon votre tarif, un mandat d'un shilling."

La réponse ne se fit pas attendre.

M. Rudyard Kipling envoya au farceur une grande feuille blanche avec ce seul mot : "Merci."

Et il garda le mandat.

— o —

Malgré la civilisation qui date de si longues années, il n'y a pas 3 siècles et demi que le tour du monde a été accompli pour la première fois par mer. Ce fut un anglais du nom de Drake qui accomplit le premier cet exploit remarquable et il mit trois ans pour accomplir son voyage.

MARCHANDS ET INVENTEURS

Mercerie, draperie, articles de fumeur, brie-à-brac, papeterie, articles de fantaisie, cartes postales illustrées, jouets, confiserie, bijouterie, montres, 13 cts. Egalement: articles de bazar, musique à bouche, coutellerie, diverses choses de pharmaciens, balances, etc. Catalogue de commerce illustré avec avis, 6 centims.

H. Michaels & Fils, 14 et 15 Cromwell House.

Fulwood Place, Holborn,

London, W. C.

Le dictionnaire chinois, confectionné par Pacut-She 1100 ans av. J. C., est le plus ancien dictionnaire connu dans l'histoire littéraire.

NOS DENTS

Sont très belles, naturelles, garanties.

INSTITUT DENTAIRE FRANCO-AMERICAIN (Incorporé).

162 RUE ST-DENIS, MONTREAL.

AVIS IMPORTANT

Tous les numéros de la **Revue Populaire** jusqu'au mois d'Avril sont

complètement épuisés.

Il est donc inutile de nous en faire la demande à nos bureaux.

Nous rappelons, une fois de plus, à cette occasion, qu'il est très facile, pour nos amis, d'éviter un désappointement en ce qui concerne la possibilité de se procurer la **Revue Populaire**. Ils n'ont simplement qu'à retenir d'avance leur No: chez leur Dépositaire qui se fera un plaisir de le leur réserver.

Pour ceux qui demeurent en dehors de Montréal et de la banlieue et qui ne sont pas à proximité d'un dépositaire de cette publication, l'abonnement direct évite tout retard ou toute difficulté.

Pour un dollar seulement par an ou 50 cents pour six mois, le service régulier de la **Revue Populaire** leur sera fait par la maille.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Edits.-Props.,

200 Blvd St-Laurent, Montréal, Qué.

Maison Fondée en 1860

PROF. LAVOIE

SATISFACTION ASSURÉE

PERRUQUIER

Perruques et Toupets

- pour -

Dames et Messieurs

Une spécialité

CHEVEUX TEINTS DE TOUTES
LES COULEURS

COIFFURES POUR LES BALS ET
LES SOIREES



SANS



AVEC

Toujours en mains un assortiment Complet de Tresses en cheveux naturels; ainsi que Peignes et Ornaments pour cheveux de tous genres.

Importateur direct de Paris
et Londres.



8 Notre-Dame Ouest
Montreal, P. Q.

TELEPHONE MAIN 6106

LE JUS DE CITRON COMME REMÈDE COSMÉTIQUE ET EMBELLISSEUR

Le jus de citron:
Empêchera la diphtérie.
Guérira un mal de gorge ou un rhume.
Guérira un panaris.
Chassera un mal de tête.
Guérira la fièvre intermittente.
Embellira le teint.
Rendra les cheveux duveteux.

Pour un mal de gorge, gargarisez - vous avec du jus de citron pur, non coupé d'eau et non sucré.

Pour une toux ou un rhume de cerveau, mélangez en parties égales du jus de citron et du miel coulé, et prenez-en une cuillerée à soupe à toutes les heures.

Pour un mal de tête, mélangez une partie de jus de citron et deux parties d'eau bouillante et buvez-en à petits traits une tasse à thé aussi chaude que possible à toutes les deux heures.

Pour une fièvre intermittente, mélangez le jus d'un demi-citron avec deux cuillerées à soupe d'eau et un peu de sucre, et buvez-en trois fois par jour.

Pour un panaris, coupez le bout d'un citron, enfoncez le doigt dans le trou et attachez bien le citron sur votre doigt. Laissez-le ainsi pendant un jour ou deux, et il sera alors prêt à aboutir.



Pour le teint, mélangez en parties égales de l'eau de rose et de la glycérine et plongez un citron coupé dans ceci et frottez ensuite votre figure avec. Aussitôt qu'elle sera sèche, frottez-la avec du cold-cream.

Pour les cheveux, lorsque vous vous lavez la tête, ajoutez le jus d'un citron au dernier rinçage.

LA PLUS PETITE REPUBLIQUE DU MONDE

La plus petite république connue est celle de Tavolara, petite île située à 8 milles environ des côtes de la Sardaigne ; l'île a une largeur de 1½ mille et compte une population de cinquante-cinq habitants.

La souveraineté de l'île Tavolara fut accordée en 1836, par le roi Charles-Albert, à la famille Barsoleoni. Pendant près de cinquante ans le roi Paul 1er régna en paix dans ce royaume microscopique. Il mourut le 30 mai 1882 et il exprima le désir qu'aucun de ses parents ne lui succédât, estimant que ses sujets devaient se gouverner eux-mêmes.

Aucun prétendant ne se déclarant, les habitants en 1886, proclamèrent la république. La Constitution donne aux femmes le droit de suffrage et le président est élu pour dix ans.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE



Les PILULES PERSANES

de Tawfisk Pacha de
Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent

une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux — j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

Nouvelle Boîte Postale 2675

Dépt. A., Montréal.

Maison Fondée en 1840

E. AUGER

MANUFACTURIER
ET MARCHAND

— de —

HARNAIS, VALISES

et toutes sortes de réparation

EN CUIR.

Nous avons constamment en magasin
des

Suit Cases et Sacs de Voyages

à des prix très réduits.

148 rue Ste-Catherine Est

(Près Ave de l'Hôtel-de-Ville)

Tel Est 5562

Montréal.

The Canadian Advertising

L I M I T E D

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITÉ

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce canadien et représentent un capital dépassant \$10,000,000.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratuits sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence, s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adoptées aux goûts du public canadien, et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

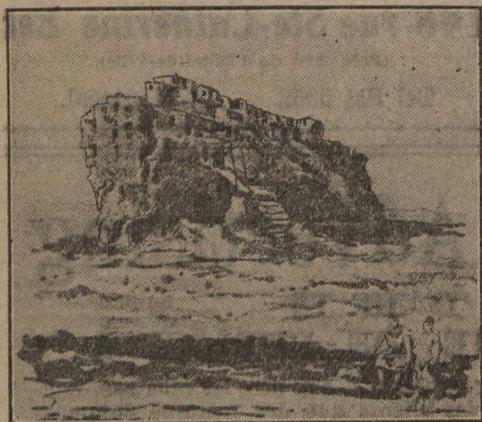
REFERENCES : LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

Avant de placer vos ordres d'annonces, écrivez-nous—il y va de votre intérêt.

284 Rue Lagachetière Ouest, - - Montréal

UNE ILE DANS LE DESERT

La Perse est un des pays les plus arriérés qui soient. On y construit actuellement des chemins de fer. La civilisation va donc y pénétrer avec eux. Signalons, avant qu'elle disparaisse, une des plus grandes curiosités persanes, le village d'Eydi Khast. Il se trouve sur une colline solitaire, aride, ensablée, et qui domine la plaine. Il a tout à fait l'aspect d'un château féodal ou d'une ancienne forteresse. Point de rues ou de routes qui



en permettent l'accès. Seul, dans la muraille, d'une dizaine de mètres d'élévation, est pratiqué un trou: c'est l'entrée.

Comme cette entrée se trouve à 20 pieds de haut, il faut, pour parvenir jusqu'à elle, franchir un pont-levis tout à fait primitif et qui s'élève du sol jusqu'au trou en pente raide. A la nuit, on relève le pont-levis et personne ne peut ni entrer ni sortir.

La caractéristique d'une forteresse, c'est qu'elle renferme une garnison. Il

n'y a jamais eu de soldats à Eydi Khast. Rien que des habitants craintifs, paresseux et indolents qui se sont protégés, en construisant leur forteresse, contre les méfaits des brigands.

Près de huit cents personnes habitent Eydi Khast. Il est probable que ce village a été construit peu à peu, les maisons s'adossant les unes aux autres, s'élevant les unes sur les autres pour finir à n'en former plus qu'une.

Le tout est dans le délabrement le plus absolu. Les chambres consistent en excavations creusées dans le mur et soutenues par des échafaudages vermoulus.

La sauvagerie des habitants est très grande. Ils ne cuisent ni leur viande ni leurs légumes, qu'ils mangent crus. Et comme ils n'ont guère que très peu d'eau à leur disposition, ils se lavent en se frottant la figure et les mains avec du sable.

— o —

Dans les Iles Hawai l'instruction est obligatoire et la loi qui régit les écoles est très sévère pour les parents qui n'envoient pas leurs enfants régulièrement en classe.

— o —

Le tabac récolté dans le Bélouchistan, en Asie, à l'est de la Perse, est si fort qu'il est presque impossible à un homme de race blanche de le fumer. Les natifs semblent le fumer avec plaisir et sans en être incommodés.



EXAMEN DES YEUX

"Verres Toric", nouveau style A. ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le meilleur de Mont-**Le Spécialiste BEAUMIER**

réal
A L'INSTITUT
D'OPTIQUE

144, rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville
MONTREAL.



AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15¢ par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

ON MAIGRIT rapidement sans regime

et

SURTOUT SANS

DANGER

avec les

Tablettes Le Roy

En vente dans toutes
les Pharmacies.



LE TRAITEMENT \$3

Pour avoir de plus amples explications, demandez le livret illustré qui vous sera envoyé **GRATIS** contre 4 cents pour frais postaux par

M. JULES LeROY, FABRICANT,
Tiroir Postal 2094, Montréal, Can.

Si vous ne pouvez vous procurer les *Tablettes LeRoy* chez votre pharmacien, écrivez au fabricant.

Vos Sourcils et vos Cils sont-ils
aussi charmeurs que les miens?



LE CILOGENE épaissit, allonge et embellit les cils et les sourcils. Suivez nos instructions très simples et ajoutez 100 pour cent à votre beauté, à votre charme et à votre grâce. *Absolument inoffensif.* Envoyé par la maille sur réception du prix (3 grandeurs)

25c, 50c et \$1.00.

M. JULES LeROY, FABRICANT,
Tiroir Postal 2094, Montréal, Can.

Distributeur des Produits Jules LeRoy, Pharmacie Delisle, 3964c Notre-Dame Est, Montréal, Qué.
Téléphone Lasalle 1186.

Mesdames

Ne souffrez plus !

Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? Pourquoi courir des risques, passer une vie chancelante et misérable, vous priver de presque la totalité des plaisirs de l'existence quand la guérison est assurée avec

FEMINALINE

(Recommandé par les Médecins)

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le Beau Mal, les déplacements, inflammations, tumeurs, ulcères, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines.

Avec ce merveilleux spécifique, plus de constipation,

palpitations, alourdissements, bouffées de chaleur, faiblesse nerveuse, besoin irraisonné de pleurer, brûlements d'estomac, maux de coeur, Retards, Pertes, etc.

Ne laissez pas vos maux s'aggraver. Veillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche. Procurez-vous **FEMINALINE** chez le fabricant ou le distributeur de ce produit bienfaisant. Le traitement de 30 jours ne vous coûtera qu'un dollar. Sur réception de votre adresse accompagnée de 10¢ pour frais, vous pouvez en recevoir suffisamment pour vous convaincre de son efficacité.

Ecrivez confidentiellement aujourd'hui même à **M. JULES LeROY, FABRICANT, Tiroir Postal 2094, Montréal, Can.**



UNE RELIGION ETRANGE

La Mongolie est un pays étrange où le clergé forme plus d'un tiers de la population mâle. Ces prêtres sont appelés "lamas" et ils professent la religion bouddhique, qui compte des millions et des millions de sectateurs dans tout l'Extrême-Orient.

Toute cette armée de prêtres, de moines et de séminaristes bouddhistes est entretenu



Le grand lama de Mongolie.

par les offrandes volontaires du peuple mongol, par les impôts et par le travail des Chabi, qui sont des manières d'esclaves.

Les lamas vivent dans des couvents ou dans des temples. D'autres vivent en nomades avec une partie de la population, c'est-à-dire couchant sous des tentes et voyageant de place en place à la suite des troupeaux.

Mais, qu'ils errent de lieu en lieu, ou

qu'ils soient confinés dans l'intérieur des couvents, les lamas ne travaillent jamais.

On peut les voir, assis à la turque, sur des coussins ou sur des tapis, ne bougeant pas, menant une vie contemplative de philosophes en méditation.

Les fidèles pourvoient à tous leurs besoins et vont, pour leur épargner toute fatigue, jusqu'à leur porter leurs aliments à la bouche.

Les lamas sont placés sous le haut commandement du Grand Lama, dont vous avez souvent entendu parler comme prototype d'un potentat paresseux et tout-puissant.

Le grand Lama est, en effet, considéré par les bouddhistes comme une manière de dieu vivant.

Le recrutement des lamas s'opère d'une façon assez curieuse. Tous les ans, à une certaine époque, les lamas se réunissent et font lire par leurs astrologues, dans les astres, quels sont les endroits où viennent de naître des enfants à choisir comme futurs lamas.

Ces enfants, enlevés à leurs parents, sont élevés dans des monastères. Et, lorsque le Grand Lama vient à mourir, on procède, par voix d'élection, au choix du plus sage et du plus savant d'entre eux qui est désigné comme son successeur.

— o —

On fait maintenant beaucoup de tuyaux en verre pour les conduits d'eau. Ces tubes en verre sont noyés dans du ciment et ils peuvent durer des siècles.

ABONNEZ-VOUS
 — A —
LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français

POUR

50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

1. A 12 cahiers de mode, un paraissant tous les mois — grand format 14 x 10, couvert en couleur, illustré de nombreux modèles de nouveaux patrons de la saison. Renseignements sur la mode, coupe, broderie, coiffure, chapeaux, cuisine, roman, etc., etc.

2. A 12 patrons-primés, un paraissant dans chaque numéro du mois.

3. A 2 numéros spéciaux de Saison. Un paraissant en mars et en septembre de chaque année.

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No Spécimen de la **Revue de la Mode** à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

La Revue Populaire,

Département des Patrons,

200, Boulevard St-Laurent, Montréal.

COUPON-MODE "REVUE POPULAIRE"

Ci-inclus veuillez trouver la somme de **50 cts** pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode**. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse

Petits Conseils Bons à Méditer Avant de se Mettre à Table.



Si vous avez un sujet de discussion, si vous avez une affaire ennuyeuse que vous deviez communiquer à votre femme ou à votre mari, s'il faut que vous grondiez les enfants, ne le faites pas au moment des repas.

Attendez au moins deux heures, trois si possible, car toutes ces choses gêneront le meilleur dîner! Vous pourrez absorber votre repas, mais point le digérer dans des circonstances aussi peu favorables.

On sait depuis longtemps que des lumières, du linge fin, des cristaux brillants, une jolie décoration florale, des conversations spirituelles, de la musique et des sourires, en un mot tout ce que l'on trouve dans un grand dîner, aident puissamment la digestion, c'est même pour cela que l'on peut, en certaines occasions, absorber tant de nourriture sans en être indisposé.

Mais si, chez vous, vous choisissez l'heure du repas pour vous communiquer les nouvelles désagréables, parler de choses pénibles, vous disputer ou gronder les enfants, votre digestion se fera très mal et vous ne profiterez aucunement des aliments que vous absorberez, quels que soient l'art et le soin avec lesquels ils auront été préparés.

Donc, si vous avez de mauvaises nouvelles, gardez-les pour vous, et si vos enfants sont insupportables—cela doit leur

arriver de temps en temps à ces innocents—attendez que votre digestion et la leur soit terminée pour morigéner.

Vous y gagnerez et eux encore plus, car il y a des chances pour qu'entre le moment où ils se sont mal conduits et la fin de votre digestion vous ayez oublié les peccadilles dont ils se seront rendus coupables...

— o —

UN ROI QUI PORTA LA MALCHANCE

Quand celui qui, plus tard, devait être Louis XVI, naquit, toute la cour étant à Choisy-le-Roi, aucune personne de la cour de France ne put assister à la naissance de cet enfant royal.

Le courrier chargé d'en porter la nouvelle, tomba de cheval et mourut avant d'avoir pu s'acquitter de sa mission.

L'abbé de Laujon, qui devait le baptiser, fut soudain paralysé et fit une chute dans le grand escalier de Versailles.

Enfin des trois nourrices engagées par le premier médecin de son père, il en mourut deux en huit jours et la troisième eut la petite vérole au bout de six semaines.

Le futur Louis XVI jouait décidément de malheur en entrant dans la vie. Il connut d'ailleurs bien peu de jours heureux.

ABONNEZ-VOUS A

La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré de 148 pages

pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,

200, Bld St-Laurent, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouverez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement à la **Revue Populaire**.

Nom

M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

LA SENTINELLE

On raconte que Guillaume III étant enfant n'aimait pas prendre son bain et chaque fois qu'il pouvait y échapper il n'y manquait pas et se réfugiait au fond du jardin du palais où une sentinelle lui présentait les armes.

Il était ravi. Le bain était évité et son orgueil flatté.

Cela ne devait pas durer.

S'étant échappé un matin de la salle de bain, il fut auprès du grenadier de service. Celui-ci continua sa marche et ne lui présenta pas les armes.

Bouleversé de cette aventure, le futur

barbare revint en hâte au palais et entra en pleurant dans le cabinet de son père.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda le kronprinz Frédéric.

Guillaume expliqua que la sentinelle du jardin ne lui avait pas présenté les armes selon l'usage... Le père parut d'abord surpris et fort courroucé. Puis il prit l'enfant sur ses genoux l'examina soigneusement et lui dit :

— Eh bien ! mon garçon. La sentinelle n'a fait que son devoir... parce qu'un soldat ne doit jamais porter les armes devant un prince malpropre.

Et le père reprit son travail sans plus s'occuper de l'enfant.

Bien entendu, la scène avait été préméditée entre le kronprinz Frédéric et la sentinelle.

Quel dommage que son père ne lui ait pas enseigné la propreté de l'âme !

— 0 —

L'ESPRIT DE WINSTON CHURCHILL

Il est possible que pour se conformer aux traditions de l'armée anglaise, M. Winston Churchill, qui vient d'être promu colonel, laisse pousser sa moustache.

Il le fit, il y a quelques années, lorsqu'il entra dans le parti libéral.

Un soir qu'il dînait dans le monde, une dame assise à ses côtés et qui apparemment, n'était pas une de ses admiratrices, lui dit moitié riant, moitié sérieuse.

— J'aime aussi peu votre moustache que votre politique.

— C'est fort heureux, madame, rétorqua M. Winston Churchill, car jamais, vous ne serez en contact ni avec l'une ni avec l'autre.

— 0 —

A NOS ABONNÉS

L'affluence d'abonnements, mentionnée à la page 146 de notre numéro d'Avril, continue tous jours. Un public de plus en plus nombreux reconnaît que la

REVUE POPULAIRE

comporte énormément de lecture intéressante, instructive et variée pour un prix très minime.

La demande pour les Nos de Mars et d'Avril a dépassé le tirage de plusieurs centaines d'exemplaires. En conséquence, nombre d'abonnements demandés à partir de Mars ont dû être reculés jusqu'en Avril tandis que d'autres demandés pour Avril ne peuvent prendre effet qu'à partir de Mai.

Si l'envoi du premier No que vous avez demandé a été retardé ou si votre abonnement part d'une date ultérieure à celle que vous aviez demandée, vous comprenez maintenant pourquoi.

QUAND VOTRE ABONNEMENT ACHÈVE

ainsi qu'une note vous en prévient,

RENOUVELEZ-LE DONC IMMÉDIATEMENT.

Si vous différez quelque temps, vous risquez de ne pouvoir avoir le No suivant.

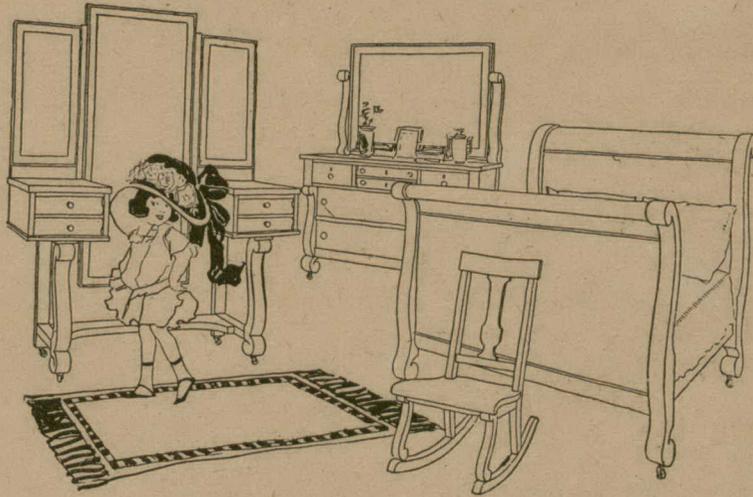
Encore une fois Merci pour la preuve convaincante que vous nous donnez que la REVUE POPULAIRE vous plaît et que vous l'appréciez.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Edits.-Props.

200 Blvd St-Laurent, Montréal, Qué.

PRIX PLUS BAS QUE PARTOUT AILLEURS

**CONNAISSEZ-VOUS
NOTRE MAGASIN ?**



¶ Nous sollicitons votre visite; venez vous rendre compte par vous-mêmes de ce que nous sommes en mesure de vous offrir, vous n'en avez pas d'idée.

¶ Notre vaste et splendide assortiment de meubles de tous genres ne le cède en rien sous aucun rapport à celui d'aucun autre établissement.

¶ Nos dépenses, réduites au minimum, nous permettent de vendre avec un très petit profit: C'est vous qui en bénéficiez.

¶ Nos quatre grands étages renferment certainement ce que vous cherchez et désirez pour votre SALON, SALLE A MANGER, BOUDOIR, BIBLIOTHEQUE, CHAMBRE A COUCHER, etc.

VOTRE CREDIT EST BON

E. GERMAIN, 963 Est, Sainte-Catherine

Entre Papineau et Cartier.

TELEPHONE EST 2244

**Lait
Condensé
BORDEN'S
MARQUE "EAGLE"**

Gail Borden
EAGLE
BRAND
**CONDENSED
MILK**
THE ORIGINAL

C'est l'aliment naturel indispensable
au bébé pour qu'il digère bien,
dorme bien, se porte à merveille
et soit une vraie joie pour le
foyer.

Borden's Milk Co, Limited, Montreal